

ANTHOLOGIE D'ÉCRIVAINS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Prose



Bibliothèque Larousse


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Prose

VINGTIÈME MILLE

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Par GAUTHIER-FERRIÈRES

XVe ET XVIe SIÈCLES

Poésie .... 1 vol.
Prose .... 1 vol.

XVIIe SIÈCLE

Poésie .... 1 vol.
Prose .... 1 vol.

XVIIIe SIÈCLE

Poésie .... 1 vol.
Prose .... 1 vol.

XIXe SIÈCLE

Poésie 1800-1850 .... 1 vol.
Prose 1800-1850 .... 1 vol.
Poésie 1850-1900 .... 1 vol.
Prose 1850-1900 .... 1 vol.

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

Poésie .... 1 vol.
Prose .... 1 vol.

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

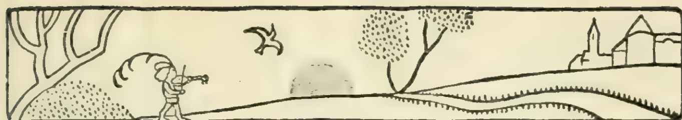
Prose

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française
Mort pour la France



4 portraits hors texte
23 autographes

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS



AVERTISSEMENT

Le présent recueil est le dernier ouvrage dont avait pu s'occuper notre regretté collaborateur GAUTHIER-FERRIÈRES, *mort glorieusement au champ d'honneur, à Gallipoli, en 1915. Nous en avons retrouvé les principaux éléments dans ses papiers, et quoique son travail fût encore inachevé, nous avons tenu à en respecter autant que possible l'esprit et l'ordonnance, nous contentant d'en combler les lacunes à l'aide de ses propres indications.*

Il va sans dire, d'autre part, que nous n'avons pas eu l'ambition de faire tenir, dans le cadre exigu de ce petit livre, la liste complète des prosateurs contemporains et le choix définitif de leurs meilleures œuvres.

*Pour connaître les écrivains français d'aujourd'hui, les œuvres qu'ils ont publiées jusqu'en ces toutes dernières années, il convient de lire l'*Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines *(1870-1927) de M. Daniel Mornet, professeur de littérature française à la Sorbonne. (Cet ouvrage a été édité dans la Bibliothèque Larousse.)*

NOTE DE L'ÉDITEUR.



ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS contemporains (PROSE).

1833-1907 *ANDRÉ THEURIET* *

Musiques.

DEPUIS que je suis devenu campagnard, je ne fréquente presque plus les concerts. On ne me voit guère chez Colonne ou chez Lamoureux, et je goûte rarement les nobles jouissances d'art que donnent les belles œuvres orchestrales. Je n'entends plus que dans mon souvenir les symphonies de Beethoven, qui remuent l'âme jusqu'en ses intimes profondeurs; les quintettes de Mozart, suaves et tendres ainsi qu'une matinée de

* THEURIET (Claude-Adhémar-*André*), né à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise) en 1833, mort à Bourg-la-Reine en 1907. Après avoir achevé ses études à Bar-le-Duc, il se rendit à Paris en 1854 pour suivre les cours de la Faculté de droit. Reçu licencié en 1857, il fut receveur de l'enregistrement en province, puis il entra comme rédacteur au ministère des Finances et prit sa retraite comme chef de bureau. En 1857, il fit paraître ses premiers vers dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes ;* publia, en 1867, *le Chemin des bois*, qui fut couronné par l'Académie française. Ses *Nouvelles intimes* (1870) le firent ensuite connaître comme un écrivain original, adonné de préférence aux peintures de la vie de province et de famille et possédant une âme passionnée de paysagiste.

Il voulut tenter le théâtre et donna à l'Odéon, le 11 février 1871 : *Jean-Marie*, drame en un acte, en vers, qui est resté au répertoire avec *la Maison des deux Barbeaux* (1865), *Raymonde* (1887), *les Maugars* (1901). Parmi

mai; les compositions de Grieg, qui semblent faites de rêve et de féerie, comme un paysage de Norvège, et cette *Damnation de Faust*, qui seule recrée avec des sons la puissante magie du poème de Gœthe. Mais, si je suis sevré des chefs-d'œuvre des maîtres, je ne suis pas néanmoins privé de joies musicales. A défaut de la musique humaine, j'ai la musique de la Nature, et de celle-là on peut dire aussi avec Shakespeare « qu'elle arrive à l'oreille comme un souffle du Midi passant par-dessus un parterre de violettes, dont elle prend et conserve le parfum ». Bien qu'elles soient œuvres de mystère, les enchanteresses symphonies qui nous viennent des champs et des bois satisfont à toutes les lois de l'harmonie et du rythme. De même que les compositions des artistes, elles s'adressent plus au sentiment qu'à la raison, elles remuent le cœur et suscitent le rêve. On y trouve même le *leitmotiv* et la mélodie continue. Et combien elles sont variées, riches en sonorités et en thèmes chaudement colorés !

Il y a d'abord la musique des arbres. — Avez-vous été quelquefois vous étendre, par une après-midi de juin, sous un bois de pins? Et là, dans le silence des champs assoupis

---

ses principaux romans et recueils de poèmes, il faut citer : *le Bleu et le Noir* (1873), couronné par l'Académie ; *Mademoiselle Guignon* (1874) ; *le Mariage de Gérard* (1875) ; *la Fortune d'Angèle* (1876) ; *Raymonde* (1877), un de ses romans les plus goûtés ; *le Don Juan de Vireloup* (1877) ; *Sous bois*, impressions d'un forestier (1878) ; *le Filleul d'un marquis* (1878) ; *les Nids* (1879) ; *le Fils Maugars* (1879) ; *la Maison des deux Barbeaux* (1879) ; *Toute seule* (1880) ; *Sauvageonne*, sa conception la plus vigoureuse (1880) ; *les Enchantements de la forêt* (1881) ; *le Livre de la payse*, poésies (1882) ; *Madame Heurteloup* (1882) ; *Péchés de jeunesse* (1883) ; *le Journal de Tristan*, confession autobiographique; *Bigarreau* (1885); *Eusèbe Lombard* (1885); *les Œillets de Kerlaz* (1885) ; *Hélène* (1886); *Nos oiseaux*, recueil de jolis vers, illustré par Giacomelli (1886) ; *la Vie rustique* (1887) ; *Amour d'automne* (1888) ; *Josette* (1888) ; *Deux Sœurs* (1889) ; *Contes pour les soirs d'hiver* (1890) ; *Reine des bois* (1890) ; *Charme dangereux* (1891) ; *la Ronde des Saisons et des Mois* (1892) ; *la Charmeresse* (1893) ; *Fleur de Nice* (1896) ; *Boisfleury* (1897) ; *le Refuge* (1898) ; *Villa Tranquille, Dorine* (1899) ; *Claudette* (1900) ; *la Petite Dernière* (1901) ; *le Manuscrit du chanoine; la Sœur de lait, Sensations d'enfant : M. Lulu* (1902) ; *Histoires galantes et mélancoliques* (1903) ; *Souvenirs des vertes saisons ; les Revenants* (1904) ; *Mon oncle Flo* (1906), etc.

André Theuriet est un écrivain d'un goût délicat, qui a l'amour de la nature et le sens profond du paysage. Sa langue, saine et franche, est à la fois limpide et colorée.

en pleine lumière, n'avez-vous pas entendu ce susurrement aérien qui passe entre les branches hérissées de vertes aiguilles et qui contraste avec la joie épandue au dehors par les rayons aveuglants de l'été? C'est une chanson berceuse, flottante, fluide et mélancolique. Théocrite, il y a plus de deux mille ans, en célébrait déjà la molle douceur. Elle a des soupirs d'une tendresse exquise et des sanglots à peine perceptibles, tant ils sont discrets. On dirait la voix d'une âme errante qui regrette la terre et qui en connaît pourtant les infinies tristesses.

Descendez maintenant jusqu'au bas du coteau, vers les prés où la rivière, tranquille, coule sous un voile de nénufars, et écoutez la chanson des peupliers. C'est une tout autre cantilène — gaie, claire, et gaillarde, rafraîchissante aussi! On croirait ouïr le clapotis d'une giboulée d'avril qui éclabousse les feuilles.

Mais, où la symphonie des arbres triomphe dans toute sa beauté et sa majesté, c'est lorsque le vent d'ouest court à travers bois pendant les pluvieuses nuits d'automne. L'orchestre alors donne tout entier : basses sourdes et grondantes ; clameurs pareilles à des coups de clairon indéfiniment prolongés ; ruissellements drus de l'averse, tombant comme un déluge de notes frémissantes. Parfois une accalmie. Seule, la plainte aiguë de la bise siffle entre les plus fines branches et les fait vibrer comme les cordes d'une harpe éolienne. Cette unique mélopée se continue quelque temps parmi les ramures momentanément apaisées. Un frisson recommence au loin, semblable à la rumeur avant-courrière de la marée montante, et la déchirante plainte solitaire se noie de nouveau dans les mugissements d'orage de toute la forêt échevelée.

Au printemps, j'ai aussi, pour me charmer, la musique des oiseaux. D'abord, un prélude de notes éparses et à peine accordées : sifflets de merles, trilles de pinsons, tirelis de rouges-gorges. Mais déjà, là-bas, dans la plaine où les blés verdissent, des centaines de voix annoncent le renouveau ; c'est le chœur matinal des alouettes. Elles montent, montent dans le ciel couleur de perle, et, tout en montant, elles chantent, jamais lasses ; perdues tout là-haut dans la rose lueur du soleil levant, elles égrènent leurs notes comme des perles de gaieté. Le signal est donné. Partout, des haies du chemin, des berges herbeuses de la rivière, des fonds humides de la forêt, un *tutti* merveilleux emplit la sonorité de l'espace : romances des fauvettes, gazouillis des linots et des chardonnerets, vocalises de la grive, trémolo de la huppe, rentrée du bouvreuil, flûte du loriot ; jusqu'à

l'heure apaisée où, les chanteurs diurnes ayant fait silence, le rossignol, ce soliste incomparable, module dans la nuit l'hymne de l'amour tyrannique, violent et doux.

Et les cloches, dont les sonneries traversent l'air comme d'invisibles et bruyantes voyageuses, quelle musique puissante à la fois et charmante !... Comme elle change de tonalité et de caractère selon les heures ! — Le concert des cloches campagnardes, un matin de dimanche, a une gaieté limpide, un entrain étourdissant. Autour de moi, chaque village ou chaque bourg de la vallée de la Bièvre lance sa note timide ou perçante, veloutée ou grave. Les timbres métalliques, tantôt argentins comme la *clarine* d'un troupeau dans la montagne, tantôt éclatants comme les cromornes d'un orgue aérien, se répondent, s'entre-croisent, chantent à l'unisson, puis se séparent de nouveau, pour prendre chacun sa mélodieuse volée selon les caprices du vent. L'accord ou la dispersion des sonneries à travers l'atmosphère ensoleillée vous met le cœur en liesse ou en rêverie ; mais, gai ou songeur, on emporte une impression rassérénante de ce concert de cloches matinales. — La sensation est tout autre lorsque ces mêmes carillons tintent à la tombée du jour ; elle participe alors de la mélancolie qui accompagne les couchers de soleil et les heures crépusculaires. Quelque splendide couleur que revête la pourpre du soir, quelque harmonieuse que soit la musique vespérale, elles laissent un vague sentiment de regret. Elles font songer involontairement à la journée finie, aux heures perdues, et aussi aux autres journées qui se sont également enfoncées dans l'ombre et qu'on ne retrouvera jamais plus. N'importe, allègre ou triste, réveillante comme une aube de mai ou troublante comme un soir d'automne, cette symphonie des cloches a une douceur non pareille, un féerique pouvoir suggestif ; elle nous berce câlinement sur ses ailes de rêve, et le jour où les clochers deviendraient muets il y aurait un enchantement et une consolation de moins sur la terre.

Les rumeurs diverses de la vie de tous les jours me réservent elles-mêmes une réjouissante et originale musique. Chacun de leurs bruits pris à part n'a rien de particulièrement mélodique ; mais, quand ils résonnent tous ensemble et qu'on les écoute un peu à distance, ils forment une harmonie réconfortante et robuste.

C'est à la campagne qu'il faut les entendre et qu'ils produisent tout leur effet : — le rythme lourd et cadencé des chariots sur les routes, les martellements de la forge, les aboiements au

fond des fermes, le rappel des cailles dans les champs, les fanfares des clairons sur les courtines du fort, les cris des enfants jouant par les rues, les voix des sirènes que le vent apporte pardessus les coteaux de la Seine, et tout au loin les lambeaux d'une chanson rustique jetée à pleine voix par un tâcheron qui revient de son chantier ; — tout cela se mêle inconsciemment et, par un accord merveilleux, se fond en une masse orchestrale admirablement nuancée, qui semble exécuter un hymne à l'action et à la joie.

Il y a enfin une dernière musique que comprennent et goûtent seulement ceux qui, comme moi, sont arrivés aux trois quarts du chemin de la vie. Celle-là est tout intérieure, tout intellectuelle, et l'âme seule en perçoit les muets accords. Mais, comme dit le poète Keats, « les mélodies qu'on entend sont douces ; celles que l'oreille n'entend pas sont plus douces encore ». Cette musique dont je parle est celle des souvenirs. Silencieux, légers, ainsi que des phalènes aux ailes veloutées, ils s'élèvent du fond de notre être intime, aux heures crépusculaires de la soixantaine, et leurs voix d'ombres chuchotent en chœur ; — voix enfantines ou sévères, voix de femmes aimées ou d'amis disparus, lointaines comme un chant de nourrice, suaves comme des caresses, amères aussi parfois comme un remords. — Elles évoquent des paysages familiers, des heures fortunées ou tragiques ; elles sont mouillées de larmes ou encore vibrantes d'une joie limpide. Mais toujours leur chant nous est cher ; d'abord, parce qu'il réveille un écho de notre personnalité de jadis, et puis parce que cette musique immatérielle est pour nous peut-être le mystérieux prélude de la musique éternelle de l'*Au-delà*.

(LES ŒILLETS DE KERLAZ.)
Lemerre, éditeur.

André Theuriet

*LÉON CLADEL** *1834-1892*

Une leçon de Baudelaire.

LE magicien ès lettres (il méritait ce titre dont lui-même avait décoré naguère Théophile Gautier, son modèle) travaillait, selon son habitude, en manches de chemise, tout comme un manouvrier en plein champ ou sur la voie publique. Une molle cravate de soie, couleur de pourpre, à raies noires, négligemment nouée, flottait autour de son cou robuste et bien attaché, dont ce délicat était si fier. Rasé de frais et luisant comme un sou neuf, il se délectait dans son vaste déshabillé de toile, aussi blanc que neige et d'une coupe très ancienne. A mon entrée, il secoua, tout souriant, ses longs cheveux gris, un peu crêpelés, qui lui donnaient un air vraiment sacerdotal, et ses deux beaux yeux intelligents, « profonds et noirs comme la nuit », se fixèrent sur moi ; puis, sans mot dire, il repoussa loin de lui la page, criblée de ratures, sur laquelle il s'escrimait depuis plusieurs jours peut-être, et réunit religieusement une quantité de feuilles imprimées, éparses sur sa table de travail ; ensuite, il me désigna de l'œil un vieux fauteuil Empire, en tous points semblable à celui sur lequel il était assis lui-même, et considéra voluptueusement ses mains de patricien et ses ongles roses, aussi fins et non moins acérés que ceux d'une infante. Il avait ses manies, que je savais toujours respecter ; aussi ne desserrai-je pas les dents avant qu'il fût redescendu sur terre et qu'il m'eût fait entendre son cri sacramentel : « Au devoir ! allons, au devoir ! » Enfin, il ora ; la parole prévue fut prononcée et nous nous mîmes à l'œuvre incontinent. Tout beau ! Dès la première

*CLADEL (Léon), né à Lafrançaise en 1834, mort à Sèvres en 1892. Il fut d'abord clerc d'avoué à Paris, trouva sa voie en décrivant les mœurs du paysan du Quercy, son âpre nature, en mettant en scène les miséreux et les va-nu-pieds. Cet écrivain, qui avait de la vigueur et un goût vif pour le style, a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *les Martyrs ridicules* (1862) ; *le Bouscassié* (1869) ; *les Va-nu-pieds* (1873) ; *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs* (1878) ; *Ompdrailles, le tombeau des lutteurs* (1879) ; *Bonshommes* (1879) ; *N'a qu'un œil* (1882) ; *Pierre Patient* (1883) : *Urbains et ruraux* (1884) ; *Héros et pantins* (1885) ; *Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas, Gueux de marque* (1887) ; *Seize morceaux de littérature* (1889) ; *Juive errante* (1897), roman posthume.



Phot Benque.

LÉON CLADEL (1834-1892)

ligne, que dis-je ? à la première ligne, à la première lettre, il fallut en découdre. Était-il bien exact, ce mot? Attention ! Ne pas confondre *agréable* avec *aimable*, *accort* avec *charmant*, *avenant* avec *gentil*, *séduisant* avec *provocant*, *gracieux* avec *amène*, holà ! Ces divers termes ne sont pas synonymes ; ils ont, chacun d'eux, une acception toute particulière ; ils disent plus ou moins, dans le même ordre d'idées, et non pas identiquement la même chose ! Il ne faut jamais, au grand jamais, user de l'un à la place de l'autre. En pratiquant ainsi, l'on en arriverait infailliblement au pur charabia... Les griffonneurs politiques, et surtout les tribuns de même acabit, ont seuls le droit, enseignait cet infaillible pédagogue, d'employer *admonition* pour *conseil*, *objurgation* pour *reproche*, *valeur* pour *courage*, *époque* pour *siècle*, *contemporain* pour *moderne*, etc., etc. Tout est permis aux orateurs profanes ou sacrés qui sont, sinon tous, du moins la plupart, de très piètres virtuoses; mais nous, ouvriers littéraires, purement littéraires, nous devons être précis, nous devons *toujours* trouver l'expression absolue ou bien renoncer à tenir la plume et finir gâcheurs, comme tant d'autres qui, tout en ayant la vogue, n'auront jamais de succès ni de considération. Et tandis qu'il dissertait à voix haute et lente, le sévère correcteur soulignait au crayon rouge, au crayon bleu, les phrases qui, selon lui, manquaient de force ou d'exactitude, et ne *s'adaptaient pas à l'idée, ainsi que les gants à la peau*. Cherchons ! Si le substantif ou l'adjectif n'existent point, on les inventera ; mais ils sont là, comme des pépites dans la gangue... Et les dictionnaires de notre idiome empoignés étaient aussitôt compulsés, feuilletés, sondés avec rage, avec amour. On faisait souvent bonne chasse, mais quelquefois aussi l'on revenait bredouille. Alors intervenaient les lexiques étrangers. On interrogeait le français-latin et puis le latin-français. Un pourchas sans merci ! Néant dans les anciens : aux modernes ! Et le tenace étymologiste, à qui la plupart des langues vivantes étaient aussi familières que la plupart des langues mortes, s'enfonçant dans les vocabulaires anglais, allemand, italien, espagnol, poursuivait pour lui, comme pour moi, l'expression rebelle, insaisissable et qu'il finissait toujours par créer, si elle ne se trouvait point dans notre langue. « Allons donc ! un néologisme ne fait peur qu'aux académiciens qui, Sainte-Beuve et Victor Hugo exceptés, jargonnent plus ou moins. » En devisant ainsi, l'indomptable praticien dont, par parenthèse, je n'ai jamais très bien compris l'égale admiration

pour ces antipodes ni qu'il les citât presque toujours ensemble avec tant d'ambiguïté, s'acharnait de plus en plus à l'ouvrage, et bientôt je le voyais suer à grosses gouttes et geindre et renâcler, et faire ahan ! comme un forgeron en butte aux ardeurs de sa forge et martelant sans relâche sur son enclume le fer rougi qui résiste et qu'il ne peut tordre à son gré. Cet après-midi-là, je m'en souviens comme d'hier, un mot entre tous, je ne sais plus lequel, longtemps nous arrêta. De guerre lasse, surexcités au point d'avoir perdu momentanément la notion saine des règles grammaticale et philologique, à bout d'expédients, nous versâmes subitement dans l'extravagance, moi d'abord et mon maître ensuite. Un barbarisme monstrueux fut inventé ; la belle trouvaille ! Il nous sembla que nous avions découvert le Pérou. Quelle extase profonde et quelle allégresse ! Heureux et triomphants, nous nous regardions en silence. Illuminés étaient nos yeux et nos traits rayonnants. On eût dit à nous voir que, nouveaux Jasons, nous venions de conquérir la toison d'or ! Oui, mais au comble de l'orgueil, l'homme, ce fat, est toujours précipité. Tout à coup, le poète, désabusé, partit d'un grand éclat de rire et s'écria : « Nous sommes idiots ! simplement idiots ! » Il avait raison et j'en convins. Hardi ! Les gros dictionnaires furent bouleversés à nouveau. Rien, rien. A nous, Noël et Chapsal, à nous les poudreux glossaires, à nous les décrétales de l'Institut, à nous Burnouf et *tutti quanti*. Vive l'idiotisme ! En avant tropes et métonymies ! A nous le néo-latin et le néo-grec ! Courage, avançons, allons encore, allons toujours ! Hélas ! hélas ! stérile fut ce beau travail-là. J'en étais harassé. Dévot à ses saints, le scholiaste ne savait plus auquel se vouer et me regardait de travers... Soudain, il se frappa le front. Archimède avait bien trouvé, lui ! Sur le plus haut rayon d'une bibliothèque bâillait un effroyable in-folio. S'en saisir, y puiser en un clin d'œil, mon vaillant précepteur fit tout cela ; dans ses mains, le tome énorme voltigeait comme un fétu. Quel était ce livre? Avec une agitation indicible, j'y jetai les yeux à mon tour. O terreur ! invincible effroi ! de l'hébreu ! Pierre-Charles y lisait de gauche à droite les caractères chaldaïques, et tandis qu'il syllabisait, effaré, ses noires prunelles étincelantes envoyaient de toutes parts autour de lui des éclairs terribles.

— *Satis!* criai-je en lui demandant grâce, assez, assez !

— Animal! lâche! tu ne veux donc pas devenir artiste?

Il était superbe d'attitude et de physionomie, Ém. mais

nullement fâché, certes, de ces âpres paroles qui me prouvaient combien grande était l'amitié qu'il avait pour moi, je lui tendis cordialement la main. Il se ravisa sur-le-champ et fut le premier à rire de sa saillie « incongrue » qu'il me pria de lui pardonner. « Reprenons haleine, ajouta-t-il ; et puis, à la rescousse ! Il faut, coûte que coûte, dénicher le merle blanc ! » Opiniâtres, nous nous remîmes encore à l'étude ; mais bientôt, épuisés de tant d'efforts infructueux, nous dûmes, cette fois, abandonner le combat. Il fut entre nous décidé que l'expression réfractaire et victorieuse de notre obstination serait laissée en blanc et qu'on remplirait le vide à l'imprimerie avant la mise en pages. On avait toute la soirée et toute la nuit pour enfanter, et, que diable ! l'enfantement aurait lieu, fallût-il pour cela se servir du forceps. « Ainsi soit-il ! » murmurai-je. Et nous causâmes de choses et d'autres, en fumant des cigares...

(BONSHOMMES.)
E. Fasquelle, éditeur.

1834-1908 — *L. HALÉVY**

La Classe des petites.

(A L'OPÉRA)

UNE grande salle carrée, le plancher légèrement incliné, un poêle de faïence, des banquettes pour les mères, une chaise de paille pour le professeur, voilà le décor. Des barres d'appui courent le long des murs. Le jour tombe d'en haut, brutal et cru.

*HALÉVY (Ludovic), né à Paris en 1834, mort en 1908. Il commença de très bonne heure à écrire pour la scène. Ses principales opérettes, faites pour la plupart en collaboration avec Meilhac, sont *Orphée aux enfers* (1861) ; *la Belle Hélène* (1864) ; *la Vie parisienne* (1866) ; *la Grande-Duchesse de Gérolstein* (1867) ; *la Périchole* (1868) ; *les Brigands* (1869) ; *Carmen* (1875) ; *le Petit Duc* (1878) ; etc. ; ses principaux vaudevilles ou comédies : *Fanny Lear* (1868) ; *Froufrou* (1869), la meilleure pièce des deux collaborateurs ; *le Réveillon* (1872) ; *l'Été de la Saint-Martin* (1873) ; *la Boule* (1875) ; *Brevet supérieur* (1892), etc. En dehors des pièces de théâtre, signalons un recueil de scènes et d'esquisses publiées d'abord dans le journal *la Vie Parisienne* et parues sous le titre de : *Monsieur et Madame Cardinal* (1873); *les Petites Cardinal* (1880); *la Famille Cardinal* (1883); des souvenirs et impressions

La leçon n'est pas commencée ; tapage infernal... quinze petites gamines riant, criant, gambadant, piaillant, hurlant, absolument déchaînées ; galopades, glissades, bourrades et bousculades, le tout entremêlé d'entrechats et de pirouettes.

Calmes et sereines au milieu de ce brouhaha, les mères. Elles sont là une douzaine, installées sur leurs banquettes, sommeillant, tricotant, tapissant, lisant le *Petit Journal*.

Les gamines sont en costume de danse... Décolletées, bras nus, robes de mousseline blanche, ceintures de soie bleue, rouge, rose, chaussons de coutil gris vingt fois piqués et repiqués... Presque toutes maigres, efflanquées, mal peignées, mal débarbouillées, mais un air de hardiesse, de courage et de bonne humeur.

Elles aiment leur état, elles aiment l'Opéra, elles aiment la danse. Leur métier est rude, mais elles l'adorent. C'est la grande vertu de ce petit monde.

Il faut se lever avant le jour en hiver pour venir à huit heures à la leçon, et le soir, après le spectacle, regagner à pied, sous la pluie, dans la neige, Montmartre ou les Batignolles. L'omnibus coûte six sous et les appointements sont minces... Pour les petites, vingt sous quand elles figurent le soir à l'Opéra... Devenues grandes, elles entrent dans le second quadrille et gagnent de sept à neuf cents francs par an.

Après quoi, elles avancent lentement, méthodiquement, car la hiérarchie de la danse est aussi étroite, aussi rigoureuse que la hiérarchie de l'armée, aussi hérissée d'examens, de concours et d'inspections. Du second quadrille, on passe dans le premier, de mille à onze cents francs ; du premier quadrille dans les secondes coryphées, de treize à quatorze cents francs ; des secondes coryphées dans les premières, quinze cents francs.

Enfin, après des années et des années, petit sujet !... On devient petit sujet !... de seize cents francs à deux mille francs. C'est la fortune ! c'est la gloire ! Voilà le rêve de ces bambines !

---

de la guerre, qui forment un volume intitulé : *l'Invasion ;* enfin, quelques romans : *Un mariage d'amour* (1881) ; *Princesse* (1886) ; *Criquette, Kari-kari;* et surtout *l'Abbé Constantin* (1882). Halévy est devenu, en 1884, membre de l'Académie française.

Halévy a tempéré ce que l'humeur de Meilhac avait de fantasque à l'excès et ramené par quelque endroit les plus bouffonnes elles-mêmes et les plus extravagantes de leurs pièces sur le terrain de la réalité. Leur théâtre peint surtout ce qu'on est convenu d'appeler la « vie de Paris » : remarquable de légèreté, de finesse, de grâce. Quant aux romans d'Halévy, ils ont une saveur très délicate, faite à la fois d'aménité et d'ironie.

Voilà ce qui leur aura coûté tant de larmes et tant de calottes, car on ne sait pas de combien de travail et de misère est faite une pirouette de danseuse.

Le professeur arrive... Il paraît, son violon à la main. Aussitôt, du fond de la salle, avec des cris aigus, les petites s'élancent comme une trombe. Elles se jettent sur le maître de danse, l'entourent, le prennent d'assaut.

— Bonjour, m'sieu... Ça va bien, m'sieu?... Bonjour m'sieu... V'là un petit bouquet pour vous, m'sieu...

Lui les embrasse, mais dans cette bagarre, tremblant pour son violon, il le tient en l'air, le plus en l'air possible... Il essaie de les calmer...

— Bonjour, mes enfants, bonjour... Allons... allons... c'est bien... c'est bien... A vos places, mes enfants, et commençons.

Mais baste... Cette nuée de petits pierrots reprend son vol. La même course folle qui les a apportées les remporte. Le tapage redouble. Le maître de danse répète comme un refrain :

— Allons, mes enfants, à vos places... à vos places...

Il dit cela sans conviction, c'est ainsi tous les matins. Il en a pris son parti ; il sait qu'il faut laisser passer cette petite rage de bruit et de mouvement. Il tire cependant quelques accords de son violon, des accords plaintifs, timides, suppliants.

Les petites enragées n'entendent rien, ni la voix, ni le violon. Elles ont imaginé une espèce de farandole, et serpentent avec une rapidité fantastique autour du maître de danse, tout en évitant de tomber dans les griffes de leurs respectables mères. Le professeur élève la voix :

— Allons, mesdemoiselles, en voilà assez. A vos places... à vos places.

Le ton devient sévère. Il y a de la résolution, de la colère, de la menace dans les coups d'archet ; la crise est, à ce qu'il paraît, ce matin, plus aiguë qu'à l'ordinaire.

— Qu'est-ce qu'elles ont donc aujourd'hui, les petites mâtines? s'écrie le maître de danse.

Les appels de la voix et du violon sont désespérés, furieux.

— A vos places... et tout de suite... à vos places...

Le pauvre homme ne parle plus, il crie. Rien n'y fait. La farandole continue. C'est une révolte. Le professeur alors se tourne vers les mères, et complètement découragé :

— Voyez, mesdames, voyez...

Les mères se lèvent, terribles, redoutables. Elles s'élancent. C'est une charge, une véritable charge de grosse, de très grosse

cavalerie. Elles attrapent celle-ci par le bras, celle-là par l'oreille, cette autre par le cou... et v'li, et v'lan, les torgnolles pleuvent serré. Les petites, écrasées, domptées, se réunissent en tas au milieu de la salle et restent là, essoufflées, haletantes, maintenues par un cordon maternel. Les voilà prises, cernées, bloquées. Plus de résistance possible, il faut se résigner. Les mères retournent à leur tricot et à leur lecture.

Les gamines, gentiment, en deux coups de main, font bouffer leurs jupes de mousseline, rajustent leurs ceintures, relèvent les boucles folles qui leur tombent sur les yeux. Elles se remettent, respirent, soufflent un peu.

Le maître de danse se pose, met son violon à l'épaule. Il lève son archet, il attaque, et toutes, dès la première note, courent se ranger autour de la salle, le long des murs, par rang de taille. Le professeur n'a pas une parole à dire pour faire manœuvrer son petit escadron. Le violon a son langage pour les danseuses, tout comme le clairon pour les hussards.

Les quinze petites mains droites des quinze petites danseuses empoignent la barre d'en bas, pendant que les quinze petites jambes gauches vont se camper carrément, d'un seul jet, sur la barre d'en haut... Trémolo prolongé du violon. Et sur ce trémolo elles restent accrochées à la barre, les têtes renversées, les reins cambrés, les poitrines bombées, les veines tendues... Fin du trémolo. Les petits pieds retombent par terre, les petites mains lâchent la barre. Repos.

Le violon reprend sa chanson. Cette fois c'est la position contraire : la main gauche à la barre d'en bas, le pied droit à la barre d'en haut. Sur le trémolo obstiné de son violon, le professeur parle :

— Allons... les genoux en dehors. Les talons en avant. Forcez sur le plié, mademoiselle Paroisse. Forcez... encore... encore...

Les pauvres petites s'étirent, s'allongent, forcent sur le plié. Les positions changent chaque fois que change la mélopée jouée par le violon. Les voilà toutes tenant la barre de la main gauche et comme fichées en terre sur la pointe du pied gauche. Les jambes droites se mettent à battre les jambes gauches. Le violon va plus vite et les petites jambes, elles aussi, vont plus vite, plus vite, marquant la mesure. Les corps sont légèrement renversés en arrière, et toutes ces chevelures brunes et blondes pendent au hasard, à tort et à travers.

La main droite tient la barre... Le corps est droit, et tous les

pieds gauches vont se nicher dans toutes les mains gauches... Trémolo du violon. Elles restent ainsi, roides, immobiles, contractées, en l'air sur la pointe du pied droit... Puis, tout d'un coup, brusque renversement, et les pieds droits vont à leur tour se camper dans les mains droites, pendant que la main gauche tient la barre.

Ces exercices de la barre sont les gammes de la danse. C'est la première partie de la leçon, la plus maussade et la plus dure. Les gammes terminées, toutes viennent se ranger sur trois rangs, cinq par cinq, au milieu de la salle. Le professeur parle cette fois, et toutes à sa voix docilement obéissent :

— Allons... sur les pointes... Ballonné... Fondu... Assemblez, soutenez... La jambe droite en arrière... Grand rond de jambe fouetté... Mademoiselle Mitaine... il a été très mauvais votre rond de jambe fouetté... Assemblez... Fondu... Assemblez... Fondu... Soutenez sur les pointes... Avancez l'épaule droite... la tête légèrement inclinée vers l'épaule gauche... Levez le bras droit... Regardez par-dessous le bras... Souriez... Souriez... Ce n'est pas un sourire ce que tu fais là... toi... oui... toi Joséphine... C'est une grimace... Souriez... Souriez... Souriez-moi un peu mieux que ça...

Voici maintenant le tour des variations... Toutes viennent se ranger en cercle autour du professeur et là, sérieuses, attentives, elles écoutent une dictée d'une espèce toute particulière... Ce n'est pas seulement de l'oreille qu'on l'écoute, mais aussi du regard... Le professeur est assis... Un doigt de chacune de ses mains représente les deux jambes de la danseuse, et tout en dictant son programme : *attitude, pas de bourrée, glissade, entrechat, temps de cuisse*, etc., il danse la variation avec deux doigts... Les petites également avec les deux doigts répètent la variation, et, des pieds à la tête, sur place, oscillent, ondulent et se balancent...

— Est-ce bien compris? demande le professeur.

— Oui, m'sieu... oui, m'sieu...

— En position alors.

Elles courent lestement à leurs places... Le professeur râcle son violon, et les jambes, à leur tour, se mettent à danser ce petit pas d'abord dansé par les doigts.

Les variations succèdent aux variations sans la moindre trace de lassitude ou d'ennui. Ces petits corps, d'apparence si grêle, sont assouplis et endurcis par ce rude travail... Lorsque, après une heure et demie d'attitudes et d'entrechats, le professeur

lève la séance et déclare la leçon terminée, les cris et les galopades recommencent de plus belle, mais les mères sont là qui veillent. Elles font une nouvelle charge et, vrais chiens de berger, poussent, bon gré mal gré, le petit troupeau récalcitrant vers le vestiaire où pendent, accrochées à des patères de bois blanc, de méchantes robes de laine usées et rapiécées.

(A L'OPÉRA.)

---

*JULES CLARETIE** *1840-1913*

Un malheureux début.

A QUOI tient la gloire? A rien, monsieur, à la chance d'abord, au hasard ensuite. Tenez, écoutez cette histoire; elle est cruelle, mais amusante. J'ai connu un homme, un camarade, qui avait la plus belle voix du monde, une voix égale pour l'opéra à celle que j'avais, moi, pour le drame, une voix, vous entendez, à renverser tous les autres chanteurs, les mieux doués, les plus

* CLARETIE (*tt*) — (Arsène-Arnaud, dit *Jules*), né à Limoges en 1840, mort à Paris en 1913. Il fit ses études à Paris, où il entra dans le journalisme en 1860. Soit sous son nom, soit sous les pseudonymes d'OLIVIER DE JALIN, CANDIDE, PERDICAN, etc., il a collaboré avec une extrême fécondité à un grand nombre de journaux et de revues. Président de la Société des gens de lettres, il devint, en 1885, administrateur de la Comédie-Française, et fut élu, en 1888, membre de l'Académie française. On lui doit les ouvrages les plus divers. Citons, parmi ses romans : *Une drôlesse* (1862) ; *Un assassin* (1866) ; *les Muscadins* (1874); *le Beau Solignac* (1876); *le Troisième dessous* (1878) ; *Une femme de proie* (1880) ; *les Amours d'un interne* (1881) ; *Monsieur le ministre* (1881) ; *le Prince Zilah* (1884) ; *le Candidat* (1887) ; *la Cigarette* (1890) ; *l'Américaine* (1892) ; *l'Accusateur* (1897) ; *Brichanteau comédien* (1896) ; parmi ses pièces de théâtre : *les Mirabeau* (1879) ; *Monsieur le ministre* (1883) ; parmi ses ouvrages sur des sujets historiques : *les Derniers Montagnards* (1867) ; *la Débâcle* (1871) ; *la France envahie* (1871) ; *Paris assiégé* (1871) ; *Camille Desmoulins* (1875) ; *Histoire de la révolution de 1870-1871* (1875-1876) ; *le Drapeau* (1879) ; parmi ses ouvrages littéraires et autres : *les Contemporains oubliés* (1864) ; *la Vie moderne au théâtre* (1869-1875) ; *Molière* (1873) ; *Peintres et sculpteurs contemporains* (1873-1883) ; *Portraits contemporains* (1875) ; *Célébrités contemporaines* (1883) ; *la Vie à Paris*, de 1881 à 1905, 13 volumes; *le Sang français* (1901); *Brichanteau célèbre* (1905); etc., etc...

renommés, à éclipser le souvenir des Duprez, des Roger, des Capoul... Toulousain, mon ami, des environs de Toulouse, comme Montescure, et ténor. Un brave garçon. Et pas laid du tout, qui plus est. Un peu ramassé, un peu courtaud, le cou gros, mais on fait aux chanteurs sur les qualités physiques un crédit qu'on nous refuse à nous, interprètes des poètes. On peut chanter *le Cid* en étant laid si la voix est belle, on ne saurait le jouer si la nature ne vous a pas doté d'un physique adapté au personnage. De là, à mon sens et quoique je sois orfèvre, comme M. Josse, la supériorité du tragédien sur le chanteur. Passons. C'est de l'esthétique.

Toutes les qualités donc, mon ami Cadenet les avait. Une voix incomparable ! Il pouvait, je vous dis, mettre n'importe qui dans sa poche ! Ignorant la musique d'ailleurs, chantant d'instinct comme la cigale, mais mieux que la cigale nécessairement.

Nous lui disions :

— Cadenet, tu as huit cent mille francs dans le gosier, apprends à chanter !

— Mais comment apprendre?

— Choisis un professeur. Seulement, défie-toi de lui. S'il est jaloux de ta voix, tu es perdu !

Et je me rappelais le mien, mon professeur, le Conservatoire, ces terribles leçons, où je sentais sourdre la rivalité du maître... Assez parlé de moi désormais ! Et puis je raconte l'histoire de Cadenet, non la mienne.

Ce bon Cadenet, qui était à Paris garçon de magasin chez un drapier de la rue du Mail, alla donc trouver M. Roger qui l'écouta et voilà, devant cette voix admirable, pure comme du cristal de roche, M. Roger qui s'écrie :

— Je tiens, ne pouvant plus jouer, à me donner un successeur au théâtre ! Voulez-vous prendre des leçons avec moi ?

Comment donc ! Il était trop heureux, Cadenet ! Étudier avec M. Roger ! Le grand artiste ! Le créateur du *Prophète !* Cadenet n'avait pas le sou, mais, pour prix de ses leçons, M. Roger ne demandait rien. Le plaisir de révéler un chanteur, la joie d'enseigner. La gloire !

Voilà donc Cadenet qui pioche les vocalises avec M. Roger. Il apprenait à chanter ; mais il avait, ce pauvre Cadenet, un sacré défaut, un vice, ah ! un vice rédhibitoire ! Il n'avait pas de mémoire du tout. Mais de mémoire, je vous dis, pas la moindre. Il chantait, oui, mais quant à se mettre dans la tête un rôle, un personnage, des vers, des scènes, impossible !

Chose étrange, la mémoire. J'ai étudié, appris, établi peut-être huit cents rôles dans ma vie, en comptant malheureusement les *pannes*, je n'aurais qu'à les repasser aujourd'hui une fois avant de me coucher, puis à dormir dessus et je les jouerais demain matin. Voilà un don. La mémoire, c'est l'épée de chevet du comédien.

Il n'en avait pas, lui, Cadenet, et devant un opéra à apprendre, il reculait comme un chat devant la mer à avaler.

— Mais, pourtant, Cadenet, lui disait M. Roger, il faudra bien que vous sachiez enfin un rôle, puisque vous voulez débuter.

— Oui, monsieur Roger. C'est convenu, j'apprendrai ! Mais, Dieu de Dieu, que c'est donc difficile !

— Eh ! répliquait le professeur, la vie ne se passe pas à déguster le *cassoulet*. Il faut lutter !

— Je lutterai, monsieur Roger !

M. Roger ne lui demandait pourtant pas de savoir beaucoup d'opéras. Deux seulement : *Robert le Diable* et *les Huguenots*. Apprendre Robert et Raoul, deux rôles et deux beaux rôles, en vérité, ce n'était pas aussi dur qu'enlever Malakoff. Ce pauvre Cadenet les piochait donc, les tournait et les retournait dans sa tête, les deux rôles, les mâchait, remâchait, ruminait, les promenait avec lui, s'endormait en les relisant.

— Eh bien, Cadenet, cela va-t-il? demandait M. Roger.

— Ça va, monsieur Roger, ça va, je sais déjà trois actes de *Robert !*

Il y mit le temps, Cadenet, mais, enfin, il put arriver à dompter sa mémoire rétive, à savoir ces deux opéras, et M. Roger réussit à le faire engager au Havre.

Du Havre à Rouen, il n'y a pas loin ; de Rouen à Paris, il n'y a qu'un pas. Si Cadenet réussissait au Havre, il pourrait fort bien, un beau jour, prendre le train pour Paris. Sa merveilleuse voix le lui permettait !

Bref, il partit pour le Havre comme vers le port qui conduit à la vaste mer, à l'immortalité. J'étais précisément en tournée dans la patrie de Casimir Delavigne, lorsque je lus dans le *Journal du Havre* l'annonce des débuts de Cadenet. Ce bon Cadenet ! Je jouai *Ruy Blas*, non pas Ruy Blas précisément, mais l'alguazil, vous savez, qui arrête don César. Il faut bien vivre. Et puis la scène est de la plus haute importance. Il y a drame, situation. Si le rôle n'est pas tenu par quelqu'un de solide, l'acte est compromis. Je l'ai, je m'en vante, toujours sauvé, solidifié !

La veille du jour où Cadenet devait débuter, j'allai le prendre, après la répétition, au Grand-Théâtre. Il rayonnait. On venait d'achever *les Huguenots*, et la répétition avait admirablement marché.

Le directeur était enchanté, le régisseur se frottait les mains : on allait avoir un bon début !

— Pourvu, me disait Cadenet, que ma satanée mémoire ne me trahisse pas !

— Tu sais ton rôle?

— J'en sais deux. Comme l'a exigé monsieur Roger. Pas un de plus. Mais j'en sais deux imperturbablement : Robert et Raoul !

— Eh bien, si tu ne joues que *Robert le Diable* et *les Huguenots*, cela suffit. Tu auras ensuite le temps d'apprendre d'autres opéras. La mémoire se perfectionne mécaniquement. Je te donnerai une méthode !

Mais il ne m'écoutait pas. Il marmottait des paroles confuses : « *Les remparts d'Amboise... Oui, tu l'as dit, oui, tu l'as dit, tu m'aimes !* » Il repassait son rôle. Il avait raison.

— Tu seras là demain pour me soutenir? dit-il en faisant le geste du claqueur qui frappe ses mains l'une contre l'autre.

— Si j'y serai !... Pendant les deux premiers actes. Après quoi j'irai m'habiller pour mon alguazil, et je reviendrai ensuite au dernier acte, pour le rappel : *Cadenet! Cadenet !* Tu m'entendras crier *Cadenet*, va, je t'en réponds ! Tu connais mon creux ! l'obusier ! Le tonnerre !

Il était ravi.

Toute la journée du lendemain, il se promena devant le Grand-Théâtre, lisant fièrement ces mots sur l'affiche : *Pour les débuts de M. Cadenet, premier ténor,* les Huguenots, *opéra de M. Scribe, musique de Meyerbeer...* Et, devant son nom imprimé, il redressait sa petite taille, comme si son front allait toucher les étoiles.

Le soir venu, j'étais à l'entrée de l'orchestre, près de la porte pour sortir plus vite et j'entendais les habitués du théâtre, les abonnés demander qui était ce Cadenet que l'administration présentait là au public havrais pour la première fois. On lui avait arrangé une petite biographie. Cadenet, fils de bonne famille, neveu d'un officier supérieur, entraîné vers les planches par une vocation irrésistible. On racontait que M. Ambroise Thomas, l'ayant entendu dans un concert, s'était arraché les cheveux, désespéré qu'un aussi beau sujet ne sortît pas du

Conservatoire. Bref, le terrain était bien préparé. Bonne réclame, bien faite.

Le rideau se lève. J'étais ému comme s'il se fût agi d'une représentation donnée par moi-même. Nous sommes ainsi, nous autres artistes : ou nous nous haïssons mortellement, et c'est la guerre au couteau, ou nous comprenons mieux que personne les angoisses des camarades, et quand leur cœur bat comme une cloche d'alarme, à l'unisson, le nôtre bat de même. Leur émotion, c'est la nôtre. Leur *trac*, ah ! le mot fréquent dans les coulisses, c'est notre *trac*.

A vrai dire, j'étais persuadé que Cadenet allait gagner la partie haut la main. Une voix superbe, jeune, pas éraillée !... Un beau rôle, car on ne saura jamais ce que les beaux rôles font d'un homme ! Il n'avait qu'à se présenter.

— Je lui ferai son entrée, me disais-je. Je serai son *bienfaiteur* (on appelle ainsi le chef de claque). Apprêtons les battoirs !

La toile se lève. Vous connaissez *les Huguenots*. Le théâtre représente une salle du château du comte de Nevers, seigneur catholique (encore un beau rôle !) Au fond, des croisées, un jardin, une pelouse. Portes à droite et à gauche. De jeunes seigneurs jouent au ballon, aux dés, au bilboquet. Et Nevers chante :

Des beaux jours de la jeunesse,
Dans la plus riante ivresse,
Hâtons-nous, le temps nous presse,
Hâtons-nous, hâtons-nous, hâtons-nous de jouir !

Trois fois : *hâtons-nous*. Ils se hâtent en perdant du temps. Puis le chœur de reprendre :

Hâtons-nous, le temps nous presse,
Hâtons-nous, hâtons-nous, hâtons-nous de jouir !

Toujours trois fois. Dans un drame, ce serait parfaitement ridicule. Dans un opéra, on répète trois fois les choses. Dans Shakespeare aussi, du reste !

Je vous passe le chœur :

Aux jeux, à la folie
Consacrons notre vie,
Et qu'ici tout s'oublie,
Excepté le plaisir !

Vous voyez, je sais la pièce. Je la sais. J'ai une mémoire ! Je dois dire, pour tout expliquer, que j'ai chanté dans les chœurs,

à Lons-le-Saunier et à Albi. Mon engagement m'y forçait. Impossible de refuser. On a de ces humiliations.

Bref, le chœur fini, c'est l'entrée de Raoul. Raoul de Nangis, gentilhomme protestant, arrive après le morceau d'ensemble et l'*allegretto moderato*. Il est annoncé par le dialogue entre Tavannes, gentilhomme catholique, et Nevers :

De ces lieux enchanteurs châtelain respectable,
Pourquoi donc, cher Nevers, ne pas nous mettre à table?

Et Nevers :

— Nous attendons encore un convive !
— Et lequel?
— Un jeune gentilhomme, un nouveau camarade
Qui, dans les lansquenets, vient d'acquérir un grade
Par le crédit de l'Amiral !
— Oh, ciel, c'est donc un huguenot?

Au milieu de leurs plaisirs, ils n'oublient pas leur haine, les jeunes seigneurs ! Le huguenot, c'est l'ennemi ! De Retz s'écrie : *Je veux m'en amuser !* Nevers répond : *Et moi, le convertir !*

Au culte des vrais dieux, l'amour et le plaisir !

Très légers, ces jeunes seigneurs catholiques. C'est là-dessus que Raoul de Nangis fait son entrée. Accompagnement quasi allegretto. Il apparaît, il s'avance, il regarde un à un les jeunes seigneurs, il sourit et il commence :

Sous ce beau ciel de la Touraine,
Parmi ce que la cour offre de plus brillant,
Pour moi, simple soldat que l'on connaît à peine,
Ah ! quel honneur d'être admis !...

Et Cossé, gentilhomme catholique, répond : *Sur mon honneur, très bien !* tandis que Tavannes réplique avec mépris :

Oui, l'air gauche et gêné d'un noble de province !

Notez que j'avais, dans une conversation préalable, conseillé à Cadenet de tirer parti de son entrée (au théâtre, il faut tirer parti de tout) et de s'adresser moins aux jeunes seigneurs catholiques qu'au public havrais pour dire, modestement, la main droite sur le pourpoint, côté du cœur, comme un débutant :

Pour moi, simple soldat que l'on connaît à peine,
Ah ! quel honneur d'être admis !

— Regarde le public, regarde les femmes, lui avais-je dit,

sois à la fois souriant et ému, pris d'inquiétude et plein de certitude, ça fera très bien !

Le voilà donc qui entre, Cadenet, parmi les jeunes gentilshommes catholiques. Pas mal costumé. Une plume un peu trop grande au chapeau, l'air un peu chasseur tyrolien, mais la jambe bien prise dans le maillot et les bottes à créneaux. Vraiment pas mal. Pittoresque. Il s'avance. Il sourit. Il salue. Il regarde Cossé, Nevers, de Retz, Tavannes, il regarde le public et, tout à coup, il attaque de sa belle voix :

Oui, voilà mes seules amours,
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà mes seules amours !

Et il chantait de si bon cœur avec une telle foi !

Le vin, le jeu, les belles !

Stupéfaction. Le malheureux perdait la tête. Il oubliait Raoul, il oubliait *les Huguenots*, il chantait *Robert le Diable*. Des deux opéras, il piquait une tête dans celui qui venait là, tout naturellement à sa mémoire, sa pauvre, sa débile et hésitante mémoire. Il y eut, sur la scène et dans la salle, un tel étonnement que tout d'abord personne, mais personne, ne parut s'apercevoir de la stupéfiante erreur. Moi-même, j'étais muet, pétrifié. Parmi les artistes, seul, Berrouillet, qui jouait Nevers, disait tout bas à l'infortuné Cadenet :

— Mais c'est *Robert* que vous chantez là ! Vous chantez *Robert*. C'est Raoul, ce n'est pas Robert que vous jouez ce soir ! Raoul ! Raoul ! Raoul !

Cadenet n'entendait pas, ne comprenait pas. Il continuait à chanter :

Le vin, le jeu, les belles,
Voilà mes seules amours !

Mais, après tout, dans une fête de jeunes seigneurs catholiques, qui disaient tout à l'heure :

Hâtons-nous, le temps presse,
Hâtons-nous de jouir,

cela allait encore, le vin, le jeu, les belles ! Et les chanteurs et l'orchestre avaient pris le parti de continuer *les Huguenots*, se disant que le débutant allait brusquement s'apercevoir de

son erreur. Et Berrouillet, haussant la voix, se mettait à crier dans le rôle de Nevers :

Que Bacchus me guide,
Que lui seul préside
A ce gai repas !

lorsque tout à coup, ah ! cette fois ce fut le comble ! ce pauvre Cadenet, donnant de toute sa poitrine, de répondre avec colère par un formidable :

C'en est trop ! Qu'on arrête un vassal insolent !

Il continuait *Robert,* il répondait à Nevers en faisant arrêter Raimbaud. Les jeunes seigneurs catholiques reculaient de terreur ou éclataient de rire. Le public criait :

— Oui ! oui ! c'en est trop ! On se moque de nous ! A la porte ! A bas le débutant ! Notre argent !

Et Cadenet, emporté par l'inspiration, de s'avancer vers Nevers et de hurler, en chantant toujours *Robert le Diable :*

Une heure je t'accorde !
Fais ta prière et puis... Qu'on le pende à l'instant.

Cette fois, il n'y eut plus moyen de continuer. Une tempête épouvantable s'était déchaînée dans la salle.

— La toile ! la toile ! Au poste ! Des sergents de ville !

On s'armait de petits bancs, on voulait les jeter à la tête de Cadenet ; on frappait déjà, à les briser, sur les banquettes. On allait chercher la police ; les sergents de ville apparaissaient... La voix du régisseur se fit entendre, commandant aux machinistes : « Au rideau ! »

Et Cadenet vit s'abaisser, entre lui et le public exaspéré, cette toile qui s'interposait ainsi, barrière sinistre bien que légère, entre lui et sa gloire. On l'emmena. Il voulait continuer. Sa voix puissante répétait :

— J'ai commencé mon rôle, je veux le finir !

— Mais on joue *les Huguenots*, malheureux, et vous chantez *Robert le Diable !*

— Cela ne fait rien! J'ai commencé, je veux achever!... Il fallut le traîner dans la coulisse. Le pourpoint déchiré, le chapeau bosselé, agitant la plume tombée et qu'il avait ramassée, il se débattait comme un véritable protestant dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Bientôt il allait s'arracher les cheveux, se donner des coups de poing dans la poitrine et

s'écrouler le long d'un portant, le pauvre garçon, désespéré et comprenant enfin, mais trop tard ! sa mésaventure.

Vainement le régisseur vint-il réclamer l'indulgence du public, essayer d'expliquer *le déplorable malentendu*, le public n'admit aucune excuse :

— Pas de Cadenet ! Plus de Cadenet ! A la porte, Cadenet ! Qu'on nous rende notre argent !

L'administration fit offrir le remplacement immédiat du malheureux Cadenet par Fourgousse, également de Toulouse, qui était très aimé. Et Fourgousse, qu'on alla chercher dans la salle, apparut bientôt dans le costume de Raoul, sous un tonnerre d'applaudissements. Cette fois, Raoul disait bien aux seigneurs catholiques :

Sous ce beau ciel de la Touraine,
Parmi ce que la cour offre de plus brillant...

On lui fit un succès colossal.

Et je revins, moi, reconduisant Cadenet à sa chambre de l'hôtel Frascati, pendant qu'il hochait la tête et répétait d'un ton navré :

— Quelle mémoire ! Quelle atroce mémoire ! Non, jamais, je n'oserai plus remonter sur les planches ! Jamais ! Jamais !

(BRICHANTEAU, COMÉDIEN.)
Fasquelle, éditeur.

Jules Claretie

1840-1889 VILLIERS DE L'ISLE-ADAM *

Les Lamentations d'Édison.

« Toute tristesse n'est qu'un amoindrissement de soi.

SPINOSA.

IL se parlait à voix basse :

— Comme j'arrive tard dans l'Humanité ! murmurait-il. Que ne suis-je l'un des premiers-nés de notre espèce !... Bon nombre de grandes paroles seraient incrustées aujourd'hui *ne varietur* — (*sic*), — textuelles, enfin, sur les feuilles de mon cylindre, puisque *son prodigieux perfectionnement permet de recueillir, dès à présent, les ondes sonores à distance !*... Et ces paroles y seraient enregistrées avec le ton, le timbre, l'accent du débit et même les vices de prononciation de leurs énonciateurs. Sans prétendre au cliché galvanoplastique du *Fiat lux !* exclamation proférée, paraît-il, voici tantôt soixante-douze siècles (et qui, d'ailleurs, à titre de précédent immémorial, controuvée ou non, eût échappé à toute phonographie), peut-être m'eût-il été permis — par exemple, un peu après la mort de Lilith et pendant le veuvage d'Adam — de saisir et d'empreindre, dissimulé derrière quelque fourré de l'Eden, tout d'abord le sublime soliloque : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul !* » puis l'*Eritis sicut dii !* le *Croissez et multipliez !*... enfin

*VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Philippe-*Auguste*-Mathias, comte DE), né à Saint-Brieuc en 1840, mort en 1889 à Paris. Il débuta par un recueil de vers (*Fantaisies nocturnes*, *Hermosa*, *les Préludes*, *Chant du Calvaire*) [1859]. Mais il devait bientôt abandonner la poésie pour demander à la prose tout ce qu'elle pouvait lui fournir de rythme et d'harmonie. Il a laissé une dizaine de volumes ; voici les titres de ses principales œuvres, toutes, d'ailleurs, imprégnées de symbolisme : *Isis*, *Claire Lenoir*, *Elen* et *Morgane* (1862) ; deux drames qui n'ont pas été joués ; *Contes cruels* (1883) ; *Tribulat Bonhomet* (1887), où l'auteur oppose « la lumière du Rêve aux ténèbres du Sens commun » ; *le Secret de l'échafaud ; Histoires insolites ; Akédysséril ; Nouveaux Contes cruels* (1888). En février 1870, il donna au Vaudeville une pièce en un acte, *la Révolte ;* en 1883, au théâtre des Nations, *le Nouveau Monde*, drame en cinq actes ; en octobre 1887, *Une évasion*, petit drame joué au Théâtre-Libre. Deux romans philosophiques parus en 1886, *l'Amour suprême* et *l'Ève future*, méritent une mention particulière. Signalons enfin *Axel*, œuvre posthume et inachevée.

le sombre quolibet d'Elohim : *Voici Adam devenu comme l'un de nous*, etc... Plus tard, une fois le secret de ma plaque vibrante bien répandu, n'eût-il pas été doux à mes successeurs de phonographier, au fort du paganisme, par exemple, le fameux : *A la plus belle !...* le *Quos ego !...* les *Oracles de Dodone*, les *Mélopées des Sybilles?...* etc. Tous les dires importants de l'homme et des Dieux, à travers les âges, eussent été gravés ainsi, d'une manière indélébile, en de sonores archives de cuivre : de sorte qu'ultérieurement le doute n'eût jamais été possible sur leur authenticité.

Même, parmi les *bruits* du passé, combien de sons mystérieux ont été perçus par nos prédécesseurs et qui, faute d'un appareil convenable pour les retenir, sont tombés à jamais dans le néant?... Qui pourrait, en effet, de nos jours, se former une notion exacte, par exemple, du *Son des trompettes de Jéricho?...* du *Cri du taureau de Phalaris?...* du *Rire des Augures ?...* du *Soupir de Memnon à l'Aurore ?...* etc...

Voix mortes, sons perdus, bruits oubliés, vibrations en marche dans l'abîme et désormais trop distantes pour être ressaisies !... Quelle flèche atteindrait de tels oiseaux?

Edison toucha négligemment un bouton de porcelaine contre le mur, auprès de lui. Un éblouissant jet bleu, parti d'une vieille pile faradique, à dix pas de son fauteuil, et capable de foudroyer une certaine quantité d'éléphants, traversa, de son dissolvant éclair, un bloc de cristal — puis disparut dans le même cent millième de seconde.

— Oui, continuait en son nonchaloir le grand mécanicien, j'ai bien cette étincelle... qui est au son ce que la levrace vierge est au chélonien : elle pourrait accorder une avance de cinquante siècles et plus, dans les gouffres, aux anciennes vibrations parties de la terre !... Mais, sur quel fil, sur quelles traces la dépêcher vers elles?... Comment lui apprendre à les rapatrier, une fois ressaisies? à les rabattre sur le tympan de leur chasseur?... Cette fois le problème semble, au moins, insoluble.

Edison secoua mélancoliquement, du bout de son petit doigt, la cendre de son cigare. Après un silence, il se leva non sans un sourire et se mit à faire les cent pas dans le laboratoire.

— Et penser qu'après six mille et *quelques* années d'une lacune aussi préjudiciable que celle de mon Phonographe, reprit-il, quantité de lazzis, émanés de l'indifférence humaine, ont salué l'apparition de mon premier essai !... « Jouet d'enfant ! » grommelait la foule. Certes, je sais que, prise à l'improviste, quelques

eux de mots lui sont d'un soulagement indispensable et lui lonnent le temps de se remettre... Cependant à sa place, en fait le jeux de mots, je me fusse, du moins, efforcé d'en parfaire quelques-uns d'un aloi supérieur à celui des grossiers calembours qu'elle n'a pas rougi de risquer à mon sujet.

Ainsi, j'eusse blâmé, par exemple, le Phonographe, de son mpuissance à reproduire, en tant que *bruits*, le bruit... de la chute de l'Empire romain... les bruits qui courent... les silences *éloquents*... et, en fait de *voix*, de ce qu'il ne peut clicher ni la voix de la conscience?... ni la voix du sang?... ni tous ces mots merveilleux qu'on *prête* aux grands hommes... ni le *Chant du Cygne*... ni les sous-*entendus*... ni la Voie lactée? Non ! Ah ! je vais trop loin. — Seulement, pour satisfaire mes semblables, e sens bien qu'il faut que j'invente un instrument qui répète avant même qu'on ait parlé, ou qui, si l'expérimentateur lui souffle : « Bonjour, Monsieur ! » réponde : « Merci, comment vous portez-vous? » Ou qui, s'il arrive qu'un oisif éternue dans l'auditoire, lui crie : « A vos souhaits ! » ou : « Dieu vous bénisse ! » etc.

Ils sont étonnants, les hommes. J'accorde que la voix de mes premiers phonographes avait l'air d'être, en effet, celle de la Conscience parlant avec la pratique de Polichinelle, mais l'on pouvait attendre, que diable ! avant de se prononcer si lestement, que le progrès les eût rendus ce qu'aux premières plaques le Nicéphore Niepce ou de Daguerre, sont les épreuves photochromiques ou héliotypiques actuelles.

Eh bien ! puisque la monomanie du doute est inguérissable à notre égard, je tiendrai secret, jusqu'à nouvel ordre, le surprenant, l'absolu perfectionnement que j'ai découvert !... — et qui est là, sous terre ! — ajouta Edison en frappant légèrement du pied. J'écoulerai, de la sorte, pour cinq ou six millions de vieux phonographes, et puisque l'on veut rire... je rirai le dernier.

Il s'arrêta, songea quelques secondes, puis :

— Bah ! conclut-il avec un mouvement d'épaules : en résumé, il y a toujours du bon dans la folie humaine. — Laissons là de vaines plaisanteries.

(L'Ève future.)
Fasquelle, éditeur.

Villiers de l'Isle-Adam

*ALBERT DE MUN** *1841-1914*

L'Exaltation de la Patrie.

Bordeaux, 4 septembre.

QUARANTE-quatre ans ! Les mots expirent dans le drame de l'histoire. Quelles journées nous vivons ! *L'Écho de Paris* a expliqué, par une note parue le 2, pourquoi, dans l'impossibilité matérielle où il allait se trouver de faire parvenir le journal à la province, il prenait la courageuse résolution de créer, malgré tous les obstacles, une édition spéciale pour les départements. J'ai répondu sans hésiter à l'appel qu'il a bien voulu m'adresser pour l'aider dans l'œuvre patriotique qu'il allait entreprendre. D'ici, je continuerai donc par mes articles quotidiens, que les lecteurs parisiens liront, je l'espère, comme ceux de la province, à servir la France de toutes mes forces, puisque je ne puis le faire par les armes, en soutenant les courages autant qu'il est en moi.

*DE MUN (Adrien *Albert*-Marie, comte), né à Lumigny (Seine-et-Marne) le 23 février 1841, mort à Bordeaux le 6 octobre 1914. Albert de Mun embrassa d'abord la carrière des armes et prit part, comme lieutenant, à la guerre de 1870. Capitaine de cuirassiers, il démissionna pour se consacrer à des œuvres sociales. Il fonda, avec La Tour du Pin-Chambly et Maurice Meignan, les *Cercles catholiques d'ouvriers.* En 1876, les électeurs de Pontivy envoyèrent de Mun au Parlement, où il siégea depuis lors presque sans interruption. Son éloquence à la fois véhémente et mesurée le classa parmi les meilleurs orateurs de la Chambre. En 1897, Albert de Mun fut élu membre de l'Académie française. Au début de la guerre, il assuma une collaboration quotidienne à *l'Écho de Paris*, mais ses forces ne tardèrent pas à le trahir et il fut emporté par la maladie de cœur qui déjà l'avait obligé à s'éloigner de la tribune. Le comte de Mun a publié :

Discours (tome I, Questions sociales; tomes II et III, Questions politiques, 1888) ; tome IV (1888-1891) ; tome V (1891-1894) ; tomes VI et VII, Discours et écrits divers, de 1894 à 1900 (Paris, C. Poussielgue) ; *la Loi des suspects*, lettres adressées à M. Waldeck-Rousseau (Paris, Plon-Nourrit, 1900) ; *l'Organisation professionnelle* (Paris, 1901) ; *Que faire ?* lettres de Roscoff (Paris, Secrétariat de l'Action libérale, 1902) ; *les Congrégations religieuses devant la Chambre* (Paris, C. Poussielgue, 1903) ; *Contre la séparation* (Paris, C. Poussielgue, 1905) ; *Pour la Patrie* (Paris, Émile-Paul, 1912) ; *l'Heure décisive* (Paris, Émile-Paul, 1913) ; *Derniers articles* (publiés par *l'Écho de Paris*, 1915).

Je remercie cordialement *l'Écho de Paris* de m'en donner le moyen.

Nous avons quitté Paris le 2, au point du jour, en automobile, le cœur dans un étau. Ils sont à Compiègne. Mystère des desseins de Dieu : là Jeanne fut livrée, il y a cinq siècles. O sainte gardienne de la patrie ! Voyez cette merveille : les Anglais et les Français fraternellement unis pour défendre la terre que vous avez sauvée ! Vous avez fait ce miracle, achevez-le, en boutant dehors les barbares !

Paris menacé par eux ! Cette pensée nous étreint ; nous ne parlons pas. Que dire? Voici un régiment de zouaves qui défile sur la route, léger, gai, souriant. Ah ! les beaux soldats ! Un capitaine s'approche de nous, demandant des nouvelles. Je lui dis ce que je sais, si peu, hélas ! et je lui donne mon nom. Alors, « minute inexprimable », un sanglot contracte ce visage de soldat, et il me serre la main à la briser. En une minute, sans nous rien dire, tout le passé, l'histoire d'hier, celle d'aujourd'hui. Et nos âmes se sont fondues. J'ai cru serrer les mains de tous mes camarades.

La route a été longue, pénible, soutenue par l'air résolu de tous ceux que nous rencontrons, des soldats qui gardent les postes, les ponts et les carrefours.

En entrant ici, hier soir, nous avons appris l'arrivée du président de la République et du gouvernement, et nous avons lu le manifeste qui explique une résolution douloureuse et inévitable. Je ne le commenterai pas. Les événements suffisent. Ce matin, nous lisons l'ordre du général Gallieni à l'armée et à la population de Paris, langage de soldat, bref et résolu, qui commande la confiance. Dans l'indicible émotion de cette année évocatrice de souvenirs tragiques, quel ferme et puissant réconfort ! Paris, sous un tel chef, avec l'armée enfermée dans son camp retranché, avec son peuple prêt à l'héroïsme, décidé à repousser tous les conseils de défaillance, Paris défendra sans fléchir le cœur de la France. Et, dans le péril qui presse la patrie, fortifié par cette certitude, plus que jamais je garde dans la victoire une inébranlable confiance.

Je ne sais rien du secret des opérations. Je n'en dois rien savoir. Mais je vois nos armées, libres de leurs mouvements, échelonnées sur les flancs de la colonne allemande audacieuse et puissante qui, pareille au torrent, roule vers Paris, menaçant ses communications, rompant sa marche à tout instant en des combats magnifiques qu'on nous a trop laissé ignorer et dont

les récits épiques nous arrivent par morceaux ; tandis qu'à l'Est celle de la Moselle, en d'autres rencontres non moins illustres, combat et oblige à reculer une partie des forces ennemies. Je vois l'armée anglaise en liaison étroite avec la nôtre victorieuse hier à Compiègne, et j'entends lord Kitchener annoncer qu'elle la fortifie sans cesse à l'orient. Je compte les pas tumultueux et rapides de l'armée russe. Je vois l'Autriche écrasée à Lemberg, la capitale de la Galicie conquise, l'émoi jeté dans Vienne, l'exode épouvanté des populations prussiennes fuyant devant les Cosaques. J'écoute, l'oreille aux aguets, le bruit des trains qui, sur les lignes de Belgique, ramènent déjà au secours de la Prusse une partie des armées allemandes et, retournant à ma patrie, voyant des armées qui n'ont subi ni désastre, ni déroute, où les combattants de ces semaines d'août, éprouvés mais non épuisés, gardent l'entrain des premiers jours, où les arrivants retrouvent au contact du rang l'ardeur et la foi qui s'étiolaient dans une imprudente oisiveté, entendant sortir de Paris la voix mâle du chef qui commande à la résistance, je sens, comme il y a un mois, mon âme exaltée dans la confiance.

Paris tiendra, j'en suis convaincu, glorieux et sauveur ! Les armées de campagne enfermeront dans leurs serres rapprochées la manœuvre audacieuse de l'envahisseur et, par l'héroïsme de son peuple et de ses soldats, la France délivrée du poids qui la souille, la France qui fut durant ces jours terribles le rempart de la civilisation, qui supporta pour permettre à ses alliés d'accomplir leur tâche le choc épouvantable de toute la Germanie, la France reprendra sa marche victorieuse vers ceux qui de l'Orient lui tendent la main !

J'ai dit confiance exaltée ! Oui, il faut l'avoir, il faut faire taire les critiques trop faciles, les plaintes stériles, étouffer les douleurs et les inquiétudes, imposer silence aux propagateurs de panique et laisser la sainte exaltation de la patrie, mère de tous les dévouements, inspiratrice de tous les sacrifices, s'accaparer de nos âmes et les grandir à la taille de l'épreuve sans égale que Dieu nous impose pour nous apprendre à mettre en lui tous nos espoirs !

L'Écho de Paris, 4 septembre 1914.

(Article reproduit dans le volume intitulé : *la Guerre de 1914. Derniers articles d'Albert de Mun*, édité par le même journal.)

Voltaire.

L'HOMME.

JE suppose en 1817 un vieil émigré sortant d'une représentation du *Bourgeois gentilhomme*, et je l'entends dire : « C'est une très jolie satire. Elle me rappelle M. de Voltaire, comte de Tournay. » — Le propos est injurieux ; mais il y a du vrai. Voltaire est avant tout un bourgeois gentilhomme français du

*FAGUET (Émile), né à La Roche-sur-Yon en 1847, mort à Paris en 1916. Élève de l'École normale, il professa d'abord en province. Docteur ès lettres en 1883, il a été depuis, à Paris, professeur au lycée Charlemagne, à Janson-de-Sailly, suppléant à la Faculté des lettres (1890) et professeur en titre de poésie française (1897). Il est devenu en 1900 membre de l'Académie française. Il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue Bleue*, à la *Revue Encyclopédique*, à de nombreux journaux et fait la critique dramatique au *Soleil*, puis au *Journal des Débats*, où il a remplacé Jules Lemaître (1896). Très érudit, écrivain plein de verve, à la libre allure, il est tour à tour un brillant et spirituel chroniqueur, un critique ingénieux, fin, subtil à l'excès, comme le montre, par exemple, sa définition de Voltaire : « Ce grand esprit, c'est un chaos d'idées claires. » Outre des livres destinés à l'enseignement, on lui doit : *la Tragédie française au* XIVe *siècle* (1883), thèse de doctorat ; *les Grands Maîtres du* XVIIe *siècle* (1885) ; *Corneille* (1885) ; *Dix-septième siècle, études littéraires et dramatiques* (1885) ; *Dix-neuvième siècle, études littéraires* (1887) ; *La Fontaine* (1889) ; *Notes sur le théâtre contemporain* (1889-1891) ; *Dix-huitième siècle, études littéraires* (1890) ; *Politiques et moralistes du* XIXe *siècle* (1891) ; *Seizième siècle, études littéraires* (1894) ; *Voltaire* (1894) ; *Cours de poésie française de l'université de Paris* (1897) ; *Drame ancien, drame moderne* (1898) ; *Flaubert* (1899) ; *Questions politiques* (1899) ; *Histoire de la littérature française* (1900) ; *Problèmes publics du temps présent* (1901) ; *la Politique comparée de Voltaire, Rousseau et Montesquieu ; le Libéralisme ; André Chénier ; Propos littéraires* (1re série, 1902) ; *Propos de théâtre* (1re série, 1903) ; *En lisant Nietzsche ; Propos littéraires* (2e série, 1904) ; *Propos de théâtre* (2e série, 1904) ; *Propos littéraires*, 3e série ; *Simplification simple de l'orthographe ; Pour qu'on lise Platon* (1905) ; *Amours de gens de lettres, l'Anticléricalisme* (1906) : *le Pacifisme* (1908) ; *le Culte de l'incompétence* (1910) ; *l'Horreur des responsabilités, les Dix Commandements* (1911) ; *Rousseau*, 4 vol. (1912) ; *Balzac* (1913) ; *La Fontaine, En lisant Corneille* (1914), etc...

temps de la Régence, devenu très riche, un peu audacieux, très impertinent, et gardant tous ses défauts d'origine et d'éducation. — Seulement c'est un bourgeois gentilhomme très spirituel, ce qui fait qu'il n'a pas eu tous les ridicules, et très intelligent, ce qui fait qu'il a mis un grand talent au service de ses préjugés et a tenu par là une très grande place dans le monde intellectuel.

« Ce que j'aime dans les artistes, c'est qu'ils ne sont pas des bourgeois », dit la bourgeoise Michaud dans *le Buste* d'Edmond About. Ce qui distingue d'abord le bourgeois, c'est qu'il n'est pas un artiste. Voltaire n'a pas été artiste pour une obole. Ce qui distingue encore le bourgeois, c'est qu'il n'est pas philosophe. Les hautes spéculations le rebutent. Voltaire n'a aucune profondeur ni élévation philosophique, et la synthèse lui est interdite. Il est évident qu'il ressemble peu à Platon, et nullement à Malebranche. — Ce qui marque encore, sans doute, le bourgeois, c'est qu'il est peu militaire. Voltaire a une peur naturelle des coups, et n'a rien d'un chevalier d'Assas, ni même d'aucun chevalier.

Ce qui achève de peindre le bourgeois, c'est qu'il est éminemment pratique. Voltaire est un homme d'affaires de génie et le sens du réel est son sens le plus développé et le plus sûr, en quoi est une partie de sa valeur qui est grande. Voltaire est un bourgeois qui a vingt ans en 1715, qui est très ambitieux, très actif, fait sa fortune en quelques années, n'a plus besoin que de considération, la cherche dans la littérature parce qu'il sait qu'il écrit bien, n'a point d'idées à lui, ni de conception artistique personnelle, ni même de tempérament artistique distinct et tranché à exprimer dans ses écrits ; mais qui se sait assez habile pour mettre en belle lumière pendant soixante ans, s'il le faut, les idées courantes, et produire des œuvres d'art distinguées selon les formules connues. Ce n'est pas un monument à élever ; c'est une fortune littéraire à faire. Il la fera, comme il a fait l'autre, avec beaucoup de suite, d'ardeur et de décision.

Et il aura toute sa vie les défauts du bourgeois français, Sans être précisément cruel, et même tout en ne détestant point donner quand on le regarde, il sera bien dur pour les petits, et bien méprisant pour la « canaille » ; persécuteur, quand il pourra persécuter avec une « suite enragée », comme disait de Saint-Simon le duc d'Orléans. On le verra poursuivre un Rousseau, qui ne lui a rien fait, que lui dire une sottise, avec un acharnement incroyable, le dénoncer comme ennemi

de la religion et, à ce titre, au moment où le malheureux est déjà proscrit et traqué partout, crier qu'il faut « punir capitalement un vil séditieux » (1), ce qui est un peu fort peut-être dans la bouche d'un adversaire de la peine de mort.

On le verra, incapable de pardon, dénoncer de Brosses comme un voleur à toute l'Académie française, dans vingt lettres furibondes, parce qu'il a eu un procès de marchand de bois avec de Brosses ; tempêter contre Maupertuis par delà le tombeau, vingt ans après la mort du pauvre savant, dans toutes les lettres qu'il écrit à Frédéric ; ne jamais manquer de réclamer les galères, la Bastille et le For-l'Évêque contre tous les Fréron, Coger, Desfontaines ou La Beaumelle qui le gênent. La prison pour qui l'attaque sera toujours tenue par lui comme son droit strict. Jamais l'idée de la liberté de penser contre lui n'a pu entrer dans son esprit. Ses amis, sur tous les tons, lui disent : « Laissez cela ; dédaignez. Si vous croyez que cela vaille la peine... » Il ne veut rien entendre. Il n'a ni le détachement du philosophe, ni l'élévation du vrai artiste. Il ne songe qu'à écraser ce qui, étant au-dessous de lui, ne l'adule pas.

En revanche, il ne songe qu'à aduler ce qui, à quelque titre que ce soit, est au-dessus. Empereurs, impératrices, rois, princes, grands-ducs, ducs, maîtresses des rois, et que ce soit Catherine II, Pompadour, Frédéric ou Du Barry, pour ceux-là les apothéoses sont toujours prêtes, et de ceux-là les familiarités, même meurtrissantes, toujours bien reçues. Frédéric l'a traité comme un valet ; mais à celui-ci on pardonne, « et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant nous rengage de plus belle ». — « Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples ; » mais non point de prévaloir contre les rois. — Richelieu ne lui paye point les intérêts de son argent, et lui joue d'assez mauvais tours. Mais que voulez-vous qu'on dise à « un homme qui parle de vous dans la chambre du roi », si ce n'est merci ? — Mme du Deffand lit Fréron avec délices et daube Voltaire avec complaisance. Mais une marquise, et qui reçoit si bonne compagnie, et qui a si grande influence ! On n'en sera que plus galant avec elle. Nul homme n'a reçu de meilleure grâce les petits coups de pied familiers des puissances. C'est même alors qu'il est tout à fait charmant, et spirituel. Car « l'esprit est une dignité », — qui supplée à l'autre.

C'est même alors qu'il devient meilleur. Il ne veut pas rece-

(1) Sentiments des citoyens (1764).

voir la souscription de Rousseau à sa statue. Dix fois Dalembert lui écrit : « Mais si ! cela fait honneur à Rousseau de souscrire. Cela vous fera honneur de pardonner, et d'accepter. » La raison de sentiment le touchant peu, il redouble de colère. Mais Dalembert s'avise de lui écrire : « Rousseau, quoique exilé, se promène dans Paris la tête haute. Jugez s'il est protégé ! » Voltaire n'insiste plus. Il n'a point pardonné. Mais il s'adoucit. Il est des cas où il sait se vaincre.

Il a le mépris pour le vaincu devant le vainqueur. Rien ne lui a plus agréé que le partage de la Pologne, parce que c'est une belle manifestation de la force, et il en félicite Catherine de tout son cœur. La prise de la Silésie est une chose aussi qui a son charme ; il prémunit Frédéric contre les remords qu'il en pourrait avoir : « Qu'avez-vous donc à vous reprocher?... Vous vous sacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos *Mémoires*... N'aviez-vous pas des droits très réels?... Je trouve Votre Majesté trop bonne... » — Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi.

Avec cela, la prudence étant une vertu bourgeoise, il est très prudent. Il l'est jusqu'à l'anonymat perpétuel et le pseudonymat obstiné. Tous ses ouvrages sont des lettres anonymes, à moins qu'ils ne soient signés de noms qui ne sont pas le sien. Du reste, sauf, je crois, la *Henriade* et sauf, j'en suis sûr, le *Poème de Fontenoy*, il les a tous démentis. Cela ne lui coûte pas, parce que le contraire pourrait lui coûter. Se démentir et mentir, c'est à quoi une bien grande partie de sa vie est occupée. Combler Maffei de compliments sur sa *Mérope* et cribler la *Mérope* de Maffei d'épigrammes dans un ouvrage pseudonyme ; dire à Mme de Luxembourg qu'il n'a jamais dénoncé Rousseau ; à l'Académie française qu'il a passé sa vie à chanter la religion chrétienne, et à l'univers entier qu'il n'a jamais écrit le *Dictionnaire philosophique ;* conseiller le mensonge aux autres comme une chose qui va de soi, et écrire à Duclos : « Diderot n'a qu'à répondre qu'il n'a pas écrit les *Lettres philosophiques* et qu'il est bon catholique ; il est si facile d'être catholique ! » ce sont là des jeux pour Voltaire. — Ce ne lui sont pas même des jeux. C'est sans effort. Voltaire ment comme l'eau coule. Il est menteur à ce point que la notion du mensonge lui est étrangère. Il est tout à fait stupéfait qu'on lui reproche ses pasquinades et ses tartuferies, comme, par exemple, d'offrir le pain bénit et de communier solennellement dans son église. Puisque c'est utile ; puisqu'il y aurait danger à ne pas le faire ; puisqu'on

le chasserait (car il a toujours peur) lui, pauvre vieillard ruiné et sans asile dans toute l'Europe ! Ce n'est qu'un acte de haute philosophie pratique.

Et il s'admire dans sa sagesse, dans cette vie si bien conduite, troublée quelquefois par le noble souci de plaire au « Trajan » de Versailles ou au « Salomon » de Potsdam, et le désagrément de n'y pas réussir ; mais habile en somme et avisée, et qui finit bien, et qui finit tard.

Il a été doux envers la mort des autres ; il a écrit le 27 janvier 1733 : « J'ai perdu Mme de Fontaine-Martel ; c'est-à-dire que j'ai perdu une bonne maison dont j'étais le maître et quarante mille livres de rente qu'on dépensait à me divertir. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir... J'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles... Je lui amenai un prêtre... Quand il lui demanda si elle était bien persuadée que Dieu était dans l'Eucharistie, elle répondit : « Ah ! oui ! » d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres. » — Il voit arriver sa propre mort avec une gaieté moindre; mais il lui fait encore bonne figure. Il regarde ce peuple de laboureurs et d'artisans qu'il a créé autour de lui, ces beaux domaines, ces fabriques, cette ville florissante qui est son œuvre, et son rempart.

Il fait du bien en s'enrichissant et en criant qu'il se ruine. Ce sont trois jouissances. Il écrit pour deux ou trois innocents condamnés, ce qui restitue sa popularité, satisfait ses rancunes contre la magistrature, lui sera compté par la postérité comme s'il n'avait fait autre chose de toute sa vie, et ce qui, du reste, est très bien. C'est une conscience qu'il se fait sur le tard, et une estime de soi qu'il se ménage au dernier moment, et certes, c'est la seule chose qui lui manquât encore. Il est complet désormais ; le bourgeois s'est épanoui en gentilhomme terrien, en grand seigneur attaché au sol, bienfaisant et protecteur, ce qui vaut mieux, il le fait remarquer, et il a raison, que de courre la pension et le cordon à Versailles.

Il joue ce rôle comme tous les rôles, « en excellent acteur », mais un peu en acteur, avec une insuffisante simplicité. Quand il communie à son église, c'est par intérêt, c'est par malice et pour faire une niche à l'évêque d'Annecy ; c'est aussi pour s'établir dans le personnage de seigneur, et pour haranguer avec dignité, comme c'est son « privilège », ses « vassaux », à l'issue de l'office.

C'est une belle vie et une belle fin. Il ne lui a manqué qu'une

solide estime publique : « Je n'ai jamais eu de *popularité*, s'il vous plaît, disait Royer-Collard, dites un peu de *considération*. » Pour Voltaire, ç'a été l'inverse. Ne nous y trompons point. Il a occupé et charmé le monde ; il ne s'en est pas fait respecter. Cette « royauté intellectuelle », de Voltaire, n'est qu'une jolie phrase. Ses contemporains l'admirent beaucoup et le méprisent un peu. Diderot le méprise même beaucoup, et évite de lui écrire. Duclos se tient sur la réserve et le tient à distance. Dalembert le rudoie durement, à l'occasion, et les occasions sont fréquentes, et d'un ton qui va jusqu'à surprendre. Quant à Frédéric, il ne semble tenir à écrire à Voltaire et lui dire des douceurs que pour en prendre le droit de le fouetter, de temps à autre, du plus cruel et lourd et injurieux persiflage qui se puisse imaginer. M. Jourdain a eu de durs moments ; Roscius a été bien vertement sifflé dans la coulisse ; mais n'importe quand on est applaudi sur le théâtre ! — Des rois, des princes lui écrivent amicalement, sans doute. Je ferai simplement remarquer qu'autant en advint à l'Arétin, et si l'on examine d'un peu près, on verra que c'est pour les mêmes motifs, et qu'entre l'Arétin à Venise et Voltaire à Ferney il y a des analogies.

C'était un homme très primitif en son genre : il ignorait la distinction du bien et du mal profondément. C'était le cœur le plus sec qu'on ait jamais vu, et la conscience la plus voisine du non-être qu'on ait constatée. Il se relève par d'autres côtés, et nous finirons par le trouver moins noir que je ne le fais en ce moment ; parce que l'intelligence sert à quelque chose. Mais le fond du caractère est bien là. Il est peu sympathique et singulièrement inquiétant.

(Dix-huitième siècle.)

Lecène et Oudin, éditeurs.

Monsieur, Je vous donne pleinement cette autorisation et je vous envoie l'autographe demandé. Je vous prie d'agréer mes civilités. Emile Faguet

Lui, Lui ! Emile Faguet

1848-1910 *MELCHIOR DE VOGUÉ**

Les Morts qui parlent.

ANDARRAN croisa à la sortie un socialiste, ancien professeur d'algèbre que son frère Pierre avait eu pour répétiteur au lycée. Esprit chimérique, cœur foncièrement droit et honnête, cet homme lui avait toujours inspiré une sincère estime.

— Je vous plains, fit le mathématicien avec un hoquet de dégoût. Ah ! ne jamais revenir ici ! On s'y empoisonne la raïson et le cœur. Au dehors de cette enceinte, je ne déteste personne ; dès que j'y rentre, je sens en moi une bête féroce ; chaque après-midi, il me semble que je me plonge dans un bain de haine.

Jacques se répétait encore ce dernier mot, qui traduisait si bien ses impressions de séance, lorsqu'il rejoignit Ferroz.

— Cher maître, je ne comprends rien à ces logogriphes : je ne vous demande pas de m'expliquer tout, ce serait trop long ; mais, de grâce, éclairez-moi sur un point. Voilà de bons garçons, pour la plupart, qui causaient familièrement dans ces couloirs,

* VOGUÉ (Eugène-Melchior, vicomte DE), né à Nice en 1848, mort en 1910. Il commença par suivre la carrière diplomatique, puis se consacra tout entier aux lettres, collabora à la *Revue des Deux Mondes*, au *Figaro* et au *Journal des Débats*, publia des récits de voyages, des études morales ou littéraires, des romans, etc. Il a été élu membre de l'Académie française en 1888. Il fut député de l'Ardèche de 1893 à 1898. Dans la préface de son important ouvrage sur le *Roman russe* (1886), le vicomte de Vogüé, donnant le signal du mouvement dit *néo-chrétien*, faisait appel aux partisans de l'idéalisme pour lutter contre le naturalisme en littérature, le positivisme en philosophie. Ce livre lui-même contribua à propager, avec la connaissance du roman russe, le mysticisme d'un Tolstoï ou d'un Dostoïewski. Voici ses principales publications : *Syrie, Palestine, Mont Athos* (1876) ; *Histoires orientales* (1879) ; *Chez les Pharaons ; Boulacq et Saqqarah* (1879) ; *les Portraits du siècle* (1883) ; *le Fils de Pierre le Grand, Mazeppa; Un changement de règne* (1884) ; *Histoires d'hiver* (1885) ; *le Roman russe* (1886) ; *Souvenirs et visions* (1887) ; *Remarques sur l'Exposition du Centenaire* (1889) ; *Spectacles contemporains* (1891) ; *Cœurs russes* (1894) ; *Devant le siècle* (1896) ; *Regards historiques et littéraires* (1897) ; *Heures d'histoire* (1893) ; *Histoire et poésie* (1898); *Jean d'Agrève* (1898); *les Morts qui parlent*, roman de mœurs parlementaires (1899); *le Rappel des ombres* (1900); *Pages d'histoire* (1902); *le Maître de la mer* (1903); *Sous l'horizon; Hommes et choses d'hier* (1904).

tout à l'heure, qui se racontaient des histoires drôles ; sceptiques comme nous le sommes tous aujourd'hui ; faisant bon marché de leurs étiquettes politiques, à telles enseignes que je suis tombé de mon haut, ce matin, en entendant bafouer la République par des républicains avérés, les princes par des monarchistes notoires. Cette porte franchie, ils se transforment en ogres, on croirait qu'ils vont s'entre-dévorer ; ils se replongent dans le bain de haine, me disait l'un d'eux. Est-ce pure comédie, effet de la galerie sur l'acteur qui rentre dans la peau de son personnage sous les yeux du public? Non, car je l'ai sentie, cette puanteur de haine : elle m'envahissait moi-même, je me surprenais à haïr je ne sais qui, par contagion...

Ferroz ébaucha son geste professoral, de l'index qui marque les points de démonstration sur un cadavre.

— D'abord, ce ne sont pas les mêmes hommes que vous avez vus dans l'hémicycle. Vous y avez vu leur addition en une personne collective, l'assemblée : monstre nouveau, très différent des unités qu'il totalise. Il sent, pense, agit autrement que ses composantes. Nos contemporains ont sans cesse à la bouche ce grand mot : la Science, et ils continuent de se gouverner au mépris des découvertes scientifiques les mieux établies. Chacun sait aujourd'hui qu'il se crée dans tout auditoire, au Parlement comme au théâtre, une mentalité collective et temporaire ; elle a ses mouvements, son niveau, presque toujours médiocres; rarement elle s'élève à hauteur des meilleurs, le plus souvent elle rabaisse ceux-ci à l'étiage des pires, des moins intelligents et des plus méchants. Cette queue règle les impulsions de tout le corps.

— Pourtant, dans un théâtre, le public a une âme sensible, prompte aux sentiments généreux...

— Dans un théâtre, les intérêts ne sont pas en jeu : ici se joue le drame des convoitises réelles. L'*âme*, comme vous dites, — n'ayant jamais vu d'âme, j'ignore ce que c'est — le déséquilibre nerveux d'un public de théâtre, nous en avons tous les inconvénients, sans les bénéfices. Ici, vous l'avez bien deviné, les étiquettes verbales ne sont pour rien dans nos fureurs : monarchistes, opportunistes, radicaux, socialistes, bonnes plaisanteries ! Nombre de ceux qui les font n'y croient guère ; et ceux qui y croient sont leurs propres dupes. Mais sous ces étiquettes, il y a des intérêts et des vanités, imprescriptibles facteurs des dissensions humaines. Il y a des inégalités sociales, plus douloureuses dans un pays fou d'égalité. Sous ces vains

mots, il y a des hommes, séparés par l'éducation, les fortunes, les castes, les classes, les privilèges...

— Oh ! cher maître ! ne faites pas intervenir des distinctions abolies...

— Et toujours renaissantes. Quand vous coupez une futaie, les jeunes plants repoussent-ils moins inégaux que n'étaient les vieux arbres? Il y a des hommes, vous dis-je, des hommes de traditions opposées, de provenances antagonistes, de différents mondes, suivant leur plaisante expression ; et, derrière les hommes, il y a des femmes, ces éternelles blessées de vanité. Elles se jalousent, elles s'envient, par-dessus les barrières qui les séparent. Vous verrez se former des coalitions éphémères, entre droitiers et républicains conservateurs, par exemple ; ils ont mêmes intérêts à défendre contre l'assaut révolutionnaire ; cependant le pacte ne tient jamais : leurs femmes ne se reçoivent pas, ne fusionnent pas. Par ce fait seul, il n'y a entre ces hommes qu'un frêle lien politique : il n'y a pas adhérence sociale. Cherchez là, au fond des cœurs, les véritables raisons des opinions, telles qu'elles se créent ou se modifient au foyer de famille, à toute minute, par les prétentions, les déboires ou les triomphes de la femme, des enfants, des proches... Cherchez là les mobiles secrets, constants, qui classent et déclassent les partis, attisent les haines que vous avez vues flamber.

— Soit, fit Andarran. Mais me direz-vous pourquoi ces haines éclatent dans l'occasion où on les attendait le moins, sur le propos des questions religieuses? S'il existe un sentiment commun entre ces hommes divisés par tant d'intérêts, c'est à coup sûr l'indifférence en matière religieuse. Il n'y a pas ici cinquante personnes qui aillent à la messe. Parmi ces messieurs de la droite que le bon ton y retient, il n'y en a peut-être pas dix qui l'entendent avec une foi assurée. De l'autre côté, nous ne trouverions pas trois individus fortement attachés à un système philosophique ; et, hormis quelques vieillards, l'âge de nos collègues les libère de certains souvenirs irritants, des rancunes que nourrissaient naguère ceux qui avaient traversé les périodes où le clergé était puissant et tracassier. Est-il possible que tous ces sceptiques se passionnent pour ou contre les choses d'Église ? Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des indévôts?

— C'est où vous voyez mal, repartit énergiquement Ferroz. Si vous voulez démêler le nœud de toutes leurs querelles, pénétrez-vous de cet axiome : il n'y a ici qu'une question, la question religieuse. Elle apparaissait à nu dans le débat de ce jour,

elle se cache d'habitude sous d'autres enseignes ; mais elle est toujours au fond de nos rivalités. C'est elle qui anime au combat ces indifférents, ces sceptiques. Vous ne comprenez pas? Venez, je vous rafraîchirai la mémoire.

Les deux hommes causaient en marchant dans le vestibule de la bibliothèque, moins envahi. Ferroz poussa la porte, choisit sur les rayons un volume de Bossuet, l'ouvrit au sermon pour la profession de Mme de la Vallière.

— Lisez, dit-il en mettant le doigt sur le haut d'une page.

Jacques lut ce passage : « Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. »

— Ce mauvais historien, reprit Ferroz, l'a très bien vue, et bien précisée, la contradiction dont vous vous étonnez. Voici tantôt quinze ans que tous mes élèves m'ont ri au nez, un jour, dans mon service de la Salpêtrière : je leur disais, en citant cette phrase, que notre siècle finirait par des guerres de religion. Je ne me trompais qu'en reculant trop l'échéance. Le siècle n'est pas à sa fin, et ces guerres commencent ; les paroles et l'encre coulent d'abord : vous verrez couler le sang, comptez-y.

— Eh quoi ! s'écria Jacques, c'est vous qui parlez ainsi ! Vous, le savant détaché, vous l'athée ! Car on vous l'a assez reproché, votre athéisme.

Ferroz haussa les épaules.

— Si j'avais absorbé tous les toxiques dont j'ai étudié l'action sur autrui !... Un œil bien organisé est fait pour percevoir les images des objets extérieurs ; non pour rendre les images internes que crée la fantaisie. Peu importe ce que je pense, si je pense, pourvu que mon œil observe bien l'objet de son étude. — Athée ou non, je constate ici ce phénomène : les grands tumultes excités par les sentiments de religion chez des hommes qui n'ont pas de religion.

— Mais comment l'expliquez-vous?

— Comme il faut tout expliquer, ici et ailleurs. — Ah ! mon ami, vous croyez voir les gestes, entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts contemporains, sans plus, conscients et responsables de ce qu'ils disent et font? Détrompez-vous. Vous voyez, vous entendez quelques mannequins, passants d'un instant sur la scène du monde, qui font des mouvements réflexes, qui sont des échos d'autres voix. Regardez, derrière

eux, une foule innombrable, les myriades de morts qui poussent ces hommes, commandent leurs gestes, dictent leurs paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts : en réalité, ils nous enveloppent ; ils nous oppriment ; nous étouffons sous leur poids ; ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle ; et surtout quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez bien la voix : ce sont les morts qui parlent.

— La peste soit d'eux, dit en riant Andarran, — ils faisaient tout à l'heure un fier charivari.

— Le même qu'ils ont fait dans l'histoire.

— Eux, du moins, ils avaient des convictions sincères, ardentes.

— Précisément. Ils continuent de nous les faire proclamer, à nous qui n'en avons plus. Avez-vous observé Félines, le joyeux viveur? Il écumait. S'il eût tenu Boutevierge sur un bûcher, il aurait mis le feu au fagot ; et Boutevierge lui eût certainement rendu la pareille. Dans les muscles énervés de Félines, c'étaient de longues générations d'ancêtres, gentilshommes croyants et combatifs, qui se démenaient, s'escrimaient pour leur Dieu. Dans ceux du robin Boutevierge, l'ex-procureur impérial, c'étaient tous les vieux procureurs qui ont lutté contre l'Église, de Philippe le Bel à la Convention. Quant à Bayonne, inutile d'insister, n'est-ce pas? Tout au fond de ce Parisien, qui veut faire oublier ses origines et tâche à les oublier lui-même, la voix immémoriale d'Israël clamait son farouche anathème aux Gentils; elle poursuivait la revanche de l'affront millénaire. Cet intrigant de baron Lebrun retrouvait la piété des bourgeois ses pères, austères jansénistes du Marais. D'autres, les plus nombreux, prolongeaient la vieille hargne de nos paysans tourangeaux, picards, champenois, du manant toujours geignant sous la dîme abbatiale, toujours enclin à se gausser du clerc, avec une peur atroce de l'enfer. Et Mirevault, le riche fabricant de tissus, cet esprit libéral et commercial, si prudent, si réservé dans l'habitude de la vie, avez-vous vu comme elle lui remontait au visage, la flamme des passions calvinistes? Mirevault et ses coreligionnaires se sont taillé la part du lion dans le gouvernement de ce pays ; pourtant, quand il passe sous le balcon du Louvre, Mirevault lève une tête inquiète et croit apercevoir l'arquebuse du roi Charles ; il craint d'entendre à ses trousses le pas des dragons de Villars.

— Bah ! c'est une feinte connue : crier à la persécution pour mieux dominer.

— Pas toujours. Cette peur atavique est souvent sincère : lorsqu'elle les reprend, la haine contre vous se rallume en leur cœur.

Jacques secoua tristement la tête :

— Ainsi, non seulement les morts parleraient, mais ils combattraient, ils haïraient !

— Oui ; et c'est le problème insoluble de notre vie nationale. Vous savez comment les terres vierges suent la fièvre et tuent les premiers défricheurs qui les éventrent. Notre vieille terre, faite de la poussière des morts, est autrement empoisonnée ; nous l'avons remuée de fond en comble pour y bâtir à neuf : elle exhale les miasmes accumulés par nos divisions séculaires, nous mourons de cette malaria.

— Ah ! cher maître, laissez-moi croire que votre théorie retarde. Des vents nouveaux ont soufflé qui dissipent ces miasmes. Liberté, science, progrès, nobles efforts intellectuels, gloires acquises et souffrances supportées en commun, que faites-vous de ces révolutions où ont fusionné les éléments réfractaires, de ces forces généreuses qui nous transforment sans cesse et nous acheminent vers un avenir meilleur?

— Il y a en effet des forces antagonistes. Elles agissent sur les peuples sains, qui ne remuent pas trop profondément leur vieux sol, qui savent faire un choix judicieux dans les traditions du passé. Le passé nous abrite et se prête à nos évolutions, quand on le respecte ; il se venge et nous écrase sous ses pires débris quand on le démolit aveuglément. — Mais nous recauserons de cela. On rentre, allons assister au dernier acte de la tragi-comédie.

(LES MORTS QUI PARLENT.)

Plon-Nourrit, éditeur.

E. M. de Vogüé

1848-1911 *HENRY HOUSSAYE* *

Napoléon à la Malmaison (1815).

L'empereur était encore à la Malmaison. A son arrivée, dans l'après-midi du 25 juin, il y avait été reçu par la princesse Hortense, qui avait quitté Paris la veille afin de tout mettre en ordre dans ce château inhabité depuis la mort de Joséphine. La petite suite de Napoléon s'installa dans les chambres, trop nombreuses pour elle, du premier étage. Il y avait le grand-maréchal Bertrand, les généraux Gourgaud et Montholon, le chambellan de Las Cases, les officiers d'ordonnance Planat, de Résigny, Saint-Yon, les quelques fidèles qui s'étaient offerts à former dans l'exil la Maison de l'empereur. Le service d'honneur et de sûreté était assuré par trois cents grenadiers et chasseurs du dépôt de la vieille garde établi à Rueil et par un piquet de dragons de la garde.

Dès le premier jour, les visiteurs affluèrent : les princes Joseph, Lucien et Jérôme, le duc de Bassano, Lavallette, le duc de

* HOUSSAYE (Henry), né à Paris en 1848, mort en 1911. Son début dans les lettres fut une *Histoire d'Apelle* (1867). Il était en Grèce, amassant des matériaux qu'il utilisa plus tard, lorsque éclata la guerre avec l'Allemagne. Il revint prendre sa place dans la garde mobile parisienne, et se distingua en plusieurs rencontres. Collaborateur assidu de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats*, les « Salons » qu'il a donnés à la première ont été publiés en un volume : *l'Art français depuis dix ans* (1882), et les articles parus dans le second ont fourni la matière de *les Hommes et les Idées* (1886). Il a écrit aussi, tantôt sous son nom, tantôt sous le pseudonyme de GEORGES WERNER, dans diverses revues. Ses principaux ouvrages, en dehors de ses travaux de journalisme et de ses mémoires d'érudition pure, sont : *Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans* (1873); *le Premier Siège de Paris, an 52 avant l'ère chrétienne* (1876); *Athènes, Rome, Paris* (1878); *la Loi agraire à Sparte* (1884); *Aspasie, Cléopâtre, Théodora* (1890); *la Charge*, tableau de bataille (1894). Mais c'est surtout dans ses travaux sur l'époque napoléonienne que Henry Houssaye s'est révélé un remarquable historien. Son livre intitulé : *1814, Histoire de la campagne de France et la chute de l'Empire* (1888), suivi des deux volumes de *1815*, dont la seconde partie porte en sous-titre : *Waterloo* (1893-1899), a renouvelé le sujet par la précision du récit, la sûreté des documents, la pathétique sobriété du style. Il avait été élu membre de l'Académie française en 1894.

Rovigo, qui avait pris la résolution de s'expatrier avec l'empereur, les généraux de Piré, de la Bédoyère, Caffarelli, Chartran. Napoléon reçut aussi le banquier Jacques Laffitte; il le retint assez longtemps, et, tout en causant familièrement, il dit ces paroles qui éclairent l'histoire : — Ce n'est pas à moi, précisément, que les puissances font la guerre : c'est à la Révolution. Elles n'ont jamais vu en moi que le représentant, l'homme de la Révolution. Napoléon était profondément triste, mais non abattu. Il exprima à chacun sa ferme résolution de partir pour Rochefort dès que l'ordre d'appareiller aurait été envoyé aux frégates qui devaient le conduire en Amérique.

Avant ces visites, à son arrivée même à la Malmaison, l'empereur avait dicté une proclamation ou plutôt un adieu à l'armée : « — Soldats, je suivrai vos pas quoique absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi, que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi, nous avons été calomniés. Des hommes indignes d'apprécier nos travaux ont vu dans les marques d'attachement que vous m'avez données un zèle dont j'étais seul l'objet. Que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant... Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français. Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter. » Cette proclamation, qui ne pouvait qu'enflammer les soldats contre l'envahisseur, fut envoyée au chef du gouvernement provisoire pour être communiquée aux troupes et imprimée dans le *Moniteur*. Fouché tremblait de rappeler à l'armée même le nom de Napoléon. Comme si elle l'avait oublié ! Il enfouit la pièce dans un tiroir.

Sur le soir, le général Beker arriva à la Malmaison. Il avait pour mission ostensible de veiller sur Napoléon et pour mission secrète de le surveiller. Il fut reçu dans la jolie bibliothèque, toute revêtue de hautes vitrines de cèdre, incrustées d'ornements de bronze doré, qui servait de cabinet de travail à l'empereur. Beker était confus et peiné de sa mission. Il ne l'avait acceptée qu'à contre-cœur, et ce n'est pas sans trouble qu'il présenta respectueusement à l'empereur la lettre de service de Davout : « — Sire, dit-il, voici un ordre qui me charge, au nom du gouvernement provisoire, du commandement de votre garde pour veiller à la sûreté de votre personne. » L'empereur ne se méprit pas sur l'attention que Fouché et

Davout portaient à sa sûreté. Il en eut une révolte qu'il maîtrisa vite. Il dit avec hauteur : « — Je regarde cet acte comme une affaire de forme, et non comme une mesure de surveillance. Il était inutile de m'y assujettir, puisque je n'ai pas l'intention d'enfreindre mes engagements. »

Beker était ému jusqu'aux larmes : « — Sire, c'est uniquement pour vous protéger que j'ai accepté cette mission. Si elle ne devait pas obtenir l'assentiment et l'entière approbation de Votre Majesté, je me retirerais à l'instant même. » L'émotion sincère de Beker toucha l'empereur. Adoucissant sa voix, il lui dit avec bonté : « — Rassurez-vous, général, je suis bien aise de vous voir près de moi. Si l'on m'avait laissé le choix d'un officier, je vous aurais désigné de préférence, car je connais depuis longtemps votre loyauté. » Il l'entraîna dans le parc par la porte vitrée qui y donnait directement et commença de le questionner sur l'opinion de Paris, les espérances du gouvernement, les nouvelles de l'armée, les négociations. Au cours de cet entretien qui dura deux heures, Beker dit que l'empereur aurait mieux fait de rester à la tête de l'armée; qu'il aurait gagné trois mois; qu'en abdiquant conditionnellement en faveur de son fils, il aurait fort embarrassé son beau-père, l'empereur d'Autriche. L'empereur coupa court à ces niaiseries : « — Vous ne connaissez pas ces gens-là ! » Puis il exposa les raisons très légitimes de son retour à Paris. « — Mais, conclut-il, il n'y a plus d'énergie. Tout est usé, démoralisé. Comment compter sur un peuple que la perte d'une seule bataille met à la discrétion de l'ennemi ? » L'empereur ne pouvait se faire à cette idée que la Chambre l'eut renversé parce qu'il avait perdu une bataille. Plus tard, il disait encore à Montholon : « — Si j'avais été l'homme du choix des Anglais, comme je l'étais du choix des Français, j'aurais pu perdre dix batailles de Waterloo sans perdre une seule voix dans les Chambres. »

Bien que la nuit fût venue depuis longtemps, Napoléon continuait sa promenade dans le parc, sous le ciel profond, scintillant d'étoiles. Ses paroles embrassaient le présent et l'avenir. Il semblait moins affecté de sa position que Beker ne l'était lui-même et paraissait avoir oublié son empire. Quand il parlait de lui, c'était pour causer de sa retraite projetée en Amérique, des moyens de gagner les États-Unis, des prétentions que les Alliés devaient avoir sur sa personne. « — Il me tarde, disait-il, de quitter la France pour échapper à cette catastrophe dont l'odieux retomberait sur la nation. » En rentrant au

château, ses derniers mots furent : « — Qu'on me donne les deux frégates que j'ai demandées, et je pars à l'instant pour Rochefort. Encore faut-il que je me rende convenablement à ma destination sans tomber aux mains de mes ennemis. »

L'empereur, inoccupé et sans espoir, passa la journée du lendemain dans la rêverie et le souvenir. La Malmaison était encore telle qu'il l'avait habitée pendant le Consulat. C'était la même distribution des appartements, le même décor néo-grec, les mêmes meubles, les mêmes statues, les mêmes tableaux, et, dans le parc, les vastes pelouses, les corbeilles de fleurs, les arbres exotiques, les taillis de sureaux et de lilas, les futaies d'ormes, d'acacias et de hêtres, les sources nombreuses, les petites rivières, l'impression de fraîcheur et de calme. L'empereur retrouvait les sites et les intérieurs qui lui étaient familiers, l'allée de tilleuls, l'étang aux cygnes, le temple antique, la salle du conseil avec des trophées d'armes peints en trompe-l'œil, le salon décoré de scènes d'Ossian par Gérard et par Girodet, son cabinet de travail où tout était religieusement conservé dans l'état où il l'avait laissé, cartes déployées, livres ouverts, enfin sa petite chambre, attenante à celle de Joséphine. Chaque point de vue, chaque lieu, chaque objet le reportait à ses belles années de Consulat où les éclatantes faveurs de la Fortune séduite lui donnaient la croyance qu'il l'avait pour jamais asservie.

En 1815, aux mois d'avril et de mai, l'empereur était venu plusieurs fois à la Malmaison avec la princesse Hortense. Mais il était encore dans la lutte et dans l'espérance ; les souvenirs avaient moins d'action sur son esprit. Maintenant, ils le reprenaient tout entier. Il s'absorbait dans ses douces et mélancoliques évocations, oublieux du présent, revivant le passé. Tantôt il restait silencieux, ranimant et suivant dans sa pensée des ressouvenirs lointains. Tantôt il rappelait à Hortense, à Mme Caffarelli, à Bassano, avec une certaine volubilité, des scènes et des incidents domestiques qui s'étaient passés à la Malmaison. La vue d'une allée, d'une peinture, d'un guéridon, du moindre objet lui en donnait l'occasion en ravivant sa mémoire. Il redisait des paroles de Joséphine, répétait des plaisanteries de Lannes, de Rapp, de Junot, de Bessières, contait des épisodes des fêtes de nuit et des parties de barres. Pendant une promenade dans le parc, avec Hortense, il s'arrêta devant un massif de rosiers en pleine floraison, et dit, comme se parlant à lui-même : « — Cette pauvre Joséphine, je ne puis m'accou-

tumer à habiter ici sans elle. Il me semble toujours la voir sortir d'une allée et cueillir une de ses fleurs qu'elle aimait tant... C'était bien la femme la plus remplie de grâce que j'aie jamais vue ! »

(1815.)
Perrin, éditeur.

1848-1917 *OCTAVE MIRBEAU**

Candidature.

IL y a douze ans, ne sachant plus que faire et condamné par une série de malechances à la dure nécessité de me pendre ou de m'aller jeter dans la Seine, je me présentai aux élections législatives — suprême ressource — en un département où, d'ailleurs, je ne connaissais personne et n'avais jamais mis les pieds.

Il est vrai que ma candidature était officieusement soutenue par le cabinet, qui, ne sachant non plus que faire de moi, trouvait ainsi un ingénieux et délicat moyen de se débarrasser, une fois pour toutes, de mes quotidiennes, de mes harcelantes sollicitations.

*MIRBEAU (*Octave*-Henri-Marie), né à Trevières (Calvados) en 1848, mort en 1917. Il débuta comme critique dramatique à *l'Ordre*, devint, sous le Seize-Mai, chef de cabinet de préfet, puis sous-préfet, retourna à Paris, fonda *Paris-Midi* et, peu après, *les Grimaces*, pamphlet hebdomadaire, dirigé surtout contre les républicains; collabora au *Gaulois*, à *l'Illustration*, au *Figaro*, au *Journal*, à *l'Écho de Paris*, etc. Ayant évolué par la suite, il est devenu le défenseur des idées les plus avancées. Écrivain passionné, il est individualiste à outrance, voulant la vie sans entraves, l'absolu de la liberté et de la justice, l'indépendance de la littérature et de l'art. Outre ses nombreux articles dans les journaux, on lui doit, notamment : *Lettres de ma chaumière* (1885) ; *le Calvaire* (1886) ; *l'Abbé Jules* (1888); *la Famille Carmettes* (1888) ; *Sébastien Roch* (1890) ; *le Jardin des supplices* (1898) ; *le Journal d'une femme de chambre* (1900) ; *Dingo* (1912), romans ; *les Vingt et un jours d'un neurasthénique* (1901); *Farces et moralités* (1904) ; *La 628-E8* (1907) et des pièces de théâtre : *les Mauvais Bergers*, *l'Épidémie* (1898) ; *Vieux Ménages* (190?); *le Portefeuille*, *Scrupules* (1902); *les Affaires sont les affaires* (1903) ; *le Foyer* (1908).

A cette occasion, j'eus avec le ministre, qui était mon ami et mon ancien camarade de collège, une entrevue solennelle et familière, tout ensemble.

— Tu vois combien nous sommes gentils pour toi ! ... me dit ce puissant, ce généreux ami... A peine nous t'avons retiré des griffes de la justice — et nous y avons eu du mal — que nous allons faire de toi un député.

— Je ne suis pas encore nommé... dis-je d'un ton grincheux.

— Sans doute !... mais tu as toutes les chances... Intelligent, séduisant de ta personne, prodigue, bon garçon quand tu le veux, tu possèdes le don souverain de plaire... Les hommes à femmes, mon cher, sont toujours des hommes à foule... Je réponds de toi... Il s'agit de bien comprendre la situation... Du reste elle est très simple...

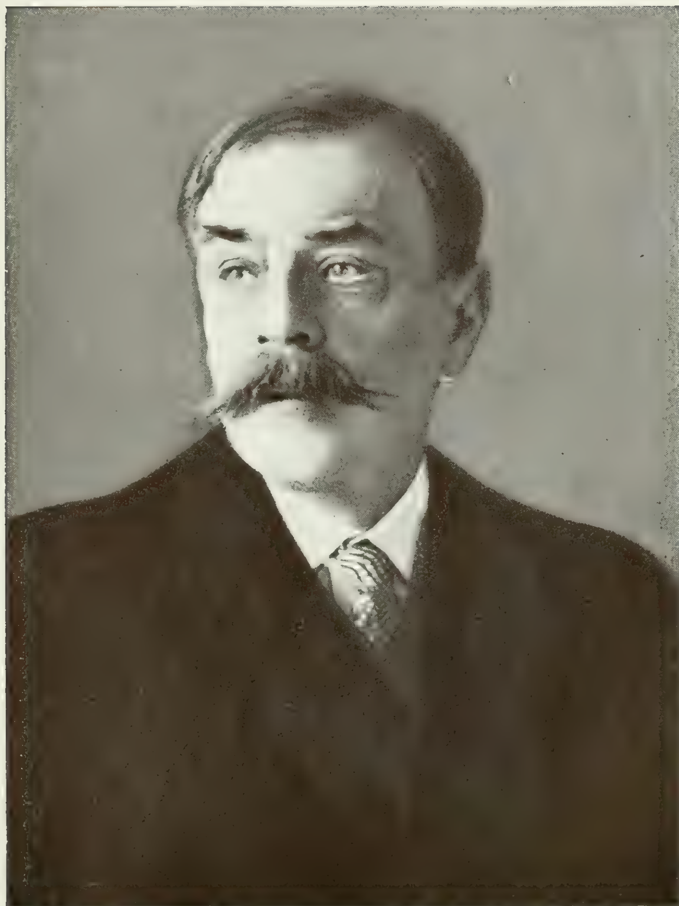
Et il me recommanda :

— Surtout, pas de politique !... Ne t'engage pas... ne t'emballe pas !... Il y a dans la circonscription que je t'ai choisie une question qui domine toutes les autres : la betterave... Le reste ne compte pas et regarde le préfet... Tu es un candidat purement agricole... mieux que cela, exclusivement betteravier... Ne l'oublie point... Quoi qu'il puisse arriver au cours de la lutte, maintiens-toi, inébranlable, sur cette plate-forme excellente... Connais-tu un peu la betterave?...

— Ma foi ! non, répondis-je... Je sais seulement, comme tout le monde, qu'on en tire du sucre... et de l'alcool.

— Bravo ! cela suffit, applaudit le ministre avec une rassurante et cordiale autorité... Marche carrément sur cette donnée... Promets des rendements fabuleux... des engrais chimiques extraordinaires et gratuits... des chemins de fer, des canaux, des routes pour la circulation de cet intéressant et patriotique légume... Annonce des dégrèvements d'impôts, des primes aux cultivateurs, des droits féroces sur les matières concurrentes... tout ce que tu voudras !... Dans cet ordre de choses tu as carte blanche et je t'aiderai... Mais ne te laisse pas entraîner à des polémiques personnelles ou générales qui pourraient devenir dangereuses et, avec ton élection, compromettre le prestige de la République... Car, entre nous, mon vieux, — je ne te reproche rien, je constate seulement, — tu as un passé plutôt gênant...

Je n'étais pas en veine de rire... Vexé par cette réflexion, qui me parut inutile et désobligeante, je répliquai vivement,



Phot. Manuel.

OCTAVE MIRBEAU (1848-1917)

en regardant bien en face mon ami, qui put lire ce que j'avais accumulé de menaces nettes et froides :

— Tu pourrais dire plus justement : « nous avons un passé »... Il me semble que le tien, cher camarade, n'a rien à envier au mien...

— Oh ! moi... fit le ministre avec un air de détachement supérieur et de confortable insouciance, ce n'est pas la même chose... moi, mon petit..., je suis couvert... par la France !..

Et, revenant à mon élection, il ajouta :

— Donc, je me résume... De la betterave, encore de la betterave, toujours de la betterave ! ... Tel est ton programme.. Veille à n'en pas sortir.

Puis il me remit discrètement quelques fonds et me souhaita bonne chance.

(Le Jardin des supplices.)
Fasquelle, éditeur.

Octave Mirbeau

1849-1906 — *F. BRUNETIÈRE**

Le Génie de Bossuet.

QUOIQUE Bossuet n'ait commencé d'écrire ou d'imprimer qu'après quarante ans accomplis, Voltaire, seul de nos grands écrivains — et Victor Hugo, en notre temps — ont écrit davantage. Encore cette œuvre, pour considérable qu'elle soit, ne nous

*BRUNETIÈRE (Ferdinand), né à Toulon en 1849, mort à Paris en 1906. D'abrd professeur libre, il débuta comme critique à la *Revue Bleue*, puis entra vers 1875 à la *Revue des Deux Mondes*, dont il fut secrétaire de la rédaction et directeur-gérant en 1893. Nommé, en 1886, maître de conférences de langue et littérature françaises à l'École normale, il fut élu, en 1893, membre de l'Académie française.

Critique doctrinaire, la doctrine de Brunetière se fonde sur la tradition humaine. Sa méthode, postérieure à sa doctrine, consiste dans une appli-

est-elle point parvenue tout entière, et, sans parler d'une *Correspondance* dont nous n'avons probablement pas la moitié, faut-il y noter des pertes comme celle du *Panégyrique de saint Augustin* ou de l'*Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*. Le caractère général en est d'être oratoire, ou même *parlée*, si l'on peut ainsi dire. C'est ce que l'on oublie quelquefois, aussi bien quand il est question de juger la langue de Bossuet que celle de Molière. Littéralement, ils écrivent pour être *entendus*, à peine pour être *lus* ; pour l'oreille, autant, ou plus que pour les yeux ; et si quelques délicats les ont trouvés plus ou moins incorrects, négligés, obscurs et amphibologiques, il n'y a qu'à les *réciter* pour faire taire aussitôt les critiques. On peut, il faut ajouter que personne dans notre langue, ni peut-être dans aucune langue, pas même Cicéron ou Démosthène, n'a été doué comme Bossuet des qualités de l'orateur. Pour la propriété, la justesse et la splendeur de l'expression ; pour une richesse ou une fécondité d'invention verbale qu'il ne partage en français qu'avec Victor Hugo ; pour l'audace lyrique des commencements : — « Sire, ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme, ce sera le sujet de cet entretien... » — pour la liberté du tour et l'inattendu de l'image ; pour le nombre et l'harmonie de la période, cette qualité qui fait souvent défaut à

---

cation spéciale de l'évolutionnisme aux genres littéraires. Dogmatique, homme d'autorité, Brunetière cherche en tout la discipline. Cette tendance se traduit, en matière de littérature et de poésie, par une sorte de défiance à l'égard du *moi*. A ses yeux, une œuvre semble n'avoir de valeur que pour ce qu'elle a de généralement humain. Brunetière a rendu d'éminents services à la littérature française. Réagissant contre l'école de Taine, il distingua nettement la critique littéraire de l'histoire. On doit encore lui savoir gré de son éloquente et courageuse campagne contre l'impressionnisme purement voluptueux qui, ne cherchant dans les livres que le plaisir de la sensibilité, s'abstenait de contrôler ce plaisir, d'en estimer la valeur. Il a voulu donner à la critique des principes et des règles. Le dogmatisme de Brunetière a quelque chose d'imposant et une autorité magistrale.

Ses principaux ouvrages sont : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française* (1880-1906) ; *Histoire et littérature* (1884-1886) ; *Questions de critique* et *Nouvelles Questions de critique* (1889) ; *l'Évolution des genres* (1890) ; *Essais sur la littérature contemporaine* et *Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine* (1892-1895) ; *le Roman naturaliste* (1892) ; *l'Évolution de la critique ; l'Évolution de la poésie lyrique* (1894) ; *les Époques du théâtre français ; Manuel de l'histoire de la littérature française* (1899) ; *Discours de combat, Honoré de Balzac* (1905), etc...

l'auteur des *Provinciales ;* pour la beauté extrinsèque et nue, en quelque sorte, de la phrase ; pour l'ampleur du souffle enfin, Bossuet n'est pas seulement unique, il est incomparable. Qu'on le prenne, je ne dis pas dans ses *Sermons* ou dans ses *Oraisons funèbres*, mais dans ses *Histoires*, mais dans ses écrits de controverse eux-mêmes, dans son *Instruction sur les États d'oraison*, ou encore dans son *Traité de la Concupiscence*, l'orateur y déborde constamment l'écrivain, jusqu'à ne pouvoir pas se contenir lui-même dans les limites qu'il s'est tracées, et la dissertation théologique y tourne à l'enthousiasme de l'ode sacrée. Aussi, tandis que rien n'est plus facile que de résumer un *Sermon* de Bourdaloue, rien ne l'est moins que d'analyser un *Sermon* de Bossuet. C'est qu'il crée en quelque sorte ses plans à mesure même qu'il les développe ou qu'il les remplit; et ce qui ne serait pour tout autre que lui qu'un risque perpétuel de s'égarer, donne au contraire à son éloquence quelque chose de personnel, de libre et d'imprévu, qui la fait ressembler à une force de la nature. Notez encore que comme celle de l'apôtre saint Paul, — dans le *Panégyrique* duquel on a remarqué plus d'une fois qu'il semblerait avoir fait le portrait de sa propre éloquence, — la sienne, parmi toute sa pompe, a cet accent aussi de familiarité ou de rudesse même, qui gourmande et qui commande, et « qui ne persuade pas tant qu'il captive les entendements ». Et pour que rien n'y manque, ceux-là certes n'ont pas lu le *Panégyrique de l'Apôtre saint Jean* ou celui de *sainte Thérèse*, ou les sermons encore sur la *Compassion de la Vierge*, qui disputent quelquefois à Bossuet la douceur et la tendresse. Comment, en vérité, lui feraient-elles défaut, si, moins ressemblant lui-même qu'on ne le croit au caractère le plus habituel de son éloquence, tous les témoignages contemporains, depuis celui de l'abbé Le Dieu, son dernier secrétaire, jusqu'à celui de Saint-Simon, s'accordent pour louer son affabilité, sa douceur et sa bonté ?...

Les conditions elles-mêmes, toutes particulières, dans lesquelles, ainsi qu'on le voit, cette œuvre prodigieuse a été composée, achèvent d'en préciser un dernier caractère qui est en même temps un caractère du génie de Bossuet : c'en est le parfait naturel. Bossuet, nous le disions et nous l'avons montré, n'a jamais écrit pour écrire. Il n'avait point songé à publier son *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*. Pour qu'il fît imprimer son *Oraison funèbre de Henriette de France*, il fallut les instances et presque les prières de Madame, duchesse d'Orléans. Sans elle,

sans la déférence de Bossuet aux désirs d'une princesse « qui connaissait si bien les ouvrages de l'esprit que l'on croyait avoir atteint la perfection quand on avait su lui plaire », l'*Oraison funèbre* de la reine sa mère serait allée rejoindre dans l'oubli celle de la mère de Louis XIV. C'est ici le secret de la simplicité qui s'allie chez lui sans efforts aux inspirations coutumières de la plus haute éloquence. Nul, assurément, en français, n'a dit de plus grandes choses, et nul cependant, en les disant, n'a paru moins sentir, n'a moins senti peut-être lui-même qu'il les disait. Uniquement soucieux de traduire sa pensée, vous croiriez qu'à mesure qu'il l'exprime, il l'invente, et les mots, dans son style, semblent contemporains de l'idée ou du sentiment. Il n'y a rien de plus rare au monde. Chez de très grands écrivains de race, avec un peu d'attention, on peut ressaisir le travail latent et constant du style ; on les surprend en quelque sorte à l'œuvre, essayant, choisissant, raturant, corrigeant, surchargeant ; on aperçoit enfin, on reconnaît le labeur de la lime, et quelquefois même l'endroit de la soudure : tels, en vers, Racine et Boileau ; tels, en prose, La Bruyère et La Rochefoucauld ; tels, au siècle suivant, Montesquieu, Buffon, Rousseau. Rien de pareil chez Bossuet ; et, plus orateur peut-être en ceci qu'en tout le reste, jusque dans ceux de ses écrits dont il n'y a pas un mot qui n'ait son importance, et que conséquemment il n'ait dû calculer, il semble encore qu'il improvise. Voltaire seul, sous ce rapport, lui serait comparable, dans cette merveilleuse improvisation de soixante ans qui est sa *Correspondance*, si le désir de plaire ne s'y mêlait trop visiblement, non pas certes pour en corrompre, mais pour en altérer au moins le naturel. Bossuet, lui, quand il écrit, ne pense jamais à lui-même, encore bien moins au public des « connaisseurs » et des « gens de goût » ; il pense à son sujet, qu'il n'essaie seulement pas de mettre dans « son plus beau jour », mais dans son jour le plus vrai ; et, pour exprimer enfin ce contraste en deux mots, le plus grand de nos écrivains en est surtout le moins homme de lettres.

Études critiques sur l' « Histoire de la Littérature française » (6e série), Hachette, 1899.

1852-1925 ÉLÉMIR BOURGES*

Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent.

LE salon du premier étage où le dressoir et la table se trouvaient mis brillait de glaces de miroir, de stucs, de jaspes, de mosaïques et de peintures en camaïeu, rehaussées d'or. Trois arcades large ouvertes, avec leurs voussures dorées, leurs doubles colonnes et leur balustre, y forment une sorte de balcon, de portique à la vénitienne au-dessus d'un jardin exigu, tandis qu'en face, les fenêtres qui répondent à ces arcades dominent sur une profonde vallée de roches et de genévriers. Dix ou douze femmes morlaques, éparses sous les cyprès du jardin, se montrèrent, en chuchotant, lorsqu'ils parurent, l'archevêque et le chambellan.

— Oui, Monseigneur, continua Manès, ainsi que vous pouvez le voir, ce salon a double perspective : à l'orient, sur un abîme ; ici, sur le jardin intérieur de Giunta di Doli.

— L'air doit être délicieux dans cette vallée, dit Mgr Colloredo, en ouvrant l'une des fenêtres et s'avançant jusqu'au bord du balcon, où les trois autres le suivirent. Chaque fois que j'y ai passé, j'y ai vu des biches avec leurs faons. Cette rivière est bien la Jagodna, monsieur Manès?

— Oui, Monseigneur, reprit le savant. Elle est ici d'un aspect

*BOURGES (Élémir), né à Manosques (Basses-Alpes) en 1852, mort en 1925. Élémir Bourges n'a publié qu'un nombre restreint d'ouvrages qui sont d'une rare qualité et suffisent à lui assurer dans notre littérature une haute place. Ce sont : *le Crépuscule des Dieux* (1884); *Sous la hache* (1885), dramatique épisode de la lutte de Charette contre les Bleus; *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, superbe roman où la richesse du style égale celle de l'imagination; *la Nef*, véritable épopée. Élémir Bourges possède, à un degré rare, le talent de conter. En une synthèse singulière, il est un prosateur à la fois lyrique et dramatique. Lyrique, par sa faculté d'évocation, le chatoiement de sa langue; dramatique, par son sens du décor et des situations qui donne, à maints passages de ses romans, le caractère de vastes tableaux scéniques où l'on voit, dans un cadre majestueux, les personnages se heurter. L'auteur, du reste, emploie fréquemment la forme dialoguée.

Élémir Bourges a collaboré au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*. Il était membre de l'Académie Goncourt.

moins affreux que du côté des gorges d'où nous arrivons... Le pont de pierre que l'on aperçoit a été bâti, il y a trente ans, par feu Son Altesse le grand-duc Fédor, pour servir à ceux de Zemenico.

Une porte tourna sans bruit, au bas de la grande arcade pleine qui fait face à la cheminée, et la princesse se montra, guidée par Doria, la sœur de Ianoula. Elle avait un habit de satin mauve, semé partout en broderie, de petits nœuds de lames d'argent ; ses cheveux blonds étaient parés d'un gros bouquet de turquoises, avec des perles ; et elle tenait à la main une touffe d'asters violets. Les quatre convives s'étaient détournés.

— Voyez, voyez, dit l'archevêque, voici notre noble et chère hôtesse. Le comte Popoff et moi-même, ma chère fille, nous vous disons merci de tout cœur. Votre Grâce est venue elle-même au-devant de son embarras.

— C'est moi, Monseigneur, dit Tatiana, qui devrais bien plutôt m'excuser de mes instances pour vous attirer dans ma solitude. Je crains que vous n'ayez guère d'amusement ici.

Et s'adressant tout aussitôt au comte :

— Bien des jours se sont écoulés depuis notre dernière rencontre, Nicolas Semenovitch... Mon plaisir est grand de vous retrouver d'une manière si imprévue... Resterez-vous longtemps à Sabioneira ? Avez-vous déjà salué mon père ?... Qu'il a dû être heureux de vous revoir...

— Mon séjour, répliqua Popoff, ne peut être de longue durée... Je suis contraint de repartir après-demain.

— Quoi ! vraiment ! s'écria Tatiana. Croyez-moi, cher comte, mon père ne vous donnera pas congé de le quitter si hâtivement... Allons, messieurs, à table... Votre Grandeur connaît sa place... Nicolas Semenovitch, veuillez me conduire... Monsieur Manès; et vous, l'abbé, ici !

La nappe où étincelait un service en or, avec de grands bassins d'or de Perse, était toute semée d'œillets. Une profusion de fruits à la glace, mûres, arbouses, figues, grenades, melons, destinés pour l'entrée du repas, étageaient leurs pyramides dans des coupes de cristal violet, tandis qu'aux deux bouts de la table un paon et un cygne blanc, le col enguirlandé de roses, se dressaient sur deux chariots d'or émaillé, peints de bêtes et de fleurs. Toutes sortes de pièces en froid chargeaient le buffet : anguilles à la galantine, écrevisses, saumons, pâtés, faisans au verjus d'orange rouge, perdrix mouillées d'une sauce verte. Cependant, de derrière la balustrade, comme d'une terrasse,

les convives plongeaient sur le jardin baigné de soleil ; des oiseaux gazouillaient dans les arbres ; et quatre garçons bleus, à pas muets, sous l'œil vigilant de Ser Pistolese, commençaient à verser les muscats de l'Archipel et le champagne rose non mousseux.

— Attendez-vous quelqu'un, princesse? dit soudain M. Manès. Votre Grâce paraît inquiète.

Tous les yeux se fixèrent à la fois sur la grande-duchesse. Immobile, la tête inclinée, on eût dit qu'elle prêtait l'oreille à quelque imperceptible bruit. De larges cercles meurtrissaient ses paupières ; on voyait à ses tempes frêles le réseau bleuâtre des veines et, sous la pâleur de sa face, transparaissait quelque chose d'ardent, de douloureux, d'inexprimable, qui faisait songer au dernier éclat d'une flamme près de s'éteindre.

— Votre Grâce n'est pas plus souffrante, j'espère ? dit Mgr Colloredo.

— Non, non, non, Monseigneur, je vais bien... J'ai peut-être eu la fièvre, un moment, cette nuit. L'imagination s'effare alors et ne voit plus rien qu'objets funèbres... Mais, vers le matin, j'ai dormi... Laissons cela... Quelles nouvelles de Sabioneira? Ces fêtes durent-elles toujours?

— Oui, princesse, répondit Manès.

— Et c'est toujours Giano qui est le grand vainqueur? poursuivit-elle... J'espérais un peu, je l'avoue, puisque l'état de ma sœur Isabelle ne lui permet plus guère de sortir, que le grand-duc Floris, du moins, aurait accompagné mes hôtes à Giunta di Doli... Il n'est pas malade, monsieur Manès? On ne me cache rien sur mon frère ?

— Son Altesse se porte fort bien, dit le savant. Mgr Colloredo peut vous l'attester.

— Sans doute, sans doute, fit l'archevêque, tout en mangeant de la grenade à cuillerées. Vous ne touchez à rien, monsieur l'abbé.

— Ah ! Monseigneur, repartit naïvement le bon abbé, je suis encore tout bouleversé de cette malheureuse scène...

Mais un coup d'œil de M. Manès lui renfonça si avant dans la gorge le nom de José-Maria qui allait peut-être lui échapper, qu'il en resta comme suffoqué.

— Que s'est-il passé? dit Tatiana.

— Une niaiserie, dit Manès. C'est ce ridicule Stepany... Votre Grâce n'ignore pas que son fils s'est enfui avec des Zingari... Ser Pistolese a dû vous raconter cette aventure.

— Bah ! répliqua le gros majordome en s'avançant discrètement, j'avais toujours prédit que ça finirait de la sorte... Il harassait l'enfant, croyez-vous, mais, quand on charge trop les buffles, ils se couchent dans le fossé... Quoi qu'il en soit, la fille du vieux Tiarko a rencontré l'enfant, mercredi soir, qui lui a dit qu'il s'en allait au campement des Zingari, mais elle n'y a pas pris garde... Il paraît qu'il se plaignait quelquefois d'être malheureux chez son père. Il disait qu'il s'embarquerait comme mousse sur la tartane du vieux Panagiotti... Bref, il est sûr que l'enfant est parti... Quelque femme de ces vagabonds l'aura caché au fond de leurs chariots.

— Monseigneur, dit soudain Tatiana, l'Église défend-elle de croire aux visions, aux apparitions?

— Pourquoi me demandez-vous cela, chère enfant? dit Mgr Colloredo.

— Oh ! rien... Parce que, cette nuit, j'ai fait un rêve... Et pourtant je jurerais bien que je ne dormais pas, murmura-t-elle.

Mais, du jardin, monta un chant très doux, tout composé de voix de femmes.

Alors, tandis qu'autour du chœur chantant tournait un petit chœur de danse de cinq ou six jeunes filles, M. Manès leva les yeux et il vit, en face de lui, la porte s'entre-bâiller doucement. Le grattement presque imperceptible d'un ongle contre le bois se fit entendre au même moment; puis, le visage d'un aveugle apparut dans l'ouverture. Tatiana s'était levée, ainsi qu'à un signal attendu, et rejoignant le mendiant :

— C'est toi, Nanno ? fit-elle à voix basse... Eh bien ! as-tu appris quelque chose ?

— Ton frère l'archevêque, à ce qu'on prétend, vient d'abjurer la foi chrétienne.

— Quoi ! quelle fable me dis-tu là?

— Il l'a reniée à l'autel devant le peuple entier rassemblé... Ce sont des femmes, sur le chemin, qui me l'ont raconté en passant.

— Laisse-nous ! C'est bien, dit la princesse... Messer Pistolese, une autre chanson !... Et vous, chers seigneurs, veuillez m'excuser d'encourager si mal mes convives !

Un faible bruit se fit à la porte. Un second aveugle venait d'y paraître. Ses yeux ternes étaient tout grands ouverts ; sa tête se mouvait sur son cou avec une lenteur circonspecte. Tatiana, rapidement, vint à lui, comme avertie de sa présence par un instinct magnétique :

— Parle, Francesco, qu'y a-t-il?

— Ah! ma fille, ma fille, dit l'aveugle, le cœur me saigne de te voir en fête... Tu irriteras les morts sous la terre... Mme Isabelle, ta sœur (son âme vive au Paradis!), est trépassée; l'Ange est venu la prendre... Ils l'ont enterrée aujourd'hui.

Elle était devenue plus blanche qu'un marbre. Son bras tomba; sa tête se pencha sur sa poitrine; mais, la relevant aussitôt :

— Ma sœur est morte! dit la princesse à haute voix... Morte! Eh bien, elle a terminé un pénible et douloureux voyage... Messieurs, que ceci ne rompe pas notre amicale réunion! Les morts sont morts!... A Dieu ne plaise que cette maison montre à nos hôtes pour cela un visage moins hospitalier!

La porte venait de s'ouvrir, laissant voir un troisième aveugle, immobile et debout sur le seuil. Les pieds poudreux, un bâton à la main, il portait l'écuelle de bois pendue à la ceinture; une lourde besace de poil de chèvre tombait sur son manteau déchiré.

— Janko! exclama Tatiana...

Et d'un accent impérieux :

— Tu viens encore annoncer un malheur... Ton récit, vite!

— Hélas! ma fille, repartit l'aveugle; ma voix aura pour ton oreille le tintement d'une cloche funèbre... Ton père, le grand-duc, est mort, et ses os reposent déjà dans la chapelle de la Jagodna. Dieu veuille l'admettre à sa droite!

On put croire, à la voir chanceler, qu'elle allait s'abattre sur le pavé. Puis, au milieu du profond silence :

— Mon père est mort! dit-elle lentement... Paix à son âme! Il était mortel! J'aurai ma vie entière pour le pleurer... Chers seigneurs, demeurez, je vous en conjure. La plus pauvre femme morlaque, quand elle revient d'enterrer son mari ou son fils, s'assied, sans pleurer, au repas funèbre... Pourquoi aurais-je moins de courage?

La porte venait de tourner une fois encore sur ses gonds, et un quatrième aveugle apparut. Ses yeux montraient des orbites saigneux; une moustache rare et blanche se hérissait sous son nez crochu, et il paraissait le plus vieux de cette troupe misérable. Un silence terrifié accueillit ce nouveau messager, tandis qu'à pas roides et sinistres. la princesse s'avançait vers lui :

— Parle, Renzo, qu'as-tu appris?

— Ma fille, répondit l'aveugle, fais ouvrir les grilles du jardin pour le double malheur que l'on t'apporte... On vient de trouver Monseigneur gisant dans le caveau funèbre de la Jagodna... Et l'autre! l'autre!... Messer Giano... un œil crevé! le fer dans la cervelle!... Mort! mort! déjà froid!

— Ce que j'entends est incroyable, murmura tout bas Tatiana, incroyable et nouveau, toujours nouveau... Faut-il donc oser te comprendre? Mon frère et Giano sont-ils tués?... Est-ce bien cela que tu veux dire?

— Messer Giano est mort, répliqua l'aveugle, et Mgr Floris est blessé grièvement.

Un bruit de pas, des voix confuses s'élevèrent; et derrière les grilles du long portique qui fermait le jardin à l'orient, on vit passer deux civières, suivies d'une foule de Morlachs. Puis, Jacinto entra précipitamment, et s'élançant en bas des arcades, où se tenait debout Tatiana :

— Au secours! au secours! cria-t-il... Maître Manès! au secours!...

— O ciel clément! fit l'abbé Lancelot.

— Mon enfant, reprit le bon archevêque, donnez un libre cours à vos larmes... Dieu vous éprouve aujourd'hui, ainsi qu'il a éprouvé plusieurs de ses élus, par des malheurs véritablement inouïs. Pleurez, ma chère fille, ne vous contraignez pas!

— Pleurer! dit-elle... Bah! quelques gouttes d'eau ferontelles revivre ceux qui sont morts?... Ne craignez rien pour moi, Monseigneur... J'ai déjà eu des rêves aussi affreux que celui-ci!

Mais un cinquième aveugle, hors d'haleine, se précipita sous les cyprès, au milieu des chanteuses effarées. Il agitait au bout de son bras un large tison qui flambait dans une coquille de fer, à la façon des coureurs qui annoncent un incendie par la campagne; ses pieds nus saignaient, sa poitrine haletait; et, se frappant le sein d'une main :

— Ils viennent! ils viennent!... Ah! miséricorde!... Nous sommes perdus, perdus, perdus!... Hélas! c'est fait de nous!... Ils viennent!

Tatiana s'avança d'un pas ferme jusqu'à la balustrade, d'où elle dominait le jardin :

— Que dis-tu, Pagolo?... Et qui donc vient?

— J'étais dans un fourré, poursuivit l'aveugle... J'entendais leurs chants de réprouvés, leurs cris pareils à ceux des démons!.. Ils ont surpris Zaradese et l'ont livré aux flammes... Ils ont massacré les vieillards et emmènent en captivité les jeunes filles... Et maintenant la nuée s'approche... Elle fond sur Giunta di Doli!

(Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent.)

Plon-Nourrit, éditeur.

1853-1914 *JULES LEMAITRE*[*]

Virgile.

C'EST assurément, parmi les grands poètes, un de ceux qui ont eu le plus de chance.

Il y a de lui trois paroles fameuses, d'un très beau sens, et qui, continuellement citées, entretiennent sa mémoire dans un éternel renouveau.

D'abord le vers sibyllin :

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.

« Une ère nouvelle commence. » (Généralement on ne manque

*LEMAITRE (François-Élie-*Jules*), né à Vennecy (Loiret) en 1853, mort en 1914. Élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, il fut professeur aux lycées du Havre et d'Alger, aux facultés de Besançon et de Grenoble, et reçut le titre de docteur pour une thèse élégante : *la Comédie après Molière et le Théâtre de Dancourt* (1882). Il quitta bientôt l'Université pour la littérature. Ses premières œuvres furent deux recueils de vers : *les Médaillons* (1880) et *Petites Orientales* (1883). Vers la même époque, il se plaçait au premier rang des critiques contemporains par une série d'études remarquables, dont les premières parurent dans la *Revue Bleue*, et dont le groupement constitue les volumes divers des *Contemporains* (1886 et suiv.). Comme critique dramatique, Jules Lemaître remplaça au *Journal des Débats* J.-J. Weiss, puis passa au même titre à la *Revue des Deux Mondes*. Ces articles hebdomadaires, réunis en volumes sous le titre d'*Impressions de théâtre* (1888 et suiv.), sont remarquables d'aisance, de clarté, d'esprit et, souvent, de profondeur dans leur amusante légèreté. Au théâtre, depuis *Révoltée* (1889) jusqu'à *l'Aînée* (1898), Jules Lemaître, avec *le Député Leveau* (1891) ; *le Mariage blanc* (1891) ; *Flipote* (1893); *les Rois* (1893); *l'Age difficile* (1895) ; *le Pardon, l'Aînée* (1895) ; *la Bonne Hélène* (1896), a remporté de vifs succès. L'intérêt de ses pièces réside dans la subtile analyse de sentiments un peu compliqués, la délicatesse de l'expression. Il a publié encore des contes et nouvelles : *Sérénus, histoire d'un martyr* (1886) ; *Myrrha*, (1894) ; *Dix Contes* (1889). Jules Lemaître est entré à l'Académie française en 1895. Ses *Opinions à répandre* (1901) révèlent chez lui le désir de se mêler aux questions pratiques de la vie contemporaine. En 1898, il mena une vive campagne nationaliste dans *l'Écho de Paris* et dans des conférences, aux côtés de François Coppée.

Depuis 1901 il a publié : *Théories et impressions* (1905) ; *Un nouvel état d'esprit* (1904) ; *En marge des vieux livres*, contes (1905) ; *J.-J. Rousseau* (1907) ; *Racine* (1908) ; *Fénelon* (1910) ; *Chateaubriand* (1912) Il a donné au théâtre : *la Massière* (1904) ; *la Princesse de Clèves* (1905) ; *Bertrade* (1906) ; *le Mariage de Télémaque*, en collaboration avec Maurice Donnay (1910).

pas d'estropier le texte et l'on dit : « *Novus rerum nascitur ordo.* ») Virgile ayant, par hasard, écrit ce vers et les suivants vers le temps de la naissance du Christ, le moyen âge le déclara chrétien, prophète et magicien. Des moines lettrés prièrent pour son âme. Dante le choisit pour guide dans l'autre monde, et jusqu'au seuil du paradis. Et Victor Hugo écrivit :

> Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
> Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
> C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
> Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait...
> Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme,
> L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

C'est ensuite l'inévitable : *Sunt lacrymæ rerum.* Depuis les romantiques, on traduit bravement : « Les choses elles-mêmes ont des larmes. » Ou bien, en style de Hugo : « Les larmes des choses, cela existe. » Et l'on rapproche cet hémistiche du vers de Lamartine :

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme?...

et l'on affirme, avec une apparence de raison, que toute la poésie du XIXe siècle est en germe dans ces trois mots du pieux Enée.

Enfin, Virgile a dit : « On se lasse de tout, excepté de comprendre. » Parole admirable, digne de Sainte-Beuve ou de Renan, et qui semble la propre devise du dilettantisme, ou même de la philosophie. Virgile n'ignorait d'ailleurs aucune des grandes théories de son temps, qui sont encore sensiblement celles du nôtre. Le vieil Anchise parle en bon panthéiste au sixième livre de l'*Enéide*, et Silène, dans la sixième églogue, paraît pénétré de la doctrine de l'évolution.

Ainsi, le christianisme, et toute la poésie, et toute la sagesse, tiennent dans quelques mots virgiliens, comme un champ de roses dans un flacon, le bruit de l'océan dans un coquillage, ou le ciel dans une goutte d'eau.

Or, le *magnus seclorum nascitur ordo* n'est qu'un des traits gentiment hyperboliques d'une pièce de circonstance, d'un « compliment » de bienvenue au nouveau-né d'un riche protecteur, Asnius Pollio. Les « larmes des choses », faut-il le rappeler? sont un contresens radical. Lorsque Enée, voyant à Carthage, dans le temple de Junon, des peintures qui représentent le siège de Troie, fait cette remarque : *Sunt lacrymæ rerum...*, cela signifie simplement, comme vous savez : « Notre triste



Phot. Nadar.

JULES LEMAITRE (1853-1914)

renommée est donc parvenue jusqu'en ce pays ! » *Nos malheurs y obtiennent des larmes*, et l'on plaint la destinée humaine. » Et, enfin, le mot profond : « On se lasse de tout, sauf de comprendre, » n'est point dans l'œuvre même de Virgile, mais lui est seulement attribué par le commentateur Servius.

D'où il suit que la part la plus vivante de sa gloire est fondée sur un faux sens, sur un contresens et sur une tradition incertaine.

Je me hâte d'ajouter que Virgile mérite cette étrange fortune, et que jamais erreur ne fut plus intelligente que celle dont bénéficie un tel poète. Car toute son œuvre donne, au plus haut point, l'idée d'un grand esprit, et, à la fois, d'une âme mélancolique et tendre.

Des images gracieuses, fortes ou tragiques, se lèvent de ses poèmes et restent dans nos mémoires longtemps après que nous ne le lisons plus. C'est, dans les *Églogues*, le doux exilé Mélibée et, quoi que j'en aie dit, le radieux berceau de l'enfant rédempteur, et la terre agitée d'une divine espérance. C'est, dans les *Géorgiques*, l'hymen de Jupiter et de Cybèle, l'ivresse sacrée du printemps, la fraternité des plantes, des animaux et des hommes, la sérénité et la bienfaisance de la vie rustique, — et le désespoir de l'Orphée symbolique, de l'éternel Orphée pleurant l'éternelle Eurydice. C'est, dans l'*Énéide*, l'amour de la Tyrienne Didon, la plus ardente et la plus torturée des femmes de trente ans ; la rouge lueur de son bûcher sur la mer, et la fuite muette de son fantôme dans les pâles myrtes élyséens. C'est l'Andromaque d'Hector agenouillée sur une tombe vide, gardant un amour unique et la fidélité du cœur dans l'involontaire infidélité d'un corps d'esclave ; l'amoureuse amitié de Nisus et d'Euryale ; Pallas, ou la grâce de la jeunesse fauchée ; la blonde amazone Camille, la jeune aïeule des « travestis » héroïques, de Clorinde à Jeanne d'Arc... Et c'est, partout, l'ombre de la grande Louve, la majesté du peuple romain, régulateur et pacificateur du monde, le sentiment de sa mission, de sa « vocation » terrestre, crue et révérée comme un dogme religieux : *Exsudent alii...*

Tout cela ramassé, condensé en expressions choisies, d'une brièveté profondément significative, et qui se prolongent et qui retentissent dans le cœur et dans l'imagination. Nul n'a écrit des vers plus chargés d'âme. Et il est vrai que tout cela ne forme que quelques centaines de vers.

Le reste... Oh ! le reste est le compte de l'art, et même de l'artifice. Rien de moins spontané. Virgile est le premier des

poètes de cabinet. Il détourne et combine Homère, Hésiode, les tragiques grecs, Apollonius, Théocrite et Lucrèce dans ce qu'on appelait autrefois d'industrieux larcins. Il fut un poète officiel, un poète lauréat, un Tennyson.

L'*Énéide* est un miracle d'ingéniosité, un extraordinaire tour de force. C'est un poème national, fait avec foi, mais sur commande. Le programme était dur. Il fallait insérer dans le récit épique Rome entière, l'histoire de Rome depuis les origines jusqu'à la bataille d'Actium, la légende des vieilles races qui avaient peuplé d'abord le sol italien, une sorte de livre d'or de la noblesse, qui se disait sortie des compagnons d'Énée ; toute la religion romaine, les dieux indigènes, les dieux helléniques latinisés, les vieilles divinités locales, les mœurs et usages publics et privés du peuple romain, etc... Virgile y a réussi. L'*Énéide* est un chef-d'œuvre de mosaïque, exécuté par le plus patient des poètes alexandrins.

Virgile mit trente ans à composer les douze mille vers qu'ils nous a laissés. Dans les parties de son œuvre qu'on lit le moins, sa poésie est merveilleusement pittoresque et plastique. Celle de M. Leconte de Lisle et de M. de Heredia y ressemble beaucoup.

Ce qui est tendre paraît plus tendre, ce qui est émouvant plus émouvant, ce qui est humain plus humain, ce qui est simple plus simple, dans une poésie à ce point docte et composite. Quelquefois, dans les contes, les larmes se changent en pierres précieuses. Nous sommes plus touchés quand, parmi ces dures et précises pierreries virgiliennes, un joyau bouge, tremble, vit, est une larme, et nous fait ressouvenir que ce poète officiel, ce poète-lauréat et ce roi des parnassiens mérita par sa douceur d'être appelé « la jeune fille ».

(LES CONTEMPORAINS.)

Lecène et Oudin, éditeurs.

L'Ennemi.

MONSIEUR, dit Pierre Corneille, je vois que vous avez le goût bon.

— Monsieur, reprit le jeune homme, si je juge sévèrement le théâtre de M. Racine, c'est que la vérité m'y pousse. Il est certain qu'il n'a fait qu'affaiblir et dégrader la tragédie que vous aviez portée si haut.

— Monsieur, je me récuse sur ce dernier point. Mais j'avoue que je ne puis supporter non plus que vous ce doux et ce tendre par où il plaît aux femmes et aux jeunes gens, et que cela m'a toujours paru du dernier fade.

— Monsieur, il est vrai que cela fait lever le cœur.

— Et ce qui me chagrine encore plus, monsieur, c'est de voir, dans ses tragédies, les plus nobles et les plus mâles passions sacrifiées à un amour désordonné et qui va jusqu'au bout de sa folie : en sorte que, lorsqu'il n'est pas langoureux, il est homicide et criminel.

— Il est vrai, monsieur, que cela est fait pour scandaliser tous les esprits honnêtes.

— Et je ne parle pas, monsieur, des fautes que commet continuellement M. Racine contre la vraisemblance des mœurs ou contre la vérité de l'histoire, comme dans ce *Bajazet* où il n'y a pas un personnage qui ait les sentiments qu'on a à Constantinople et qui ne soit un Français sous l'habit turc, ou comme dans ce *Britannicus* où l'auteur fait vivre Britannicus et Narcisse deux ans de plus qu'ils n'ont vécu.

— Il est vrai, Monsieur, que cela ne se peut supporter.

— Croyez bien, Monsieur, que je n'en parle point par envie.

— Personne, Monsieur, ne vous soupçonnera d'un sentiment que vous interdisent également votre gloire et la sublimité de vos ouvrages.

— Et je n'en parle pas non plus, Monsieur, par rancune et ressouvenir des offenses. Il y a huit ou dix ans, M. Racine me vint lire son *Alexandre*. Il était joli homme, trop joli, et avait l'air d'une petite-maîtresse. J'eus la bonté de lui dire qu'il me paraissait assez bien doué pour la poésie, mais j'ajoutai qu'il l'était peu pour le théâtre ; et je le pense encore. Il ne me pardonna point ce jugement sincère et vous savez peut-être de quelles injures il m'accabla dans la préface de son *Britannicus*. Vous pensez bien, Monsieur, que je les dédaignai fort.

— Monsieur, elles ne sauraient vous atteindre. Je vous confesse, d'ailleurs, que je n'ai point lu ce méchant morceau.

— Monsieur, je suis ravi de notre conversation. Je goûte on ne peut plus la justesse et l'élévation de votre esprit.

— Monsieur, me permettrez-vous de revenir demain et d'entretenir encore Mademoiselle votre nièce?

— Sans nulle difficulté, Monsieur. Je sais vos sentiments pour elle et n'ignore point vos intentions. Je crois qu'elle en est touchée. Et je puis vous confier que mon frère, que j'en ai

averti, voit votre projet d'un fort bon œil. Je vous prie, Monsieur, de vous considérer ici comme chez vous.

— Monsieur, je ne sais comment vous remercier...

— A demain donc, Monsieur.

— Monsieur, je suis votre humble serviteur.

(LA VIEILLESSE D'HÉLÈNE.)
Calmann-Lévy, éditeur.

---

*RENÉ BAZIN** *1853*

Un ménage breton.

ILS étaient assis, l'homme et la femme, en haut de la colline, sur le seuil de la ferme, la tête appuyée sur la paume des mains, lui très grand, elle très petite, tous deux Bretons de race ancienne. L'ombre achevait de tomber.

Une bande rouge, mince comme un fuseau, longue de bien des lieues, à peine entamée, çà et là, par l'ondulation lointaine des terres, laissait deviner l'immensité de l'horizon qu'ils avaient

* BAZIN (René), né à Angers en 1853. Il s'est fait connaître par des nouvelles, des romans, des impressions de voyage en France, en Espagne, en Italie. C'est un écrivain délicat et tendre, ayant un sentiment très vif de la nature, et qui excelle à ressusciter les mœurs du passé. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Stéphanette* (1883); *Ma Tante Giron* (1886); *Victor Pavie* (1887); *Une tache d'encre* (1888); *les Noellet* (1889) ; *A l'aventure* (1890); *la Légende de sainte Béga* (1891); *la Sarcelle bleue* (1892); *Sicile* (1892); *Madame Corentine* (1893); *Humble amour* (1894); *les Italiens d'aujourd'hui* (1894); *Terre d'Espagne* (1895); *En province* (1896); *De toute son âme* (1897); *Contes de bonne Perrette* (1898); *la Terre qui meurt* (1889); *les Oberlé* (1901); *Donatienne* (1903); *Récits de la plaine et de la montagne* (1903); *l'Isolée* (1905), *le Blé qui lève* (1907); *Mémoires d'une vieille fille* (1908); *la Barrière* (1910); *Gingolph l'abandonné* (1914); *les Nouveaux Oberlé* (1919); *Charles de Foucauld*, (1922), etc... Il a été élu membre de l'Académie française en 1903.

devant eux. Mais il n'en venait presque plus de lumière, ni aux nuages floconneux qui barraient le ciel, ni sur la forêt de Lorges, dont les vallons et les côtes fuyaient en houles mêlées. Bancs de nuages dans le ciel, bancs de brume dans le pli des frondaisons, tout était orienté dans le même sens et tout dormait. Une senteur âpre, la respiration nocturne de la forêt, passait par intervalles. A la limite des bois, à trois cents mètres de la maison, une lande ressemblait à une tache brune. Puis il y avait un maigre champ de blé noir moissonné et, plus près, le petit raidillon pierreux, semé de genêts, qui portait la closerie de Ros Grignon.

Ils étaient pauvres. L'homme avait épousé, au retour du service, une fille de marin, servante en la paroisse d'Yffiniac, qui est peu distante de celle de Plœuc. Elle avait quelques centaines de francs d'économie, des yeux noirs très innocents et très vifs, sous sa coiffe aux ailes relevées en forme de fleurs de cyclamen. Lui ne possédait rien. Un soldat qui revient du régiment, n'est-ce pas? Mais c'était moins pour son argent qu'il l'avait choisie, bien sûr, que parce qu'elle lui plaisait. Et comme il était réputé bon travailleur, dur à la besogne, il avait pu obtenir à bail quatre hectares de mauvaise terre, vingt pommiers, une maison composée d'une étable où vivait la vache, d'une chambre où dormaient les gens, sous le même toit de paille épais d'un mètre et tout brun de mousse : la closerie enfin de Ros Grignon. Cependant, il payait mal. Depuis six ans qu'il était marié, trois enfants lui étaient nés, dont le dernier, Joël, avait cinq mois. La mère pouvait à peine aider son mari, dans les grands jours de peine, à remuer la terre, à semer, à sarcler, à moissonner. Et l'avoine se vendait mal, le blé noir était presque entièrement consommé à la maison, et l'ombre de la forêt, les racines profondes des chênes et des ajoncs, rendaient chétives les récoltes.

La nuit s'annonçait calme et humide, comme beaucoup de nuits de la fin de septembre. Dans la chambre, derrière Jean Louarn et sa femme, s'élevait le bruit régulier d'un berceau qu'une petite fille de cinq ans, Noémi, balançait en tirant sur une corde. Elle endormait Joël. Eux ne bougeaient pas. Les yeux vagues, on eût dit qu'ils regardaient diminuer la bande de lumière rouge au-dessus de la forêt. Des gouttes de rosée, glissant sur les tuyaux de chaume, tombaient sur le cou de l'homme, sans qu'il y prît garde. Ils se reposaient, ouvrant leurs poitrines à la brise fraîche, n'ayant point de pensée, si ce n'est

le songe toujours présent de la misère, qui ne se partage plus et que chacun fait de son côté quand elle a trop duré.

Le gémissement du berceau s'arrêta et l'enfant, mal endormi, cria. La femme tourna la tête vers le fond de la chambre :

— Tire donc, Noémi ! Pourquoi ne tires-tu pas?

Rien ne répondit. Le bruit doux de l'osier recommença. Mais le père, sorti du rêve où il était plongé, dit lentement :

— Faudrait vendre la vache.

— Oui, reprit la femme, faudra la vendre.

Ce n'était pas la première fois qu'ils parlaient ainsi de mener au marché l'unique bête de l'étable. Mais ils ne se décidaient point à le faire, attendant un autre moyen de salut, sans savoir lequel.

— Faudrait la vendre avant l'hiver, ajouta Louarn.

Puis il se tut. Le petit Joël était endormi. Aucun bruit ne s'élevait de la closerie, ni de l'immense campagne épandue alentour. La lueur du couchant s'était faite mince comme un fil. C'était l'heure où les bêtes de proie, les loups, les renards, les martres rôdeuses, se levant des fourrés, le cou tendu, flairent la nuit, et tout à coup, secouant leurs pattes, commencent à trotter par les sentiers menus, à découvert.

(DONATIENNE.)
Calmann-Lévy, éditeur.

Ils étaient assis, l'homme et la femme, en haut de la colline, sur le seuil de la ferme, la tête appuyée sur la paume des mains, lui très grand, elle très petite, tous deux Bretons de race ancienne

René Bazin.

1854-1928 *FRANÇOIS DE CUREL**

La Fille sauvage.

ACTE QUATRIÈME [FRAGMENT] (1)

PAUL. — Mes livres sont des ouvrages fort abstraits destinés à quelques rares savants; mais je me ferais scrupule d'écrire une ligne qui diminuerait la foi dans les âmes simples qui en ont encore besoin.

TOTILO. — Je m'étonne, si tu crois une religion fausse, que tu croies cette religion bonne.

PAUL. — Hier, je dormais mal, je me suis levé de grand matin et, après avoir ouvert ma fenêtre, j'y suis resté un moment accoudé, prenant le frais. Il faisait à peine jour et, de temps en temps, de gros rats sortaient de l'écurie d'en face et venaient

*CUREL (François DE), né à Metz en 1854, mort en 1928. Il fut élève de l'École centrale, mais, bientôt après en être sorti, se tourna vers la littérature. Ses deux premiers ouvrages furent des romans, *l'Été des fruits secs* (1885) et *le Sauvetage du grand-duc* (1889). Depuis lors, il n'a plus écrit que pour la scène. Il donna, au Théâtre-Libre, *l'Envers d'une sainte* (1893) et *les Fossiles* (1900), peinture d'une certaine noblesse provinciale. Il fit jouer, en 1893, *l'Invitée*, comédie d'analyse morale, et publia, la même année, *l'Amour brode*, d'une psychologie plus complexe. *La Figurante* (1896) et *le Coup d'aile* (Théâtre-Antoine, 1906) renferment des parties admirables. Mais les œuvres dans lesquelles le talent à la fois idéaliste et amer de François de Curel s'est élevé le plus haut sont : *le Repas du lion*, ample fresque sociale (1898); *la Nouvelle Idole* (1899), tragédie de l'héroïsme scientifique; *la Fille sauvage* (1902), qui montre un être pour ainsi dire primitif en conflit avec la civilisation; *l'Ame en folie* (1919), étonnant tableau de l'instinct sexuel confronté avec l'intelligence. *La Danse devant le miroir* (1913) est en quelque sorte une réplique de *l'Amour brode*. En 1923, une comédie gaie, presque légère, *l'Ivresse du Sage*, contrastait avec *Terre inhumaine* (jouée la même année), beau drame du temps de guerre, où se défient et se mesurent l'Amour et le Devoir patriotique.

François de Curel, élu membre de l'Académie française en 1918, fut un des meilleurs dramaturges contemporains, un de ceux qui, après Ibsen, ont su le mieux faire vivre des idées à la scène. Son style est à la fois sobre et imagé.

---

(1) Ce passage, qui existait dans la version primitive de la pièce, ne figure plus dans l'édition définitive publiée en 1919 (Crès).

trotter dans la cour sous les platanes. Pendant que l'un d'eux joue ainsi, un moineau qui se réveille fait tomber une large feuille qui vient planer juste au-dessus du rat. Hop ! celui-ci fait un bond de côté et se sauve, persuadé qu'un ennemi terrible fond sur lui du haut des airs. Parce que des feuilles mortes voltigent au-dessus du pavé, trouverais-tu prudent de conseiller au rat de négliger l'instinct qui le porte à fuir les êtres vivants qui se meuvent dans le ciel?

TOTILO. — Oh non !... Le faucon tombe sur le dos du rat et l'emporte !

PAUL. — Tu vois donc qu'il ne faut pas traiter à la légère les instincts qui parfois nous égarent... Parce qu'une religion te fait courber la tête devant un Dieu problématique, garde-toi de négliger les avertissements qui tombent du ciel.

TOTILO. — Je ne conseillerai jamais à un rat d'avoir peur d'une feuille.

PAUL. — Tu seras cause de sa mort. Un beau jour, il se débattra sous la serre du faucon avant d'avoir fait la différence entre l'oiseau et la feuille.

TOTILO. — Mais l'oiseau existe, lui ! et Dieu nulle part, d'après toi. Adorer rien, comment cela peut-il être bon?

PAUL. — Défais-toi donc de l'idée qu'en dehors du réel il n'y a pas le moindre profit à recueillir. Une fable? Tu sais ce que c'est? Du premier au dernier mot, tout y est tromperie et pourtant on ne l'écoute pas sans recevoir une leçon de sagesse. Eh bien ! depuis son apparition sur cette terre, l'homme se raconte à lui-même une fable sacrée qui peu à peu l'a fait très grand. Marie vient de nous montrer les gens de sa tribu recevant en rêve les conseils des ancêtres : c'est la fable divine, sous une forme très humble, qui déjà leur apporte ses bienfaits. Les esprits des morts font la police de ces pauvres campements, y mettent un peu de cohésion, un commencement de discipline. Lutter pour la vie avec l'alliance des âmes immortelles, n'est-ce pas doubler les chances de victoire ? Que demain un guerrier particulièrement redouté meure, on enverra son esprit au plus profond des cieux, jouer avec la foudre. Voilà un dieu !

TOTILO. — Comment les peuples vont-ils plus haut derrière ces morts qui ne marchent pas?... Suivre des vivants, à la bonne heure !

PAUL. — Précisément ! L'humanité éprouve un tel besoin d'être guidée qu'elle ne renonce pas à ses grands hommes, même lorsqu'ils meurent... Avec une religion qui éternise le héros, un peuple n'est jamais à court de modèles. Veux-tu civiliser tes compatriotes et leur offrir à peu de frais les grands hommes qui leur manquent? ouvre-leur la porte de nos temples. Ils y puiseront à pleines mains dans un trésor d'idéal accumulé par nous, sous formes d'anges, d'apôtres, de martyrs, de saints admirables de tous les temps et de tous les climats.

TOTILO. — Tes anges, tes apôtres, tes martyrs et tes saints pas faits pour nous... Il y a gens d'Europe, il y a gens d'ailleurs.

PAUL *prend Marie par l'épaule et l'amène devant Totilo.* — Cette petite ! Tu ne diras pas qu'elle n'est pas d'ailleurs ! Certainement on lui a développé l'esprit par d'autres moyens ; mais si on ne l'avait pas saturée de christianisme, elle n'en serait pas où elle en est.

TOTILO, *sceptique.* — Tu crois, Paul?

PAUL. — Pas longtemps après son arrivée en France, je suis allé la voir au couvent. Elle était encore terriblement bornée, mais en une seule phrase elle a trouvé moyen de m'apprendre qu'elle priait pour les hommes du monde entier, chrétiens, païens, amis, ennemis, malheureux de toutes sortes. En l'interrogeant, j'ai constaté que je n'avais pas devant moi une perruche récitant une formule dévote ; non, elle avait conscience d'être unie par un lien moral à l'universalité des hommes. Ces idées-là, vois-tu, sont à la base de toute civilisation vraiment grande, et pour y arriver par la seule logique humaine les Amaras mettront des siècles. Deux ans ont suffi pour en pénétrer cette enfant.

MARIE. — Mais la religion n'a pas tout fait pour moi !... J'apportais de là-bas un commencement... Il y a chez mes frères les sauvages des choses bonnes et des choses mauvaises, sans qu'aucun dieu les ordonne ou les défende. Il est permis de voler le bien d'un étranger, mais pas celui d'un membre de la tribu. Chaque tribu possède sa marque : trois ou quatre lignes entrelacées suivant un dessin très simple. Lorsque je parcourais les bois et que je trouvais un animal pris dans une trappe, j'abandonnais l'animal au piégeur inconnu, dès que sur la trappe j'avais aperçu la marque de mon campement. Pourtant, presque toujours, j'avais bien faim !...

PAUL. — Bravo, Marie !... Tu as du bon sens. Oui, l'instinct de moralité existe indépendamment de toute croyance.

MARIE. — Pourquoi ne pas cultiver cet instinct, au lieu de m'épouvanter avec des fantômes? (*Elle prononce les derniers mots avec un geste menaçant de son poing fermé.*)

PAUL, *souriant.* — C'est aux fantômes que tu montres le poing?... Prends garde !... Ils ont personnifié ton idéal : c'est toi-même que tu insultes !

MARIE. — Ce ridicule, qui en est cause?... Au moins, à l'avenir, me traiterez-vous en personne sérieuse?... Vraiment, vous le pouvez . .. Toute pensée grande me remplit d'enthousiasme et ce qui est beau m'attire invinciblement... (*Paul reste songeur.*) Vous ne croyez pas?

TOTILO, *à Paul.* — Pourquoi prends-tu cet air-là? (*Montrant Marie.*) Ce n'est pas gentil pour elle !

PAUL. — Mon silence n'a rien de blessant pour Marie... Ses paroles m'ont fait songer au drame qui se renouvelle sans cesse au sein des sociétés, et que voici... Chaque fois qu'un peuple atteint un haut degré de civilisation, il découvre les invraisemblances de sa religion et perd la foi ; mais aussitôt il entre en décadence, les égoïsmes deviennent féroces, et tout s'effondre dans une mêlée furieuse. De là cette contradiction singulière qu'on fait de prodigieux efforts vers la vérité, et qu'on ne survit pas à l'erreur. Loi fatale, que l'histoire universelle démontre.

TOTILO. — En Europe, tu n'as pas peur d'un danger pareil?

PAUL. — Je crois fermement que nous établirons le règne de la raison. Alors, l'heure la plus glorieuse de l'histoire du monde aura sonné...

TOTILO. — On a donc trouvé quelque chose qu'autrefois on ne connaissait pas? Quelque chose qui empêche que chacun aime trop soi?

PAUL. — Oui... Le sentiment de la dignité humaine qui suffit pour inspirer le respect de soi-même et des autres...

TOTILO. — Dignité !... Ces grands mots-là, tu sais, difficiles pour moi...

PAUL. — Le plus ancien livre connu, la Bible, raconte qu'autrefois les hommes ont entrepris de construire une tour tellement haute, qu'elle devait toucher les étoiles... Eh bien ! les hommes de notre époque s'efforcent d'élever une tour nouvelle,

construite avec des vertus, des énergies et des courages, qui dominera dans le ciel les paradis déserts.

TOTILO. — A quoi servira-t-il d'être là-haut, si les hommes ne rencontrent plus les dieux?

MARIE, *dans un élan d'enthousiasme vers Paul.* — Ils se rencontreront les uns les autres et admireront des âmes si nobles !...

(LA FILLE SAUVAGE.)
P.-V. Stock, éditeur.

1855-1906 *JEAN LORRAIN* *

Le Boudoir des Mortes.

LE vestiaire du souvenir ! C'étaient, dans une enfilade de salles éclairées par de hautes fenêtres, des vitrines et des vitrines rangées le long des murs, de vastes armoires de verre, pareilles à des blocs de glace où les modes des siècles défunts seraient apparues figées. Touchantes boîtes à conserves d'élégances surannées, c'étaient les salles dites du costume, celles-là

*LORRAIN (Paul DUVAL, dit *Jean*), né à Fécamp en 1855, mort en 1906. Cet écrivain subtil, au style souple et vivant, est un analyste à l'esprit poétique, à la verve incisive et mordante. Il a collaboré au *Mot d'Ordre*, au *Courrier Français*, à *l'Événement*, à *l'Écho de Paris*, au *Journal*, etc., et donné, sous le pseudonyme de RAITIF DE LA BRETONNE, des notes et impressions très évocatrices et curieuses. Outre des recueils de vers : *le Sang des dieux* (1882) ; *Modernités* (1885) ; *les Griseries* (1887) ; *l'Ombre ardente* (1897), on lui doit un grand nombre de nouvelles et de récits, entre autres : *la Forêt bleue* (1883) ; *Viviane* (1885) ; *les Lépillier* (1885) ; *Très Russe* (1886) ; *Dans l'oratoire* (1888) ; *Songeuse* (1891), un petit chef-d'œuvre ; *les Buveurs d'âmes* (1893) ; *Sensations et souvenirs* (1895) ; *Un démoniaque* (1895) ; *Monsieur de Bougrelon* (1897) ; *Loreley* (1897) ; *Une petite ville* (1898) ; *Princesse d'Italie* (1898) ; *Poussières de Paris* (1899) ; *Heures d'Afrique* (1899) ; *la Dame turque* (1899) ; *Histoires de masques* (1900) ; *Monsieur de Phocas* (1901), etc. Enfin, il a donné au théâtre des pantomimes, des ballets et des œuvres plus importantes : *Très Russe* (1893), avec Méténier ; *Yanthis* (1894) ; *Prométhée*, tragédie lyrique, avec Herold, musique de Fauré (1900); *Sensualité amoureuse* (1902) ; *Coins de Byzance, le Vice errant* (1902) ; *Princesses d'ivoire et d'ivresse* (1902) ; *Quelques hommes* (1903) ; *Fards et poisons* (1904) ; *la Maison Philibert* (1904) ; *Heures de Corse* (1905) ; *Ellen* (1906), etc...

même où la méticuleuse Hollande garde et détient à l'abri de la poussière et de ses humidités la défroque galante, robes, habits et parures des règnes précédents ; et c'étaient, à côté des longs peignoirs à plis imités de Watteau, des scènes champêtres de Pater, les gros de Tours brochés de lis d'argent sur fond vin de Bordeaux, des robes à paniers, les délicats pékins à raies à côté des nattes de soie, les brocarts feuillagés de vert myrte et les satins lustrés, comme rigolés de givre, avec des astragales et des lacs d'amour, des guirlandes d'œillets et des corbeilles fleuries rattachées dans l'étoffe par des nœuds de ruban... C'était, bouffant encore à la place des seins, plaquant à la place des ventres, l'énigme irritante des corsages et des jupes ; et c'étaient des lampes bossuées de gros bouquets de roses rouges sur fond d'or, des étoffes fastueuses et lourdes qu'on devinait avoir été jadis portées par des femmes de gros banquiers et de riches marchands, toute la folie de l'or des comptoirs d'Amsterdam, tout le luxe écrasant de la Compagnie des Indes, la massive opulence des insolents bénéfices des tailleries de diamants ; visions d'énormes gorges à la Jordaens, et de hanches de maritornes dans des satins truités, écaillés, damasquinés comme des armures, semés de grenades à l'écorce entr'ouverte et de longs ananas ; puis miroitant de paillettes avec, autour des poches, la guirlande obligée de narcisses et d'œillets ; et des velours frappés bleu de roi et vert myrte et des justaucorps de bergers héroïques, zinzolin et vert céladon, évoquant la vision de torses longs et minces de danseurs de ballet et d'éphèbes guerriers, tous les plaisirs de l'*île enchantée*, les fêtes mythologiques de Versailles et les bals masqués sur les étangs gelés des parcs de La Haye.

Et à mesure que nous avançions, lents et recueillis, le long de ces vitrines pareilles à des sarcophages, une infinie tristesse, une tendresse apitoyée nous pénétrait, lassante et reposante à la fois, et, les membres comme dénoués, nous voguions, de-ci de-là, hors du siècle, non plus comme dans un musée, mais comme dans une chambre de malade, craignant presque d'éveiller des âmes dans les oripeaux exposés sous nos yeux.

Le boudoir des Mortes ! M. de Bougrelon avait dit le mot juste. C'était un boudoir funèbre, pieux et coquet, troublant comme une alcôve, mais froid comme une sacristie, dont le vieux fantoche nous faisait les honneurs. Instinctivement, nous avions fait silence : trop de fantômes nous escortaient, l'atmosphère en était peuplée, il y en avait d'embusqués dans tous les coins.

Nous étions maintenant devant les coiffures, les coiffures extravagantes, monumentales, hardies comme des défis, imprévues comme des caprices, de la fin du règne de Louis XVI ; feutres empanachés, retroussés en coup de vent sur l'édifice des cheveux relevés en racines droites, colossales couronnes de roses foisonnant autour de la calotte d'un gigantesque chapeau Lamballe, profondes capelines de linon et de soie où le visage de la femme apparaissait si délicieusement affiné dans le recul d'une niche auréolée de fleurs. Alors, M. de Bougrelon, qui jusqu'ici s'était tu : « L'enchantement des modes surannées, le charme douloureux des vivantes choses anciennes, Messieurs, le sentez-vous comme moi? Oui, car je vous vois pâles d'une émotion puissante, puisqu'elle est silencieuse. Vous ai-je trompés quand je vous ai dit : Préparez-vous à la souffrance ?... Les adorables mortes dont ces quelques parures vous imposent la vision, n'en subissez-vous pas ici plus réellement la présence que devant le vernis ou l'embus d'un portrait? Ah ! le sortilège des étoffes fanées, les langueurs patriciennes de toutes ces orfèvreries de soie et de satin !

« S'il règne ici une atmosphère d'église (car n'y éprouvez-vous pas le respect d'un lieu saint?), c'est qu'il y flotte, invisible et palpable, l'âme impérieuse de vieilles aristocraties. Quelle grâce autoritaire, quelle fierté dans les plis de ces robes, quelle élégance innée dans ces paniers bouffants, quelle belle audace dans le ridicule même de ces coiffures ! C'est toute une société disparue que je retrouve là, car je l'ai connue. Moi, je suis ici chez moi. Un boudoir de Mortes, en vérité, mais de Mortes vivantes, car je sais les mots d'amour et de caresse qui rallument ici sourires et regards; car ces Mortes reviennent, oui, Messieurs, ces Mortes reviennent parce que je les aime, et elles m'obéissent parce qu'elles le savent, car l'amour seul ressuscite les morts. »

(Monsieur de Bougrelon.)

Paul Ollendorff, éditeur.

Jean Lorrain

*GUSTAVE GEFFROY** *1855-1926*

Manon, Fanchon et Jeanneton.

MANON, Fanchon et Jeanneton, les trois vieilles filles, vieilles à peu près d'un siècle chacune, demeurent en un vis-à-vis de triangle, au bord de la petite rue tournante en colimaçon, à l'ombre du château féodal en ruine, dans la petite ville de Basse-Normandie. Elles passent ensemble leur vie, hormis les heures de leur sommeil léger, si court, interrompu à pointe d'aube. Vite levées, maigres et agiles, trottinant à pas menus malgré l'âge, le dos cassé, la tête chaque jour davantage penchée vers le sol, elles ont bientôt fait de ranimer les braises, de chauffer l'eau, le lait, de moudre le café. Elles paraissent, toutes trois en même temps, sur le pas de leurs portes, sous l'auvent de leurs si petites maisons, tout juste grandes pour elles, pour leur ménage de vieilles poupées. Elles tiennent toutes trois en leurs mains sèches l'écuelle emplie jusqu'au ras de café au lait, de pain gonflé, de crème. Elles rient au jour, à leurs bicoques, à leur petite rue contournée, à l'ombre du château, elles se rient l'une à l'autre, s'assoient sur leur seuil, mangent, satisfaites. C'est un des bons moments de la journée.

Rentrées du même mouvement, la porte et la croisée ouvertes, elles vont, viennent, s'agitent, balaient le sol, frottent le lit-armoire, la table, le fauteuil de paille, le métier, lavent l'assiette, l'écuelle, la casserole, s'acharnent à tout faire briller, et de temps

*GEFFROY (Gustave), né à Paris en 1855, mort en 1926. Il collabora à la *Gazette des Beaux-Arts*, à la *Revue Encyclopédique* et à divers journaux. Il s'est fait, en art et en littérature, l'ardent défenseur des écoles nouvelles et des méconnus. Il a publié en volumes : *Notes d'un journaliste* (1887); *la Vie artistique* (depuis 1892), recueils d'articles sur des artistes et sur des Salons; *le Cœur et l'Esprit* (1894), récits; *le Musée du soir aux quartiers ouvriers* (1895); *l'Enfermé* (1897), dont le héros est Blanqui; *Pays d'Ouest; les Minutes parisiennes* (1899); *l'Œuvre de Gustave Moreau* (1900). — Edmond de Goncourt le désigna dans son testament comme membre de son Académie. Il a publié encore : *la Peinture au Louvre, la National Gallery, Versailles, la Hollande et la Belgique, Rubens* (1902); *les Bateaux parisiens* (1903); *l'Apprentie*, roman (1904); *Constant Guys*, l'*Histoire du second Empire* (1904); *la Servante* (1905); *Georges Clemenceau* (1919); *Céline Pommier* (1923); *Images du jour et de la nuit* (1924), etc...

à autre passent leur tête en coiffe blanche à la lucarne, s'interpellent. Puis, tout de suite installées à leur métier, dans la lumière, la face attentive, les mains adroites.

Au premier coup de onze heures, trois sursauts, et la dînette du matin recommence : le feu rallumé, des pommes de terre, des légumes, du lard, des châtaignes ou des crêpes, de l'eau ou du lait. Le soir, à six heures, la soupe et, le dimanche, une pomme cuite. Toujours le repas pris sur le seuil, pour se voir.

L'après-midi, d'habitude, se passe chez l'une d'elles, Jeanneton, qui a la chambre la plus grande. Manon et Fanchon apportent leurs métiers. De même, le soir, en été, lorsque le jour traîne longtemps.

Manon, Fanchon et Jeanneton sont dentellières.

Dentellières réputées, connues à la ronde. Elles ont pour clientes les mercières de la ville et les religieuses de l'Hospice. Depuis leur enfance, elles fabriquent de la dentelle, là, à ce même endroit où elles vieillissent ensemble, chacune dans son embrasure ou rassemblées toutes trois, les chaises se touchant, le métier sur les genoux, dans l'embrasure de Jeanneton.

Leurs métiers sont des petits métiers ovales, très anciens, la planchette tout usée, toute polie, bien rembourrée; les fuseaux sont luisants comme du métal, et les vieilles mains les font marcher avec une vélocité extraordinaire. A voir les trois octogénaires couchées dans leurs lits-armoires ou sommeillant dans leurs fauteuils de paille, on pourrait croire à des momies, jaunes, cireuses, rigides. Réveillées, leur activité tient du prodige. Debout, elles trottinent sans cesse. Assises avec leur métier sur les genoux, le corps et la tête immobiles, ce sont leurs poignets fins, leurs mains sèches, et les fuseaux luisants, que l'on voit s'agiter en une folie de mouvement à donner le vertige. De cette agitation sort le tissu, léger comme une nuée, ajouré, orné, à peine chargé de feuillages, de fleurs, de rinceaux, d'arabesques, en lin, en soie, en or, en argent. Le tout exécuté en point de France, sur les modèles d'autrefois, ou selon le caprice des vieilles ouvrières aux doigts inventeurs, aux gestes instinctifs et hérités, aux mains sèches et grises qui semblent tisser le fil comme les araignées leur toile.

Elles vont ainsi jusqu'au bout de leur tâche, jusqu'à la fin du jour. Les mains s'arrêtent lorsque les yeux n'y voient plus. Manon, Fanchon et Jeanneton se distraient alors de leur silence par une conversation qui va jusqu'à la nuit tombée. On n'entend

dans la petite rue que le léger murmure de leurs paroles et les frêles éclats de leurs rires.

De quoi parlent-elles? De leur dentelle faite, de la dentelle qu'elles feront, de la mercière qui est venue, de la religieuse qu'elles iront voir. Et encore, des gens qui ont passé au petit carrefour triangulaire, entre leurs trois portes et leurs trois croisées : on est bien placé là pour voir les passants, quand on a le temps de lever la tête. Elles dissertent aussi sur les poules de la voisine, sur une vache qui est malade là-bas, à la première ferme. Et puis, elles en viennent à elles, à ce qui les touche, à ce qui les entoure, aux coiffes qu'il faudra laver samedi soir et repasser dimanche matin, de bonne heure. Elles parlent du morceau de lard accroché à la poutre, elles parlent des crêpes, du lit-armoire, de la boîte à sel, et tous ces riens candides s'évaporent dans le soir.

Lorsqu'elles croient s'être tout dit et que le besoin de sommeil rend leurs paroles plus lentes, elles se lèvent, se disent bonsoir dans le noir, et Manon et Fanchon s'en vont, rentrent dans leur cahute, et toutes les trois rangent le métier et la dentelle, se couchent sans chandelle, se blottissent dans les gros draps, l'édredon sur les pieds, le bonnet de nuit attaché sous le menton. Elles s'endorment, la tête toute pleine de points de dentelle, et c'est encore, comme le réveil, un bon moment de la journée, que ce moment du blottissement dans la nuit, au fond de la venelle silencieuse où va passer la chouette.

Ce soir, leur quiétude n'est pas si entière. Il y a un peu de fièvre dans leurs vieilles voix et une tristesse sur leurs visages qui n'est pas seulement la tristesse du crépuscule. Pourquoi, comment sont-elles ainsi? Quels chemins ont donc pris leurs fragiles pensées?

Jeanneton, en arrêtant son métier, a dit que les hirondelles allaient bientôt partir, et que l'automne venait. Il y a eu un silence. Et brusquement, sans qu'on sache par quel lien de réflexion, Fanchon a demandé qui habita, dans l'ancien temps, le château qui les couvre d'ombre. Aucune ne le sait; l'une parle des seigneurs, des femmes qui montaient à cheval et qui étaient vêtues de riches vêtements. Elles ont cette perception que beaucoup de gens ont vécu avant elles, et cette lueur est suivie d'une autre qui leur montre tant de gens aussi qui vivent ailleurs que dans leur venelle; elles ne savent pas où. Pour la première fois, elles paraissent s'inquiéter de savoir où vont toutes leurs

dentelles, les feuillages, les fleurs qui naissent sous leurs doigts... Un instant, leurs mains tremblent, leurs lèvres veulent parler, elles ne trouvent aucun mot, mais elles ont aperçu, pendant la durée d'une seconde, l'immensité et le tumulte de la vie. Elles se taisent encore longtemps.

Et tout à coup, encore, Manon interroge les deux autres, veut savoir s'il ne leur est jamais rien arrivé. Elles sont stupéfaites, répondent que non. Manon est comme elles, elle cherche, elle ne voit rien, elle se rappelle seulement une chanson qu'elle a entendu chanter, et elle la chante d'une voix qui chevrotte :

Pierre, mon ami Pierre,
Bien loin s'en est allé,
Pour un bouton de rose
Que j'lui ai refusé.
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.

A ce dernier mot, toutes trois se regardent dans la nuit, se voient à peine, toutes grises, toutes lointaines, les yeux et les lèvres sans couleurs, la chair presque évanouie. Non, il ne leur était jamais, jamais rien arrivé. Longtemps alors, dans l'obscurité, elles pleurent.

(Pays d'Ouest.)
Fasquelle, éditeur.

Avec ces vieilles filles de la Basse-Normandie, d'autres filles et femmes de Bretagne, de Vendée, du Pays d'Ouest, je voudrais faire apparaître des visages lointains, qui sont de notre temps et de chez nous, et auxquels on ne songe pas habituellement. Il est des existences de petites

villes, de bourgs, de pleine campagne, qui offrent à l'observation et à la poésie toute la richesse et tout le mystère de la vie

Gustave Geffroy

---

*J.-H. ROSNY AINE** *1856*

La Guerre du feu.

D'ABORD, les loups rôdèrent autour de la carcasse, avec cette prudence excessive qui ne laisse rien au hasard. Enfin, les impatients se risquèrent. Ils portèrent leurs gueules près de la tête du tigre, près du grand mufle entr'ouvert, par où soufflait naguère une vie empestée et formidable; explorant le corps, ils léchèrent les plaies rouges. Toutefois, aucun ne se

* ROSNY (Joseph-Henri-Honoré Boex, dit J.-H.), né à Bruxelles en 1856. Il collabora d'abord avec son frère Justin, né en 1859, et on leur doit : *Nell Horn* (1886), écrit suivant la formule naturaliste. En 1887, se séparant d'Émile Zola, ils publièrent le *Manifeste des cinq*, qu'eux-mêmes avaient rédigé. Leurs œuvres principales, après *Nell Horn*, sont : *les Xipéhuz* (1887); *le Bilatéral* (1887); *l'Immolation* (1887); *les Corneilles* (1888); *le Termite* (1890); *Daniel Valgraive* (1891); *Vamireh, l'Impérieuse Bonté* (1894); *l'Indomptée* (1895); *une Rupture* (1897); *les Ames perdues* (1899); *la Charpente* (1900); *l'Héritage* (1902); *le Docteur Harambur* (1904); *Thérèse Degaudy* (1905); *le Testament volé* (1906). A partir de 1909, ils se séparent et Rosny aîné publie seul : *Marthe Baraquin* (1909); *Contes de l'Amour et de l'Aventure* (1909); *la Guerre du feu* (1911); *les Rafales, les Trois Rivales* (1913); *la Force mystérieuse* (1914): *l'Aube du futur* (1917); *le Félin géant* (1920); *le Trésor dans la neige* (1922): *l'Amour d'abord, l'Assassin surnaturel*, etc.

décidait à porter la dent sur cette chair âpre, pleine de poison, pour qui seuls les estomacs du vautour et de l'hyène ont assez de véhémence.

Une clameur accrut leur incertitude — des plaintes, des hurlées, des ricanements. Six hyènes surgirent au clair de lune. Elles progressaient d'une allure équivoque, avec leurs avant-trains robustes, leurs torses qui s'abaissent et s'effilent pour finir par des pattes grêles. Cagneuses, le museau court et d'une puissance à broyer les os des lions, la prunelle triangulaire, l'oreille pointue et la crinière rude, elles viraient, biaisaient, ou sautelaient comme des locustes. Les loups sentirent s'accroître la puanteur affreuse de leurs glandes.

C'étaient des rôdeuses de haute stature qui, par la force énorme de leurs mâchoires, eussent tenu tête aux tigres. Mais elles ne faisaient face qu'acculées, ce qui n'arrivait guère, aucun rôdeur ne recherchant leur chair fétide et les autres mangeurs de charogne étant plus faibles qu'elles. Quoiqu'elles connussent leur supériorité sur les loups, elles hésitaient, elles tournaient dans la lueur nocturne, approchant et reculant, enflant, par intervalles, des clameurs déchirantes. A la fin, elles montèrent à l'assaut toutes ensemble.

Les loups ne tentèrent aucune résistance, mais, sûrs d'être les plus agiles, ils demeuraient à courte distance. Parce qu'elle leur échappait, ils regrettèrent la proie dédaignée. Ils rôdaient autour des hyènes avec des hurlements soudains, avec des feintes d'attaque, avec des gestes malicieux, contents d'inquiéter les ennemies.

Elles, sombres et grondantes, attaquaient la carcasse : elles l'eussent voulue putride, grouillante, mais leurs derniers repas avaient été pauvres, et la présence des loups excitait leur voracité ! Elles savourèrent d'abord les entrailles ; broyant les côtes de leurs dents indestructibles, elles extirpèrent le cœur, les poumons, le foie et la langue râpeuse, que l'agonie avait fait saillir. C'était tout de même la volupté de refaire la chair vive avec la chair morte, la douceur de se repaître au lieu de rôder le ventre vide et la tête inquiète. Les loups le comprenaient bien, eux qui pourchassaient en vain, depuis le crépuscule, les émanations de l'air et du sol.

Dans leur fureur déçue, plusieurs allèrent flairer les blocs erratiques. L'un d'eux glissa sa tête par une ouverture ; Naoh, avec dédain, lui allongea un coup d'épieu. Atteinte à l'épaule, la bête sautillait sur trois pattes, avec un hurlement lamentable.

Alors, tous clamèrent, de façon éclatante et farouche, où la menace était un simulacre. Leurs corps roux oscillaient dans le clair de lune, leurs yeux reluisaient de l'ardeur et de la crainte de vivre, leurs dents jetaient des lueurs d'écume, tandis que leurs pattes fines rasaient le sol, avec un petit bruit frissonnant, ou se roidissaient dans l'attente : le désir de se repaître devenait insupportable. Mais sachant que, derrière le basalte, gîtaient des êtres astucieux et solides, qui ne succomberaient que par surprise, ils cessèrent leur rôderie. Agglomérés en conseil de chasse, ils échangèrent des rumeurs et des gestes, plusieurs assis sur leur train d'arrière, la gueule en attente, certains agités, s'entre-frottant les échines. Les vieux appelaient l'attention, surtout un grand loup au pelage blême, aux dents d'ocre : on l'écoutait, on le regardait, on le flairait avec déférence.

Naoh ne doutait pas qu'ils eussent un langage : ils s'entendent pour dresser des embuscades, cerner la proie, se relayer pendant les poursuites, partager le butin. Il les considérait avec curiosité, comme il eût considéré des hommes; il cherchait à deviner leur projet.

Une troupe passa la rivière à la nage ; les autres s'éparpillèrent sous le couvert. On n'entendit plus que les hyènes acharnées sur le cadavre du tigre.

La lune, moins vaste et plus lumineuse, alanguissait les étoiles; les plus faibles demeuraient invisibles, les brillantes semblaient mal allumées et comme noyées sous une onde ; une torpeur équivoque couvrait la forêt et la savane. Parfois une effraie sillonnait l'atmosphère bleue, extraordinairement silencieuse sur ses ailes d'ouate, parfois les raines clapotaient en bandes, posées sur les feuilles des nymphéas ou hissées sur les ragots ; les noctuelles, s'élançant en courses tremblotantes, se heurtaient à quelque chauve-souris soubresautant à travers les pénombres.

Enfin, des hurlements retentirent. Ils se répondaient le long de la rivière et dans les profondeurs des fourrés ; Naoh sut que les loups avaient cerné une proie. Il n'attendit pas longtemps pour en avoir la certitude. Une bête jaillit sur la plaine. On eût dit un cheval au poitrail étroit ; une raie brune soulignait son échine. Elle s'élançait, avec la vélocité des élaphes, suivie de trois loups, qui, moins lestes qu'elle, n'auraient pu compter que sur leur endurance, ou sur un accident, pour la rattraper. D'ailleurs, ils ne donnaient pas toute leur vitesse, ils continuaient à répondre aux hurlements de leurs compagnons embûchés. — Bientôt, ceux-ci surgirent ; l'hémione

se vit investi. Il s'arrêta, tremblant sur ses jarrets, explorant l'horizon avant de prendre un parti. Toutes les issues étaient barrées, sauf au nord où l'on n'apercevait qu'un vieux loup gris. La bête traquée choisit cette voie. Le vieux loup, impassible, la laissa venir. Quand elle fut proche et qu'elle se disposa à filer en oblique, il poussa un hurlement grave. Alors, sur un tertre, trois autres loups se montrèrent.

L'hémione s'arrêta avec un long gémissement. Il sentit tout autour de lui la mort et la douleur. L'étendue était close, où son corps agile avait su déjouer tant de convoitises : sa ruse, ses pieds légers, sa force, défaillaient ensemble. Il tourna plusieurs fois la tête vers ces êtres qui ne vivent ni des herbes ni des feuilles, mais de la chair vivante ; il les implora obscurément. Eux, échangeant des clameurs, resserraient le cercle ; leurs yeux dardaient trente foyers de meurtre : ils affolaient la proie, craignant ses durs sabots de corne ; ceux de face mimaient des attaques, afin qu'elle cessât de surveiller ses flancs... Les plus proches furent à quelques coudées. Alors, dans un sursaut, recourant une fois encore aux pattes libératrices, la bête vaincue se lança éperdument pour rompre l'étreinte et la dépasser. Elle renversa le premier loup, fit trébucher le deuxième : l'enivrant espace fut ouvert devant elle. Un nouveau fauve, survenant à l'improviste, bondit aux flancs de la fugitive ; d'autres enfoncèrent leurs dents tranchantes. Désespérément, elle rua ; un loup, la mâchoire rompue, roula parmi les herbes ; mais la gorge de l'hémione s'ouvrit, ses flancs s'empourprèrent, deux jarrets claquèrent au choc des canines : il s'abattit sous une grappe de gueules, qui le dévoraient vivant.

Quelque temps, Naoh contempla ce corps d'où jaillissaient encore des souffles, des plaintes, la révolte contre la mort. Avec des grondements de joie, les loups happaient la chair tiède et buvaient le sang chaud ; la vie entrait sans arrêt dans les ventres insatiables. Parfois, avec inquiétude, quelque vieux se tournait vers la troupe des hyènes : elles eussent préféré cette proie plus tendre et moins vénéneuse, mais elles savaient que les bêtes timides deviennent braves pour défendre ce qu'elles doivent à leur effort ; elles n'avaient pas ignoré la poursuite de l'hémione et la victoire des loups. Elles se résignèrent à la dure carcasse du tigre.

La lune fut à mi-route du zénith. Naoh s'étant assoupi, Gaw avait pris la veille ; on entrevoyait confusément la rivière coulant dans le vaste silence. Le trouble revint ; les futaies rugi-

rent, les arbustes craquèrent, les loups et les hyènes levèrent tous ensemble leurs gueules sanglantes, et Gaw, avançant sa tête dans l'ombre des pierres, darda son ouïe, sa vue et son flair... Un cri d'agonie, un grondement bref, puis des branches s'écartèrent. Le Lion Géant sortit de la forêt, avec un daim aux mâchoires. Près de lui, humble encore, mais déjà familière, la tigresse se coulait comme un gigantesque reptile. Tous deux s'avancèrent vers le refuge des hommes.

Saisi de crainte, Gaw toucha l'épaule de Naoh. Les nomades épièrent longtemps les deux fauves : le lion-tigre déchirait la proie d'un geste continu et large, la tigresse avait des incertitudes, des peurs subites, des regards obliques vers celui qui avait terrassé son mâle. Et Naoh sentit une grande appréhension resserrer sa poitrine et ralentir son souffle.

(La Guerre du feu.)

Pierre Laffitte, éditeur.

L'homme songera de plus en plus à la mort — et l'on peut craindre que cette pensée ne devienne intolérable au point d'anéantir enfin notre espèce

J H Rosny aîné

Paris, 10 juillet 1914

1857-1910 ÉDOUARD ROD*

La Responsabilité de l'écrivain.

Voici une des pages les plus caractéristiques de la pensée d'Édouard Rod. Elle est tirée de *Au milieu du chemin*. Le journaliste Merton raconte à l'écrivain Clarencé qu'une jeune fille s'est suicidée avec un de ses livres à son chevet. Clarencé est effrayé de sa responsabilité et explique le rôle moral de l'écrivain comme le conçoit sa noble et scrupuleuse intelligence :

— VOICI, maître. On a trouvé sur son lit même, à côté d'elle, un exemplaire de votre admirable drame, *l'Amour et la Mort*, avec de nombreux passages soulignés. Elle l'avait donc lu et relu, peut-être avant de mourir. C'était son livre de chevet. Sans doute, elle croyait trouver des ressemblances entre son cas banal et celui de votre poétique héroïne, et peut-être récitait-elle vos beaux vers en se figurant les penser. Vous comprenez que le fait sera révélé, maître, d'autant plus qu'on s'occupe beaucoup de vous ces temps-ci. C'est pour cela que j'ai

* ROD (Édouard), né à Noyon en 1857, mort en 1910. S'étant rendu de bonne heure à Paris, il publia en 1879 une brochure intitulée : *A propos de l'* « Assommoir », qui nous montre en lui le fervent disciple d'Émile Zola. Plusieurs romans la suivirent, où il applique consciencieusement la formule naturaliste : *Palmyre Veulard* (1881) et *la Femme de Henri Vanneau* (1884); etc. Mais bientôt Rod se dégagea d'une école qui lui répugnait également par son esthétique et sa philosophie. Dans *la Course à la mort* (1885), *Névrosée* (1888) et *le Sens de la vie* (1889), il opposait à l'étude des tempéraments celle de l'âme et à la méthode physiologique ce que lui-même appelle l'intuitivisme. Puis, au lieu de regarder en soi-même, il regarda autour de soi. Dans : *la Sacrifiée* (1892), *la Vie privée de Michel Teissier* (1893), et *la Seconde vie de Michel Teissier* (1894), *les Roches blanches* (1895), *Dernier Refuge* (1896), il met en scène des personnages bien observés et vigoureusement représentés, qui symbolisent la lutte du devoir et de la passion. Ses derniers ouvrages sont : *Mademoiselle Annette*, *le Ménage du pasteur Naudié* (1898); *Au milieu du chemin* (1900); *l'Eau courante* (1902); *l'Inutile Effort* (1903); *la Fête des Vignerons à Vevey* (1905); *Reflets d'Amérique* (1905); *l'Indocile* (1905); *l'Ombre s'étend sur la montagne* (1907); *Aloyse Valérien* (1908); *les Unis* (1909); *le Glaive et le Bandeau* (1910). Citons encore de lui quelques études de critique : *Giacomo Leopardi* (1888); *Dante* (1891); *Stendhal* (1892); *Lamartine* (1893); *Essai sur Gœthe* (1898); *l'Affaire J.-J. Rousseau* (1906), et un recueil d'essais sur les *Idées morales du temps présent* (1891). D'autres romanciers sont supérieurs à Rod pour la vigueur et l'éclat, mais aucun n'applique aux choses du cœur et de la conscience une curiosité plus réfléchie.

eu l'idée de venir vous le signaler tout de suite, en vous demandant ce que vous en pensez. Mon idée a plu à mon directeur... Et je vous avoue franchement que je compte sur votre obligeance pour m'aider...

Il baissa la voix en ajoutant :

— D'autant plus que j'ai besoin de réussir!

En remarquant l'intérêt qu'éveillait son histoire, le jeune homme déposait sa timidité, se mettait à l'aise. Clarencé s'étant assis, il s'assit à son tour pour attendre la réponse. Comme elle tardait, il reprit, avec la candide férocité de son inexpérience :

— Le fait est assez curieux, n'est-ce-pas ? . . . Quand on y réfléchit, c'est à peu près l'histoire d'Alfred de Vigny après son *Chatterton*, qui déchaîna une épidémie de suicides. Une telle aventure soulève beaucoup de questions, mais, en tout cas, elle est toujours flatteuse pour un poète.

— Vous croyez ? s'écria Clarencé. Ah ! vraiment, vous croyez cela ?

Merton compléta sa pensée :

— Elle prouve que le poète a touché juste!

Il attendait, le regard docile, le stylographe en main. Clarencé hésita une minute entre la prudence qui l'engageait à se taire et sa franche nature qui le poussait à parler.

— Ah! vous trouvez qu'une telle aventure est flatteuse pour un écrivain ? répéta-t-il. Eh bien, moi, je la trouve décevante et cruelle, comprenez-vous ? J'ignore ce qu'Alfred de Vigny a pensé des suicides qui ont suivi son *Chatterton*, mais je me refuse à croire qu'il en fut flatté. Pour moi, s'il m'était prouvé que *l'Amour et la Mort* est pour quelque chose dans ce malheur, j'en serais ému profondément, douloureusement. Je ne vous le cache pas, car je ne saurais m'en cacher...

Il continua, en s'animant, en s'oubliant, sans prendre garde au stylographe de Merton, qui courait à sa suite :

— ... Et je me pose à moi-même la question que vous me posez... Dans les mêmes termes, peut-être, mais dans quel autre esprit!... Vous comprenez : pour vous, affaire de curiosité, sujet d'article; pour moi, affaire de conscience, sujet d'angoisse... Laissons de côté les généralités; je m'en méfie. Tenons-nous-en au fait particulier, au cas, pour autant que nous le connaissons à cette heure ... Il est bien certain, n'est-ce pas, qu'avant mes drames il y eut des amants qui se sont suicidés. Ce n'est pas moi qui ai inventé le réchaud : les désespérés l'ont trouvé d'instinct, sans mon aide ... Mais, dans l'anec-

dote que vous venez de me raconter, — si tragique dans son humilité, — comment distinguer ce qui vient de la passion éternelle et ce qui vient de l'imagination excitée par les lectures ? La première est une force de la nature, comme l'eau, le feu ou le vent; depuis que le monde existe, elle promène autour d'elle les mêmes ravages et pousse au même terme les couples malheureux qu'elle entraîne. On ne peut rien contre elle, pas plus qu'on ne peut arrêter l'orage ou la marée. Mais l'autre, l'imagination ? Ne sommes-nous pas ses maîtres ? Ne pouvons-nous pas la diriger ? Ne sont-ce pas les peintures de l'amour qui l'excitent, les mensonges de la poésie qui la leurrent ? Encore une fois, comment distinguer, dans le cas de cette pauvre enfant ?... Il faudrait connaître les détails, reconstituer, lire dans le cœur qui ne bat plus ,.. C'en est trop pour notre « psychologie » approximative.

Tout en prenant ses notes, Merton s'étonnait d'entendre un maître poser en de tels termes, avec une telle émotion, un problème dont ses vingt ans dédaignaient le côté pratique et « bourgeois ». Son interlocuteur s'arrêtant, il observa :

— Je n'aurais jamais cru que vous pussiez vous émouvoir à ce point pour un malheur... très grand, c'est vrai..., mais qui ne vous touche pas directement, auquel vous êtes bien étranger.

Clarencé riposta aussitôt, comme s'il avait hâte de poursuivre son plaidoyer contre lui-même :

— Étranger ?... Je vous le répète, comment le savoir ? Comment remonter de l'acte à ses causes ? Comment deviner ce qui s'est passé dans la tête de cette enfant, pendant que mon livre tremblait dans sa main ?... Étranger ! Est-ce qu'un écrivain est étranger à ses lecteurs ? Est-ce qu'il a le droit d'ignorer le mal qu'il peut leur faire ou qu'il leur a fait ?...

Clarencé regardait Merton de telle sorte que le jeune homme crut que les questions s'adressaient à lui, et répondit :

— Oh ! le mal !... Les gens qui ne lisent jamais aiment et meurent comme les autres. Si même elle a voulu imiter votre héroïne, maître, parce qu'elle comprenait mal votre pensée... qu'y pouvez-vous ?

— Je pouvais... ne pas écrire !

Ces mots, qui disaient tant de choses, jaillirent sans que Clarencé calculât leur portée. Merton ne pouvait savoir de quel lent travail intérieur ils étaient l'aveu. Aussi eut-il un haut-le-corps de surprise, puis le geste défensif et le sourire d'un

homme sensé auquel on en veut faire accroire et qui n'est pas dupe.

— Voilà une opinion que personne ne partagera, maître, dit-il aimablement. Ah! j'en réponds. Songez! Qu'est-ce que la mort de cette petite fille en regard de la grande œuvre que vous avez créée, qui n'existerait pas sans vous, qui honore votre temps, votre pays, qui vous assure l'immortalité?

Clarencé posa un moment sur le jeune homme son beau regard limpide et doux, et dit :

— Vous êtes bien jeune, mon enfant. Vous ignorez encore combien peu de chose est une œuvre d'imagination, quelque glorieuse qu'elle soit, en regard de la plus humble vie. La durée d'un nom ou d'une pensée, qu'importe? Ce qui compte, c'est le mal qu'on a fait; c'est le bien qu'on aurait pu faire.

(AU MILIEU DU CHEMIN.)
Flammarion, éditeur.

Édouard Rod

1857-1911 *MAURICE MAINDRON**

Une revue de reîtres au XVIe siècle.

Saint-Cendre, tout armé, descendit pour gagner la première cour. Derrière lui on portait ses gantelets, sa bourguignotte, son épée et ses éperons. Pris du cou aux genoux dans son armure à longs cuissots, écaillée comme une queue d'écrevisse, il avançait, telle une haute et svelte statue de bronze noirci damasquiné d'or. Quand il eut chaussé ses éperons, ceint son épée de guerre à garnitures bleuies, mis ses gantelets et armé sa tête, il monta sur un cheval dont la sellerie était de velours, de cuir et de soie à ses couleurs, avec des chasse-mouches à clous argentés et un hausse-queue de clinquant. Un plumet s'épanouissait en gerbe sur le carrefour de sa têtière, une pissière de satin brodé habillait le poitrail, et l'arrière-train se cerclait d'une semblable croupière...

Suivant un trompette, dont le cheval blanc encensait en secouant son mors souillé d'écume, tant le savon avait été appliqué en épaisseur à l'embouchure, le marquis pénétra sous l'énorme porche cintré de la maîtresse tour, où cinq cavaliers pouvaient passer aisément de front. Il traversa trois cours

* MAINDRON (*Maurice*-GEORGES-RENÉ), né et mort à Paris (1857-1911) s'est fait connaître comme voyageur, archéologue, naturaliste et romancier. Dans une série de missions et de voyages, d'où il a rapporté des collections intéressantes, il a visité la Malaisie et la Nouvelle-Guinée (1876-1877), le Sénégal (1879), le Coromandel et le Carnatic (1880-1881), Java et Sumatra (1884-1885), la baie de Tadjourah (1893), la côte du Sind et Mascate (1896), l'Inde française et la côte de Malabar (1901). Archéologue, il s'est surtout occupé d'armes anciennes et a acquis sur ce sujet une autorité incontestée; littérateur, il a publié des romans remarquables par la précision et la sobriété du style, l'exactitude minutieuse des détails d'érudition, et par de vivantes évocations des mœurs françaises à l'époque des Valois et des guerres de religion. Nous citerons de lui : *les Papillons* (1887); *les Armes* (1890); *les Hôtes d'une maison parisienne* (1891); *le Tournoi de Vauplassans* (1895); *le Naturaliste amateur* (1897); *Saint-Cendre* (1898); *l'Art indien* (1899); *Récits du temps passé* (1899); *Blancador l'avantageux* (1900); *Monsieur de Clérambon* (1904); *le Meilleur parti*, comédie en quatre actes (1905); *l'Arbre de science* (1906); *le Carquois* (1907); *Dans l'Inde du Sud*, deux séries (1907-1909); *Ce bon monsieur de Véraguss* (1911); *Dariolette* (1911).

avant que d'atteindre la dernière porte qui donnait sur la vaste esplanade où, plus d'une fois, il avait assisté Clérambon dans la direction des exercices. Au milieu du grand terrain soigneusement battu, enclos de toutes parts par une chemise dont les créneaux surmontaient la banquette coupée de place en place par des bastions qui dépassaient comme des avants de galères, se dressait le maître de la Roche-Thulon. Monté sur un cheval d'armes noir bardé d'acier gravé et doré, le comte de Clérambon portait par-dessus son harnois de même travail une robe étroite de velours écarlate, insigne de commandement suprême, indiqué aussi par le démesuré plumet blanc qui recourbait ses pennes en crosse à trois pieds au-dessus de son armet, dont le bec pointu semblait celui d'un gigantesque passereau aveugle.

A la sonnerie du trompette, il leva son mézail, et sa face blême apparut, encadrée dans le fer étincelant chargé de bandes dorées et dans le velours cramoisi de la coiffe qui dépassait à border les joues. S'avançant avec sa suite de dix officiers et cinquante pages qui formaient un groupe où l'éclat des métaux se confondait avec le chatoiement des soies et des plumes, des brocarts et des damas, il salua le marquis de l'épée. Puis, quand celui-ci l'eut rejoint, Clérambon le prit par la main et le mena devant le front des troupes qui portèrent les armes. Cent cinquante cavaliers divisés en deux masses flanquaient de leurs escadrons profonds la triple ligne des gens de pied, rangés sur un déploiement de soixante hommes. Tous ces fantassins avaient les corselets et les movrions suivant le modèle de Pise, une manche de velours noir et vert, des bras de mailles; la plupart avaient des arquebuses et des mousquets, quelques autres des piques, et leurs épées, leurs dagues étaient engainées dans des fourreaux de velours. Mais les reîtres étaient tous pris dans des armures noires et blanches, leurs chevaux étaient gris de fer, et de tous ces soldats, les plumets et les aigrettes étaient noirs, uniformément.

— Messieurs, — clama M. de Clérambon d'une voix haute et vibrante, — je vous présente en ce jour le marquis de Saint-Cendre, mestre de camp de Messieurs les Princes, qui va vous mener à la guerre avec moi.

Les exclamations des gens de pied se mêlèrent aux rauques vivats des Allemands, car tous connaissaient le fameux marquis, et chacun se réjouissait à l'idée de marcher sous ses ordres, tant on savait qu'il y aurait à gagner...

Après une pirouette, mettant son cheval au galop sur deux

pistes, M. de Clérambon recula pour laisser aux troupes l'espace nécessaire à leurs manœuvres. Au milieu de la musique des trompettes, des hautbois et des fifres, du roulement des tambours, du grincement des violons, les corps se mêlèrent, tourbillonnèrent avec art, et reprirent leur place comme des objets emportés par le remous d'un fleuve se tassent, accumulés dans un bief, suivant leur ordre de naturelle densité.

Sous les yeux attentifs de Clérambon et de Saint-Cendre, la petite armée défila sans qu'une pointe de pied dépassât une autre, et les muserolles des chevaux étaient alignées de telle sorte que les serre-file se laissaient seuls voir par le flanc et que les jambes des chevaux indiquaient par leur nombre la profondeur des rangs. Quand un gros passait, le rittmestre, trottant de côté, se détachait, venait saluer le colonel, — car M. de Clérambon faisait porter à ce titre, derrière lui, la grande enseigne blanche, et aussi son guidon coupé de sable et de sinople sur quoi était figuré un moine pendu, — et demeurait à sa droite, à trois longueurs en avant, jusqu'à ce que ses hommes fussent passés.

Et tous les cavaliers d'Allemagne, quel que fût le rang où ils combattissent, montraient sous leurs armures à longs cuissots en écrevisse, noirs striés d'argent, des manches et des chausses démesurément vastes, à crevés, à taillades, par où passaient des doublures de soie claire; et ces vêtements s'étranglaient sous les courroies reliant les diverses pièces des harnois. Les reîtres défilèrent par rangs de quinze hommes sur une profondeur de dix cavaliers par file, et à leur tête marchaient des timbaliers empanachés, comme des coqs, faisant résonner leurs cuves de cuivre voilées par des tabliers de cendal brodé, couleur de tan, avec l'aigle de Brandebourg étalé. Et les mêmes armoiries marquaient les sayes des hommes qui levaient haut leurs courtes baguettes. Elles descendaient et montaient à la cadence de la marche, soulevant le son âpre des cuivres. Derrière, en queue, les valets, armés plus à l'aventure, avaient des airs de maîtres, tant leurs bêtes de bât ou de selle étaient bien tenues; beaucoup menaient des chevaux de main, des faucons et des chiens. Les vivandières, les femmes et les enfants gardaient une tenue militaire, et ils ne se confondaient pas comme les bêtes d'un troupeau pressé. Des bas officiers qui les surveillaient de près, Clérambon admirait l'exacte police; car, sans souci des personnes, ils donnaient à propos de la canne sur ceux qui semblaient entrer en désordre. Et toutes ces

femmes passèrent sur leurs mules, leurs courtauds ou leurs sommiers; beaucoup tenaient des petits nouveau-nés dans leurs bras, et l'on se réjouit à voir une d'elles qui portait un singe, une autre qui, sous son manteau, avait un renard à collier d'orfèvrerie.

(SAINT-CENDRE.)
Fasquelle, éditeur.

---

*PAUL HERVIEU** — *1857-1916*

Les Dangers et les Charmes du monde.

Monsieur Cyprien Marfaux à Monsieur Guy Marfaux, artiste peintre, au château de Pontarmé.

Paris, 6 *octobre* 1892.

MON cher garçon, je te concède que tu sois en passe de devenir tout à fait gentilhomme, car te voilà déjà insolent.

J'aurai, néanmoins, la grandeur d'âme de te remercier pour tes importantes corrections sur les bévues de mon dernier bouquin. Je m'y conformerai par un remaniement de l'édition qu'on en va incessamment retirer : désormais, mes domestiques feront leurs trois toilettes par jour ; et j'intercalerai, quelque part, un artiste peintre qui, fils d'agent voyer, n'en interpellera pas moins les duchesses par leur tout petit nom.

Note, mon garçon, que je suis enchanté, pour toi, que tu te plaises si cordialement, puisque cela t'échoit, à mener la vie d'un Valois ; et — sans insinuation déplacée, honneur aux

*HERVIEU (*Paul*-Ernest), né à Neuilly-sur-Seine en 1857, mort à Paris en 1916. Il fut inscrit d'abord au barreau de Paris, puis se tourna vers la carrière diplomatique. Secrétaire à la légation française au Mexique, il donna se démission en 1880 pour se consacrer à la littérature. Il publia, sous le pseudonyme d'ELIACIN, des chroniques et des nouvelles où l'on remarqua une curieuse aptitude à noter de chaque chose le trait caractéristique, une vigueur de pensée et d'expression qui va parfois jusqu'à la rudesse, une manière enfin très spéciale de présenter la vie en raccourcis puissants. L'humoriste énergique de *Diogène le Chien* (1882), de *la Bêtise parisienne* (1883), de *l'Alpe homicide* (1885), donna toute sa mesure dans

dames — je suis convaincu que, avec ton aimable tournure, cela doit t'aller parfaitement. Mais, parole ! j'avais rêvé, en ta faveur, une autre destinée.

J'avais rêvé que tu continuasses à être ce que tu étais, ou plutôt à devenir ce que tu devenais, alors que tu suivais une existence vraiment digne d'un artiste. Et c'est dans cette période-là que tu as donné les preuves, ne t'en déplaise, qui jusqu'à nouvel ordre restent les plus brillantes, de ton talent.

Certes, j'ai toujours applaudi, du meilleur cœur, à cette forme de ton succès qui consistait à recevoir les visites des gens du monde dans ton atelier. Car, là, tu étais bien à ta place, bien chez toi, bien maître de la situation. Les uns et les autres, dans ces conditions, ne pouvaient que t'entretenir de ton art, t'en flatter, t'encourager par l'hommage de leur démarche et de leurs félicitations, si médiocrement qu'elles fussent tournées.

Où tu es maintenant, chez eux, l'affaire est tout autre. Logiquement, et à l'inverse, c'est à toi qu'il incombe de leur parler de leur mérite ; et, pour cela, il faut d'abord que tu perdes ton temps à leur en découvrir. Dans leur milieu, tu ne peux leur avoir l'air que d'un mondain amateur, de même que ceux des leurs qui venaient, à ton atelier, te soumettre de leur peinture, étaient pour toi des peintres amateurs. Possible que tu ne t'aperçoives pas de cette transformation dans la nuance à ton égard, mais elle est certaine. Quand leurs peintraillons viennent à toi, tu les juges, en bonne rosse que tu es ; quand tu vas à eux, ils te jugent. Et tu peux, mon garçon, compter sur leur rosserie.

Ce que je te reproche gravement, c'est que tu en sois à préférer la société du premier baron coiffé — tâche, au moins, que

---

ses romans : *Flirt* (1890) ; *Peints par eux-mêmes* 1893) ; *l'Armature* (1893) ; *les Yeux verts et les yeux bleus, Deux Plaisanteries, le Petit Duc, l'Inconnu, l'Exorcisée ;* mais c'est au théâtre surtout : *les Tenailles* (1895) ; *la Loi de l'homme* (1897) ; *la Course du flambeau* (1901) ; *l'Énigme* (1901) ; *Théroigne de Méricourt* (1902), que devait réussir ce talent si ferme et si hardi. On lui doit encore : *le Dédale* (5 actes, 1903) et *le Réveil* (3 actes, 1905) ; *Bagatelle* (1912) ; *Connais-toi* (1913).

Le talent de Paul Hervieu comme dramaturge a acquis une grande sûreté ; ses pièces sont bien ordonnées. Des qualités d'observation profonde, d'analyse pénétrante et concise, s'y manifestent avec une intensité qui dépasse parfois le but, et aussi avec une préoccupation toujours croissante des problèmes sociaux.

ce soit par toi — à celle des personnalités de valeur parmi lesquelles et grâce auxquelles tu es parvenu à être ce que tu es. Un peu de plus j'aurais dit : ce que tu as été.

Voyons, réponds : dans ta nouvelle fréquentation, les hommes sont-ils seulement à moitié aussi intelligents que dans l'ancienne? Les femmes sont-elles plus jolies, plus satisfaisantes, plus fournies sous quelque rapport?

Non, n'est-ce pas?

Alors, quoi? Qu'est-ce qui t'attire, te capte? Je vais te le dire, mon garçon :

1° L'espoir de gagner facilement de l'argent.

Eh bien ! c'est du propre ; et, en définitive, tu te trompes : il n'y a rien d'aussi rat que les gens du monde.

2° L'agrément de te pavaner et de te prélasser dans du luxe.

Mais, bon sang ! le luxe des autres est une provocation contre soi, un outrage privé, un attentat public ! Il nous fait mal aux yeux, il nous démange la peau ; il nous rendrait voleur, assassin.

3° La vanité qu'on attrape, en se frottant à la vanité de titres nobiliaires, de noms pompeux (et surtout pompiers).

Voilà. Cherche à ton tour dans tes mobiles ; et je te défie de me signaler rien de mieux ni rien de plus.

Sur ce, oseras-tu soutenir, à présent, que ta valeur morale, intellectuelle et talentueuse n'ait pas diminué, depuis l'époque où l'argent, le luxe et les armoiries te faisaient faire la nique, quand tu travaillais pour toi seul, et qu'il n'y avait de riche à ton gré que la gloire des maîtres, de noble et de somptueux que les futures œuvres dont tu nourrissais l'idéal?

Ce que tu as pu produire, grâce au sol désert et abrité sur lequel ton art a poussé, je le sais et tu le sais. Chacun a pu constater, par les fruits, que ce sol était à ta convenance. Nul ne sait encore ce que tu donneras, une fois transplanté. Peut-être rien. Prends garde !

En outre, et c'était fatal, tu t'écartes de tes anciens amis, de ceux qui t'ont soutenu, prôné, et qui furent tes garants. Justement, l'ami Garriard, qui dînait hier à la maison, m'a dit que ton nouveau monde te faisait le plus grand tort et que, quand on serait bien convaincu de ton option pour la *droite*, tu n'aurais bientôt plus le groupe des vrais artistes à tes côtés.

Or, si je vois quels partisans tu perds, je ne vois guère que tu en acquières d'autres. Je ne conteste pas que ton marquis de Nécringel ne te comble de prévenances. Entendu : il est charmant, il ne dédaigne pas de se montrer en ta compagnie chez



Phot. Nadar.

PAUL HERVIEU (1857-1916)

ses fermiers ; de plus, il t'a fait une commande, et il doit en avoir pour toi le genre d'estime que les messieurs de son espèce ont envers quelqu'un qui leur gagne leur argent, ailleurs qu'aux nobles jeux du hasard, c'est-à-dire en travaux manuels. Et je suis convaincu aussi que cela coûte encore moins à M. le comte, son beau-père, de te considérer comme l'égal de Théodore Rousseau pour les portraits et de Vélasquez pour les paysages. Mais réfléchis à ceci : ta raison, ton unique raison d'être en cour auprès de ces seigneurs, ce sont les éloges que tes amis de la première heure ont pensés, dits et imprimés sur toi. Car, au banquet restreint de la haute vie, le mérite individuel n'est presque rien, l'individu en soi est trop peu de chose pour avoir droit à l'un des couverts très strictement comptés. Nul n'y est admis qu'en représentation, en qualité de représentant. On y représente tantôt des aïeux, tantôt des capitaux ou des électeurs, ou encore des admirateurs et du succès.

Par conséquent, mon cher garçon, si tu veux conserver ton titre à piquer les assiettes de ce monde-là, ne rebute pas la clientèle d'esprits ingénus et de cœurs enthousiastes qui ont établi ta notoriété et qui sont le seul appui solide d'un artiste.

Là-dessus, je te remercie de t'être informé affectueusement des nouvelles de mon intérieur.

Léontine tient très bien la maison, de telle sorte que, pour la première fois de mon existence, j'ai des économies. Je te souhaiterais une femme pareille, malgré la vivacité avec laquelle on déblatère contre le collage. Car, du train où je te vois parti, j'appréhende toujours que tu ne veuilles te lancer dans quelque liaison copurchic. Tu as du cœur, mon bon petit : et une de tes grandes dames, à linge fleurdelisé, ne te prendrait que comme passe-temps. Il faut te garer de cela surtout, encore plus que de tout, je t'en prie, parce que la tentation est sans doute forte et que la déception te serait rude.

Ce que Léontine a tout à fait de bon garçon, c'est de se plaire absolument chez nous et de ne faire la tête à aucun camarade. Comme ça, l'on peut vivre selon le traintrain qui me plaît, laisser venir les idées et en échanger avec les autres, dans la fumée des pipes.

L'ami Garriard vient presque tous les soirs, ou bien on le retrouve pour souper, après le spectacle, les soirs de premières. C'est là le seul genre de sorties auquel tient Léontine, et que je lui accorde volontiers. L'autre soir, Garriard nous a lu le

premier acte de sa pièce, qui est fichtrement bien. Il y avait aussi là Jinker, qui nous a joué, à quatre mains, avec Mélanie, le morceau qu'il a composé pour leur mariage et qu'il intitule : « La Marche nuptiale des unions régularisées. » On s'est tordu. Et puis, on a discuté pour savoir si, Léontine et moi, nous ne devrions pas nous marier aussi, à notre tour. Mais à quoi bon ? Nous n'avons à nous gêner pour personne, et rien ne nous manque. Du reste, Léontine a dit qu'elle ne le voudrait pas.

Quant à mon travail, je poursuis mon roman sur les caissiers. Garriard dit déjà que ça va être épatant. Il m'a d'ailleurs, lui-même, donné quelques bons détails sur des coups que le second mari de sa mère a faits avant de filer en Belgique.

Réponds-moi, petit frérot, que tu n'en veux pas à ton vieux de sa morale ; et préviens-moi quand tu seras sur le point de revenir, pour qu'on ait les amis ordinaires avec un repas extra.

Ton Cyprien Marfaux.

(Peints par eux-mêmes.)

Lemerre, éditeur.

Ce qui fait le plus vite se détourner l'espèce humaine, ce n'est peut-être pas la vision de la mort c'est la face de la vérité

Paul Hervieu

1858-1915 *RÉMY DE GOURMONT* *

Henri de Régnier.

CELUI-LA vit en un vieux palais d'Italie où des emblèmes et des figures sont écrits sur les murs. Il songe, passant de salle en salle, il descend l'escalier de marbre vers le soir, et s'en va dans les jardins, dallés comme des cours, rêver sa vie parmi les bassins et les vasques, cependant que les cygnes noirs s'inquiètent de leur nid et qu'un paon, seul comme un roi, semble boire superbement l'orgueil mourant d'un crépuscule d'or. M. de Régnier est un poète mélancolique et somptueux : les deux mots qui éclatent le plus souvent dans ses vers sont les mots *or* et *mort*, et il est des poèmes où revient jusqu'à faire peur l'insistance de cette rime automnale et royale. Dans le recueil de ses dernières œuvres on compterait sans doute plus de cinquante vers ainsi finis : oiseaux d'or, cygnes d'or, vasques d'or, fleur d'or et lac mort, jour mort, rêve mort, automne mort. C'est une obsession très curieuse et symptomatique, non pas et bien au contraire d'une possible indigence verbale,

*GOURMONT (Rémy DE), né à Bazoches-en-Houlme (Orne) en 1858, mort à Paris en 1915. Attaché, en 1883, à la Bibliothèque Nationale, Rémy de Gourmont fut révoqué de ses fonctions en 1891, à la suite de la publication d'un article intitulé *le Joujou patriotisme.*

Écrivain d'une extrême richesse, maître du style, Gourmont a eu sur la littérature de son temps une influence considérable. Esprit très souple, animé d'une curiosité inlassable, il eut des connaissances très étendues. Son premier livre original, succédant à des ouvrages de vulgarisation, fut un roman : *Merlette* (1886). Mais il affirma surtout sa personnalité dans *Sixtine* (1890). Gourmont a cultivé toutes les formes littéraires avec un égal talent. Il fit représenter, en 1891, au Théâtre d'Art, *Théodat*, poème dramatique. *Simone, les Litanies de la Rose, les Oraisons mauvaises, les Divertissements*, etc., ressortent du lyrisme pur. Le *Livre des masques*, une de ses œuvres capitales, évoque en deux volumes (1896-1898) la plupart des figures marquantes de la littérature moderne, analysées selon un procédé de critique très neuf. Citons encore, dans des genres très divers, *le Latin mystique* (1892), où Gourmont s'essaye à la philologie pittoresque ; *l'Idéalisme* (1893) ; *le Pèlerin du Silence*, contes philosophiques (1896) ; *l'Esthétique de la langue française* (1899) et *le Problème du style* (1902), admirables études ; *la Physique de l'Amour* (1903), d'une portée scientifique et morale. Mais le genre, avec

mais d'un amour avoué pour une couleur particulièrement riche et d'une richesse triste comme celle d'un coucher de soleil, richesse qui va devenir nocturne.

Des mots s'imposent à lui quand il veut peindre ses impressions et la couleur de ses songes ; des mots s'imposent aussi à qui veut le définir, et d'abord celui-ci, déjà écrit mais qui renaît, invincible : richesse. M. de Régnier est le poète riche par excellence, — riche d'images ! Il en a plein des coffres, plein des caves, plein des souterrains, et incessamment une file d'esclaves qui en apporte d'opulentes corbeilles qu'il vide, dédaigneux, sur les marches éblouies de ses escaliers de marbre, cascades versicolores qui s'en vont bouillonnantes, puis paisibles, former des étangs et des lacs irradiés. Toutes ne sont pas nouvelles. M. Verhaeren préfère, aux plus justes et aux plus belles métaphores antérieures, celles qu'il crée lui-même, même maladroites, même informes ; M. de Régnier ne dédaigne pas les métaphores antérieures, mais il les refaçonne et se les approprie en modifiant leur entourage, en leur imposant des voisinages nouveaux, des significations encore inconnues ; si parmi ces images retravaillées il s'en trouve quelqu'une de matière vierge, l'impression que donnera une telle poésie n'en sera pas moins tout à fait originale. En œuvrant ainsi, on échappe au bizarre et à l'obscur ; le lecteur n'est pas brusquement jeté dans une forêt dédalienne ; il retrouve son chemin, et sa joie de cueillir des fleurs nouvelles se double de la joie de cueillir des fleurs familières.

> Le temps triste a fleuri ses heures en fleurs mortes,
> L'an qui passe a jauni ses jours en feuilles sèches.
> L'Aube pâle s'est vue à des eaux mornes
> Et les faces du soir ont saigné sous les flèches
> Du vent mystérieux qui rit et qui sanglote.

---

la critique, où Gourmont est passé maître, c'est l'essai. Il faut mettre à part, dans son œuvre, *la Culture des idées* (1900) ; *le Chemin de velours* (1902) ; *les Épilogues*, réflexions sur la vie (1903-1913) ; *les Promenades littéraires* (1904-1913) ; *les Promenades philosophiques* (1905-1909). L'auteur y déploie toute la complexité d'une intelligence éprise à la fois d'enthousiasme et d'analyse ; toute la richesse d'une culture qui l'apparente, de même que son athéisme souriant, à Diderot et Anatole France ; toute la perfection d'une langue hautaine et limpide, savoureuse et ciselée.

Rémy de Gourmont fut un des fondateurs et le collaborateur infatigable du *Mercure de France*. Il écrivit dans une cinquantaine de revues et journaux étrangers, sans jamais négliger son style, et contribua ainsi, pour une large part, au rayonnement de l'esprit français.

Une telle poésie a certainement de l'allure.

M. de Régnier sait dire en vers tout ce qu'il veut, sa subtilité est infinie ; il note d'indéfinissables nuances de rêve, d'imperceptibles apparitions, de fugitifs décors ; une main nue qui s'appuie un peu crispée sur une table de marbre, un fruit qui oscille sous le vent et qui tombe, un étang abandonné, ces riens lui suffisent et le poème surgit, parfait et pur. Son vers est très évocateur ; en quelques syllabes, il nous impose sa vision :

> Je sais de tristes eaux en qui meurent les soirs ;
> Des fleurs que nul n'y cueille y tombent une à une...

Encore très différent en cela de Verhaeren, il est maître absolu de sa langue ; que ses poèmes soient le résultat d'un long ou d'un bref travail, ils ne portent nulle marque d'effort, et ce n'est pas sans étonnement, ni même sans admiration, que l'on suit la noble et droite chevauchée de ces belles strophes, haquenées blanches harnachées d'or qui s'enfoncent dans la gloire des soirs.

Riche et subtile, la poésie de M. de Régnier n'est jamais purement lyrique ; il enferme une idée dans le cercle enguirlandé de ses métaphores, et si vague ou si générale que soit cette idée, cela suffit à consolider le collier ; les perles sont retenues par un fil, parfois invisible, mais toujours solide ; ainsi, ces quelques vers :

> L'Aube fut si pâle hier
> Sur les doux prés et sur les prêles,
> Qu'au matin clair
> Un enfant vint parmi les herbes,
> Penchant sur elles
> Ses mains pures qui y cueillaient des asphodèles.
>
> Midi fut lourd d'orage et morne de soleil
> Au jardin mort de gloire en son sommeil
> Léthargique de fleurs et d'arbres,
> L'eau était dure à l'œil comme du marbre,
> Le marbre tiède et clair comme de l'eau,
> Et l'enfant qui vint était beau,
> Vêtu de pourpre et lauré d'or,
> Et longtemps on voyait de tige en tige encor,
> Une à une, saigner les pivoines leur sang
> De pétales au passage du bel Enfant.

L'Enfant qui vint ce soir était nu ;
Il cueillait des roses dans l'ombre,
Il sanglotait d'être venu,
Il reculait devant son ombre;
C'est en lui nu
Que mon Destin s'est reconnu.

Simple épisode d'un plus long poème, lui-même fragment d'un livre, ce petit triptyque a plusieurs significations et dit des choses différentes selon qu'on le laisse à sa place ou qu'on l'isole : ici, image d'un destin particulier ; là, image générale de la vie. Qu'on y voie encore un exemple de vers libres vraiment parfaits et maniés par un maître.

(LE LIVRE DES MASQUES.)

Mercure de France.

Du Style ou de l'Écriture.

LE métier d'écrire est un métier, et j'aimerais mieux qu'on le mît à son ordre vocabulaire, entre la cordonnerie et la menuiserie, que tout seul à part des autres manifestations de l'activité des hommes. A part, il peut être nié, sous prétexte d'honneurs, et tellement éloigné de tout ce qui est vivant qu'il meure de son isolement ; à son rang dans une des niches symboliques, le long de la grande galerie, il suggère des idées d'apprentissage et d'outillage ; il éloigne de lui les vocations impromptues ; il est sévère et décourageant.

Le métier d'écrire est un métier ; mais le style n'est pas une science. Le style est l'homme même et l'autre formule, de Hello, le style est inviolable, disent une seule chose : le style est aussi personnel que la couleur des yeux ou le son de la voix. On peut apprendre le métier d'écrire ; on ne peut apprendre à avoir un style ; on peut teindre son style comme on teint ses cheveux, mais il faut recommencer tous les matins et n'avoir pas de distractions. On apprend si peu à avoir un style qu'au cours de la vie, souvent on désapprend ; quand la force vitale est moindre, on écrit moins bien ; l'exercice, qui améliore d'autres dons, gâte parfois celui-là.

Écrire, c'est très différent de peindre ou de modeler ; écrire

ou parler, c'est user d'une faculté nécessairement commune à tous les hommes, d'une faculté primordiale et inconsciente. On ne peut l'analyser sans faire toute l'anatomie de l'intelligence ; c'est pourquoi, qu'ils aient dix ou dix mille pages, tous les traités de l'art d'écrire sont de vaines esquisses. La question est si complexe qu'on ne sait par où l'aborder ; elle a tant de pointes et c'est un tel buisson de ronces et d'épines, qu'au lieu de s'y jeter on en fait le tour ; et c'est prudent.

Écrire, mais alors, au sens de Flaubert et de Goncourt, c'est exister, c'est se différencier. Avoir un style, c'est parler au milieu de la langue commune un dialecte particulier, unique et inimitable, et cependant que cela soit à la fois le langage de tous et le langage d'un seul. Le style se constate ; en étudier le mécanisme est inutile au point où l'inutile devient dangereux ; ce que l'on peut recomposer avec les produits de la distillation d'un style ressemble au style comme une rose en papier parfumé ressemble à la rose.

Quelle que soit l'importance fondamentale d'une œuvre « écrite », la mise en œuvre par le style accroît son importance. C'était l'opinion de Buffon, que toutes les beautés qui se trouvent dans un ouvrage bien écrit, « tous les rapports dont le style est composé sont autant de vérités aussi utiles et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet ». Et c'est aussi, malgré le dédain commun, l'opinion commune, puisque les livres de jadis qui vivent encore ne vivent que par le style.

(**La Culture des idées.**)
Mercure de France.

1859-1914 *JEAN JAURÈS* *

Patriotisme et Internationalisme.

NOUS n'oublions pas, nous ne pouvons pas oublier.

Je ne sais si quelqu'un oublie, mais ce n'est pas nous ! Le

*JAURÈS (Jean-Léon), né à Castres (Tarn) en 1859, mort assassiné, à Paris, le 31 juillet 1914. Ancien élève de l'École normale, il professa à Albi, puis fut maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse. Élu,

chancelier de Caprivi, qu'on a beaucoup cité ces jours-ci et que je veux citer à mon tour, disait, dans cette langue réaliste des hommes d'État allemands, au cours de la discussion sur la loi militaire et pour établir l'incontestable sincérité de ses sentiments pacifiques :

« La nation allemande est rassasiée. »

Nous sommes, Messieurs, dans la nécessité douloureuse de dire : « La nation française est mutilée. »

Nous n'oublions pas la blessure profonde reçue par la patrie, parce qu'elle est en même temps une blessure profonde reçue par le droit universel des peuples.

Contre l'atteinte portée au droit, nous ne protestons pas seulement comme Français, entendez-le bien ! Subissant un

---

en 1885, député du Tarn, il vota avec les républicains modérés et échoua en 1889. Il retourna alors à Toulouse comme chargé de cours, devint adjoint au maire et prit part à la fondation de l'Académie de Médecine. Déjà, il avait commencé à évoluer vers le socialisme. Il se fit le défenseur des grévistes à Carmaux et fut élu député à Albi (1893). A la suite d'une interpellation retentissante sur les grèves, il devint le chef du parti socialiste à la Chambre, où son éloquence enflammée et de forme très littéraire le plaça au premier rang. A partir de ce moment, il joua un grand rôle, soit à la tribune, soit dans le pays, notamment lors de la nouvelle grève de Carmaux et dans les polémiques de l'affaire Dreyfus. Non réélu député de Carmaux, en 1898, Jaurès devint le principal rédacteur de *la Petite République* ; après l'entrée d'un socialiste dans le cabinet Waldeck-Rousseau, il lutta contre le parti ouvrier français dirigé par Jules Guesde et chercha à amener l'union des diverses fractions du parti socialiste.

Il fut réélu député par la deuxième circonscription d'Albi en 1902 et 1906. Il appuya la politique du ministère Combes, fut élu vice-président de la Chambre et essaya de faire revivre l'affaire Dreyfus. Il fonda et dirigea un journal quotidien, *l'Humanité*, organe du parti socialiste français. Engagé dans de vives polémiques à propos des doctrines antimilitaristes d'Hervé, il affirma à la tribune de la Chambre que la classe ouvrière défendrait l'indépendance de la patrie. Pendant les jours tragiques de juillet 1914, il lutta jusqu'au dernier moment pour le maintien de la paix. Devant la volonté d'agression de l'Allemagne, il rallia autour du péril toutes les forces de son parti. Mais, pendant la soirée du 31 juillet, un déséquilibré l'assassina d'un coup de revolver.

Jaurès a publié : *la Réalité du monde sensible; les Premières Bases du socialisme allemand chez Luther, Kant, Fichte et Hegel*, thèses de doctorat (1889) ; *les Preuves ; Affaire Dreyfus* (1900) ; *Action socialiste ; le Socialisme et l'enseignement ; le Socialisme et les peuples* (1899) ; *Études socialistes* (1902) ; *Discours parlementaires* (1904) ; *l'Armée nouvelle*, et il entreprit, avec le concours de divers collaborateurs, une grande *Histoire socialiste*.

déchirement intime dans le déchirement commun de la patrie, nous protestons aussi comme socialistes. Il est intolérable, au moment où le socialisme veut affranchir toutes les volontés humaines, qu'il y ait des volontés françaises séparées du groupe historique dont elles veulent faire partie.

Et si nous combattons, si nous poursuivons le capitalisme, c'est parce qu'il donne à l'homme prise sur l'homme ; si nous combattons, dans cette force du capital, la prolongation du vieil esprit de domination et de conquête, ce n'est pas pour subir ce vieil esprit de domination et de conquête sous sa forme la plus brutale, quand il fait ouvertement violence à la conscience des peuples et quand il coupe en deux par l'épée des âmes qui veulent rester unies.

Si nous combattons le militarisme, ce n'est pas pour lui laisser son dernier trophée. Dans nos conflits intérieurs, dans nos grèves, dans nos luttes économiques, nous nous indignons quand le soldat de France est exposé à tirer sur ses frères. Mais à quoi donc sont exposés ceux qui sont enrôlés ailleurs par le militarisme impérial, sinon à tirer un jour sur des frères?

Voilà pourquoi, je tiens à le dire du haut de la tribune, il n'y a pas dans la conscience socialiste du prolétariat universel une seule protestation contre le régime capitaliste qui ne condamne en même temps, par une logique invincible, les annexions violentes pratiquées sur des peuples qui n'acceptent pas l'autocratie militaire de l'étranger.

A mesure que les gouvernements ont à compter de plus en plus avec la force de l'opinion, à mesure surtout que le suffrage universel se développe sur l'Europe — il a conquis la Belgique, demain il va conquérir l'Autriche-Hongrie, ailleurs peut-être il s'introduira sous d'autres formes — tous les groupes d'intérêts, tous les groupes de sympathie, toutes les idées, toutes les forces d'un peuple sont appelés à la vie publique et à la vie légale et même les conquis deviennent une force devant laquelle le conquérant est forcé de capituler parfois, avec laquelle il est obligé de compter toujours, et les vaincus, avec lesquels le vainqueur est obligé de compter, ne sont plus tout à fait des vaincus.

Nous ne sommes plus au temps où l'Irlande écoutait tous les bruits de guerre en Europe et attendait le débarquement de l'étranger qui devait la libérer de l'occupant. Nous ne sommes plus au temps où Mickiewicz terminait son *Livre des Pèlerins* par cette formidable prière : « Et la guerre universelle pour

notre libération, donnez-nous-la, Seigneur ! » Non ! Mais lorsque l'Irlande, au Parlement même de Londres, fait et défait les majorités, lorsqu'elle donne et retire le pouvoir, lorsque les trois maîtres de la Pologne, à la même heure, pour conserver leur pouvoir sur l'opinion ou pour leurs combinaisons parlementaires, sont obligés de caresser à la fois le sentiment national polonais, lorsqu'ils ressuscitent ainsi, par la simultanéité forcée et étrange de leur démarche, l'unité visible du peuple qu'ils s'étaient partagé, j'ai le droit de dire que la justice immanente a aujourd'hui en Europe d'autres voix et d'autres moyens que la guerre.

La nation conquérante ne peut développer ses propres libertés qu'en les communiquant aux conquis, aux vaincus eux-mêmes ; et comme ceux-ci sont un peuple par les idées, par les sentiments, par les traditions et par les espérances, par les affinités qui les relient aux groupes historiques dont ils ont été séparés, toujours vous voyez sur le fond même des luttes parlementaires se dessiner des figures de peuples et il y aura d'étranges et de profonds remaniements de nations, avant qu'aucune carte les ait signalés.

Et puis, Messieurs, ce n'est pas seulement le développement de la justice sociale qui abolira les iniquités de nation à nation, comme les iniquités d'individu à individu. De même qu'on ne réconcilie pas des individus en faisant simplement appel à la fraternité humaine, mais en les associant, s'il est possible, à une œuvre commune et noble, où, en s'oubliant eux-mêmes, ils oublient leur inimitié, de même les nations n'oublieront les vieilles jalousies, les vieilles querelles, les vieilles prétentions dominatrices, tout ce passé éclatant et triste d'orgueil et de haine, de gloire et de sang, que lorsqu'elles se seront proposé, toutes ensemble, un objet supérieur à elles, que quand elles auront compris la mission que leur assigne l'histoire, que Chateaubriand leur indiquait déjà il y a un siècle, c'est-à-dire la libération définitive de la race humaine qui, après avoir échappé à l'esclavage et au servage, veut et doit échapper au salariat.

Dans l'ivresse, dans la joie de cette grande œuvre accomplie ou même préparée, quand il n'y aura plus domination politique ou économique de l'homme sur l'homme, quand il ne sera plus besoin de gouvernements armés pour maintenir les monopoles des classes accapareuses, quand la diversité des drapeaux égaillera, sans la briser, l'unité des hommes, qui donc alors, je vous le demande, aura intérêt à empêcher un groupe d'hommes

de vivre d'une vie plus étroite, plus familière, plus intime, c'est-à-dire d'une vie nationale avec le groupe historique auquel le rattachent de séculaires amitiés?

Et comme c'est la classe des salariés, comme c'est, en tous pays, la classe prolétarienne qui pressent le mieux l'ordre nouveau, parce qu'elle souffre le plus de l'ordre présent, comme c'est elle qui, dès aujourd'hui, prépare le mieux l'accord international du prolétariat, avec elle et comme elle, nous sommes internationalistes pour préparer l'abolition des iniquités sociales qui sont la cause des guerres et des guerres qui sont le prétexte des armées.

Mais en attendant cette réalisation de la paix internationale par l'unité socialiste, il est du devoir de tous les socialistes, dans tous les pays, de protéger chacun leur patrie contre toutes les agressions possibles.

(Discours prononcé a la Chambre des députés, le 7 avril 1895.)

Bibliothèque du Parti ouvrier.

1859 *HENRI LAVEDAN**

Chez une amie commune.

Madame Prunier, cinquante ans.
Madame Lourdain, quarante-cinq ans.
Mademoiselle Lourdain, vingt-deux ans.
M. Duflac, cinquante-cinq ans.
Paul Duflac, trente ans.

Chez Mme Prunier, qui habite un bel appartement au premier étage, avec balcon, boulevard Magenta. Mme Prunier est au salon avec les Lourdain, quand la domestique introduit les Duflac, père et fils.

Mme Prunier, *se levant.* — Ah ! quelle surprise ! Permettez, cher monsieur, que je vous présente à mon amie, Mme Lourdain, dont vous m'avez si souvent entendu parler.

* LAVEDAN (*Henri*-Léon-Émile), né à Orléans en 1859. Les grands journaux parisiens s'ouvrirent à lui de bonne heure pour insérer sous sa signature des peintures satiriques des mœurs du monde, ou plutôt des divers

M. DUFLAC. — Avec grand plaisir.

Mme PRUNIER, *à Mme Lourdain.* — Chère Madame, M. Duflac, une relation de trente ans...

M. DUFLAC. — Eh oui ! C'est en 1865...

Mme PRUNIER, *désignant Paul.* — Et son fils, un charmant jeune homme. (*Désignant la jeune fille.*) Mlle Lourdain.

Mme LOURDAIN, *sensible.* — Une grande fillette ! Ah ! mon Dieu, oui !

Mme PRUNIER. — Et qui embellit de jour en jour. (*Tout le monde sourit d'un air entendu et on s'assoit.*)

M. DUFLAC, *à Mme Lourdain.* — Elle marche sur vos traces.

Mme LOURDAIN. — Oh ! Monsieur !

Mme PRUNIER. — Mme Lourdain, au moment où vous êtes arrivé, était en train de me conter qu'elle avait passé une ravissante après-midi, dimanche dernier, au Jardin d'acclimatation.

M. DUFLAC. — Ah ! Moi, voilà bien longtemps que je n'y ai mis les pieds.

Mme LOURDAIN. — D'abord, la musique est excellente. J'adore la musique militaire.

PAUL DUFLAC, *à Mlle Lourdain.* — Et vous, Mademoiselle?

Mlle LOURDAIN. — Beaucoup. Mais j'aime bien l'autre aussi.

PAUL DUFLAC. — Sans doute.

Mme LOURDAIN. — Elle a été l'autre jour à l'Opéra.

---

mondes parisiens, finement observées et spirituellement dialoguées. Ces séries de chroniques parurent en volumes, de 1885 à 1892, ainsi intitulées : *Mam'zelle Vertu* (1885); *Sire* (1888); *Nocturnes* (1891). Puis vinrent : *le Nouveau Jeu* (1892); *Leur Cœur* (1893); *le Lit* (1894): *leur Beau Physique* (1894); *le Vieux Marcheur* (1895); *les Marionnettes* (1895); *la Haute* (1896); *Leurs Sœurs* (1896); *les Jeunes* (1897); *la Vie courante, Bon an mal an, les Grandes Heures*, les romans du *Chemin du salut*, etc. — Auteur dramatique, il a fait représenter : *une Famille* (Théâtre-Français, 1891); *le Prince d'Aurec* (1894); *les Deux Noblesses* (1897); *Catherine* (1897); *le Nouveau Jeu* (1898); *le Vieux Marcheur* (1899); *les Médicis* (1901), comédies où il met en scène le monde qui s'amuse; *le Marquis de Priola* (1902), portrait un peu romantique d'un Don Juan moderne; *le Duel* (1905) et *Servir* (1913), pièces d'idées, où des principes opposés sont les facteurs principaux de l'action; *le Goût du vice* (1911), comédie allègre et moralisatrice. H. Lavedan, qui est entré à l'Académie française en 1899, s'est créé une langue spéciale, savoureuse et solide. Sous sa plume, la drôlerie du style boulevardier fait souvent place à l'éloquence.

Mlle Lourdain. — Pour la première fois.

M. Duflac. — Oh ! c'est charmant !

Mme Lourdain. — Son père lui a offert ça pour ses vingt ans.

M. Duflac. — Et qu'a-t-elle vu jouer, cette chère enfant?

Mlle Lourdain. — Faust.

Mme Lourdain. — Je ne sais pas si vous êtes comme moi, j'adore Gounod.

M. Duflac. — Pas dans tout.

Mme Prunier. — Non. Mais c'est égal...

M. Duflac. — Ah ! je suis de votre avis.

Mme Lourdain. — Quand on voit aujourd'hui ceux qui essaient de le remplacer...

Paul Duflac. — Et qui ne peuvent pas.

Mme Lourdain. — N'est-ce pas, Monsieur? Je vois que vous aussi, vous êtes un peu artiste.

M. Duflac. — Lui? S'il l'est? Trop, hélas !

Mme Lourdain. — Jamais trop ! Ne dites pas cela. Ne retirons pas à la jeunesse sa flamme, son idéal !

Mme Prunier. — M. Paul Duflac est l'associé de son père, et il dirige avec lui la maison.

Mme Lourdain. — Bravo ! Tout alors ? Le commerce et les arts... Votre père doit être bien fier de vous, Monsieur.

Paul Duflac. — Madame...

M. Duflac. — Il est gentil. C'est un bon petit homme. Et pas bête. Excessivement fort en chimie. Il m'a trouvé, il y a deux ans, un procédé pour la coloration de mes sirops, absolument sans danger, et dont j'ai eu déjà des résultats merveilleux.

Mme Prunier, *à Mme Lourdain.* — Vous savez que la maison de M. Duflac est des plus vieilles et des plus solides...

Mme Lourdain. — Je sais. Qu'est-ce qui ne connaît pas? (*A Duflac.*) Monsieur, je ne voudrais pas du tout que vous pensiez que je le dis par politesse. Mais pour toutes mes conserves, gelées, cerises à l'eau-de-vie, etc., voilà des années que je ne me fournis que chez vous.

M. Duflac. — Vraiment, Madame, vous me comblez. Je tâche de satisfaire...

Mme Lourdain. — Et vous y réussissez bien !

M. DUFLAC. — Tant mieux. C'est si lourd, une maison, aussi grosse que celle-là !

Mme LOURDAIN. — Mais si prospère, en revanche !

M. DUFLAC. — Ah ! dame oui ! je n'ai pas lieu de me plaindre. Et si ça continue ainsi, les enfants de mon Paul, plus tard, ne mourront pas sur la paille.

Mme LOURDAIN. — Monsieur n'est pas marié?

M. DUFLAC. — Eh ! non. Pas encore. Mais nous cherchons. Nous voudrions bien caser ça. (*Un petit silence gêné.*) Pas facile.

Mme LOURDAIN. — Pourtant...

M. DUFLAC. — Pas facile. Moi, oh ! dans le temps, ça a été tout seul, avec sa mère. Je ne la connaissais pas. Je ne l'avais jamais vue ni d'Ève ni d'Adam. On nous a fait rencontrer chez une amie, comme par hasard. Une petite visite de dix minutes... on a parlé de n'importe quoi... elle et moi nous n'avons pas échangé cinq mots. Et crac, ça y a été... Elle me plaisait beaucoup ; je l'ai demandée, on me l'a donnée. Et me voilà ! Il y a de cela un bocal de trente-deux ans ! Je ne l'ai jamais brusquée ; elle a des diamants magnifiques, une maison de campagne à Gennevilliers ; je crois qu'il n'y a pas eu de femme plus heureuse au monde.

Mme LOURDAIN. — C'est égal... Ces mariages, bâclés en cinq minutes, peuvent réussir, une fois par hasard, avec des natures exceptionnelles comme la vôtre...

M. DUFLAC. — C'est vrai. Je ne dis pas non.

Mme PRUNIER. — Il ne faudrait pas trop s'y fier. (*A Duflac.*) Et madame?

M. DUFLAC. — Elle va, elle va bien.

Mme PRUNIER. — Je regrette qu'aujourd'hui nous n'ayons pas eu le plaisir...

M. DUFLAC. — Elle avait à aller à la Ménagère... des petits achats...

Mme PRUNIER. — Elle est si entendue.

M. DUFLAC. — Dame, ça oui ! Pour tout ce qui est de sa maison, elle y tient l'œil et le doigt. (*A Mlle Lourdain.*) Mademoiselle aussi, j'en suis sûr, est une femme d'intérieur?

Mme LOURDAIN. — Guère. Nous sommes un peu rêveuse... la poésie. Ça lui passera.

M. Duflac. — C'est charmant ! Mais l'heure nous presse un peu. .

Mme Prunier. — Vous partez déjà ?

M. Duflac. — Il le faut. Ça n'était qu'une petite visite...

Mme Prunier. — Ça ne compte pas ; j'espère qu'un autre jour vous reviendrez, avec monsieur votre fils...

Paul Duflac. — Madame...

Mme Prunier. — Et que vous resterez plus longtemps. Vous me devez un dédommagement. Vous aurez peut-être le plaisir de rencontrer de nouveau ces dames Lourdain ?

M. Duflac, *galant.* — Mais... ça n'est pas de refus.

Mme Lourdain. — Oh ! vraiment, monsieur. (*Les Duflac se lèvent. Cérémonies mutuelles, saluts, sourires. Mme Prunier les accompagne dans l'antichambre.*)

Mme Prunier, *une fois sur le palier, bas.* — Eh bien ?

M. Duflac. — Moi, ça m'est égal. (*A son fils.*) Mais toi ?

Paul Duflac. — Elle me déplaît plutôt. Elle est mal bâtie, et elle a l'air bête comme un pot à eau.

M. Duflac. — Oui. Calme-toi. Ça ne prouve rien. Et ne nous pressons pas. Ta mère m'a fait le même effet la première fois.

Mme Prunier. — Enfin, voyez ! Réfléchissez ! Quatre cent mille francs tout de suite. Et autant à la mort.

M. Duflac. — Merci, chère amie. Nous allons y penser.

(*Pendant ce temps-là, au salon.*)

Mme Lourdain, *à sa fille.* — Comment le trouves-tu ? Te plaît-il ?

Mlle Lourdain. — Il me plaît. Je crois qu'il a du cœur. Il n'a pas l'air de tenir à l'argent.

Mme Lourdain. — Enfin, nous allons y penser. Ne nous pressons pas. Il s'agit de ton bonheur. Ça vaut la peine de réfléchir jusqu'à demain.

Mme Prunier, *qui rentre au salon. A part.* — Ça se fera.

(Les Petites Visites.)
Calmann-Lévy, éditeur.

GEORGES COURTELINE* 1860-1929

Messieurs les Ronds-de-cuir.

EN janvier 189.., un sieur Quibolle (Grégoire-Victor) décédait à Vanne-en-Bresse (Ain), léguant au musée de cette ville une paire de jumelles marines et deux chandeliers Louis XIII. Deux ans plus tard, l'affaire n'avait pas fait un pas. Ballottée de cartons en cartons, elle flottait par les bureaux des Dons et Legs, tiraillée comme à deux chevaux entre les deux avis, radicalement contraires, de l'autorité ministérielle et de l'autorité préfectorale, concluant l'une au rejet du legs, l'autre à son acceptation. Le pis était que deux députés ennemis avaient pris la chose à leur compte et tiraient dessus, chacun dans un sens, avec menace de créer des complications au Cabinet si le litige n'était tranché inversement à l'avis de l'autre ; le tout au grand chagrin du conservateur légataire, inondant la Direction de rappels désespérés et hurlant après son bien comme un chien de garde après la lune. Saisi de la question, le Conseil d'État hésitait, discutait le point de savoir lequel, au juste, d'un legs proprement dit ou d'une charge d'hérédité non sujette à l'approbation du gouvernement, constituait la libéralité Quibolle, et le débat en était là quand Van der Hogen intervint.

*COURTELINE (Georges MOINAUX, dit *Georges*), né à Tours en 1860, mort en 1929, fils de Jules Moinaux. Après un court passage à la caserne, il entra dans l'administration des cultes et il se mit à écrire. Doué d'un esprit humoristique, joignant à une gaieté de pince-sans-rire un fonds d'observation grossie, mais sincère, une verve satirique parfois amère, Courteline excelle dans les peintures de la vie militaire. Parmi ses fantaisies réunies en volumes, nous citerons : *les Gaîtés de l'escadron* (1886) ; *les Femmes d'amis* (1888); *Potiron* (1890); *les Têtes de bois* (1890); *le Train de 8 heures 47* (1891); *Lidoire et la Biscotte* (1892); *Messieurs les Ronds-de-cuir* (1893); *Ah! Jeunesse!* (1894). On lui doit aussi de courtes pièces, qui ont été jouées avec un vif succès, notamment : *Lidoire* (1891); *Boubouroche* (1893), une de ses meilleures œuvres; *les Grimaces de Paris, la Peur des coups* (1894); *les Gaîtés de l'escadron* (1895) ; *le Droit aux étrennes* (1896); *Un client sérieux* (1897); *Monsieur Badin* (1897); *le Gendarme est sans pitié* (1899); *l'Affaire Champignon; Blancheton père et fils* (1899); *le Commissaire est bon enfant*, avec J. Lévy (1899) ; *l'Article 330* (1900); *les Balances* (1901) ; *Victoires et conquêtes* (1902); *la Paix chez soi* (1903); *la Conversion d'Alceste*, un acte en vers (1905); *Mentons bleus* (1906); *les Linottes*, roman (1913).

Une fois qu'il passait devant la porte ouverte du rédacteur Chavarax, il aperçut le bureau vide et sur la table un dossier gigantesque de la hauteur d'une cage à serins !

Le legs Quibolle !...

Sauter dessus, s'en emparer comme d'une proie et l'emporter en son repaire, fut pour lui l'affaire d'un instant. Accomplie à l'insu de tous, l'opération réussit à merveille, et une heure après — pas deux, une ! — la question était tranchée. Entre les mains secouées de zèle du terrible Van der Hogen, une à une les pièces du dossier s'en étaient allées, Dieu sait où, voir si le printemps s'avançait ; celles-ci, lâchées sur la province à fin de complément d'instruction, celles-là emmêlées par erreur à des pièces d'autres dossiers. D'où un micmac de paperasses à défier un cochon d'y retrouver ses petits et l'immobilisation définitive d'une affaire devenue insoluble.

M. de la Hourmerie, pris au dépourvu, n'en fut pas moins très remarquable, d'une audace tranquille qui stupéfia Labrier.

— Monsieur, dit-il, l'affaire a été soumise il y a huit jours à l'examen du Conseil d'État. Mais peu importe ; veuillez vous asseoir, je vous prie. Vous veniez pour vos chandeliers?

— Oui, monsieur, dit le conservateur. Et pour ma jumelle marine.

C'était vrai. A bout de patience, écœuré de vaines attentes, il s'était enfin décidé à faire son petit coup d'État en venant à Paris, lui-même, disputer aux lenteurs administratives son humble part du legs Quibolle. Et il conta que, depuis vingt minutes, il errait, triste chien perdu, par les tortueux dédales de la Direction. Bien sûr, il ne se plaignait pas, mais à ses étranges sourires, à ses mots qu'il ne trouvait pas, à ses phrases pudibondement interminées, on reconstituait les dessous de sa lamentable odyssée; on pressentait sur quels extraordinaires locaux il avait dû pousser des portes! Combien de corridors enchevêtrés avaient vu et revu sa mélancolique silhouette, aux épaules voûtées un peu déjà par l'âge.

Il se justifia, d'ailleurs :

— Je vous demande mille pardons, Monsieur, de venir ainsi vous troubler au milieu de vos occupations, mais ma situation toute spéciale me fera excuser, je l'espère. Il faut vous dire qu'en me nommant à Vanne-en-Bresse, M. le ministre des Beaux-Arts ne m'a pas... euh, comment dirais-je? exceptionnellement favorisé. Mon Dieu non. A beaucoup près, même. Le musée de Vanne-en-Bresse, en effet, n'est pas des plus... intéressants.

Certes, dire qu'il n'y a rien à y voir serait de l'exagération. En somme, il possède plusieurs tableaux de maîtres (des copies, naturellement), une belle collection d'insectes et des bocaux de produits chimiques, ce qui est déjà quelque chose. Vous comprenez pourtant à quel point cette jumelle et cette paire de chandeliers — objets d'un haut intérêt — sont pour moi une bonne fortune...

Labrier s'amusait follement. Il eût payé vingt francs de sa poche pour assister à la fin de l'entrevue, tant l'égayait et l'attendrissait à la fois la pauvre petite figure du conservateur. Roublard, ayant vu du coin de l'œil son congé qui se formulait sur la bouche à demi ouverte de son chef, il prit carrément la parole :

— L'affaire, dit-il, est si bien au Conseil d'État, que c'est moi qui l'y ai envoyée!

Puis, sur la question faite d'une voix tremblante :

— Puis-je, du moins, espérer une bonne réponse?

— Incessante, déclara-t-il, j'oserai presque dire immédiate.

Qu'il fut payé de son aplomb! Au mot « immédiate », l'œil du conservateur s'était enflammé comme une torche; un indéfinissable sourire de cupidité satisfaite avait illuminé sa face.

Il bégaya :

— Fort bien... Ah! fort bien... parfaitement... Mon Dieu, que je suis aise de ce que vous me dites là...

Les mots ne se présentaient plus; il était trop heureux, cet homme. Déjà il tenait son bien, il l'emportait comme une proie. Et un rêve lui montrait sa vieillesse chargée de gloire; des quatre extrémités du monde il voyait des populations affluer à son petit musée, se masser, muettes d'admiration, devant la jumelle marine et les deux chandeliers Louis XIII.

— En effet, fit alors M. de la Hourmerie, que le joli toupet de l'expéditionnaire avait démonté un moment; la Section ne saurait tarder à se prononcer et je n'attends que le retour du dossier pour soumettre à la signature du président de la République le décret d'autorisation. Si monsieur (et il souligna), *qui est si exactement renseigné*, veut bien faire dès à présent le nécessaire, nul doute que je sois en état de vous satisfaire rapidement.

Labrier se dit :

— Cette fois, ça y est.

Il chercha un mot heureux, un de ces mots qui couvrent la

honte des défaites. Ne trouvant rien, il salua et sortit, accompagné, jusqu'à la porte, de la voix doucement éplorée du citadin de Vanne-en-Bresse insinuant :

— J'aurai donc l'honneur de vous revoir, Monsieur le chef de bureau. Je suis à Paris pour quelques jours, et si, naturellement, je pouvais repartir avec mes ampliations...

(MESSIEURS LES RONDS-DE-CUIR.)

Ernest Flammarion, éditeur.

Bon pour autographe
Janvier 1913
Courteline

1860-1918 *P. ET V. MARGUERITTE**
1867

Les Braves Gens.

ANXIEUSEMENT les regards sondaient l'horizon. Les hauteurs qui de Saint-Menges vont jusqu'à Fleigneux, le Hattoy couronné d'un bouquet sombre, s'animaient, de l'autre côté du

*MARGUERITTE (Paul), fils du général Margueritte, né à Laghouat en 1860, mort en 1918. Il commença ses études au lycée d'Alger, les continua au Prytanée de La Flèche, puis fut employé au ministère de l'Instruction publique (1881-1887). Il débuta par une biographie de son père, intitulée *Mon Père* (1884), fit partie d'abord du groupe naturaliste, s'en écarta après avoir signé, en 1887, le manifeste des Cinq contre *la Terre* de Zola, mais conserva le soin du détail, la précision du contour et des lignes, le goût de la vivante réalité. Il a donné, outre de nombreux récits parus dans divers journaux : *Tous quatre* (1885) ; *la Confession posthume* (1886) ; *Pierrot*

vallon de Floing, de troupes en marche. On se demanda, à la couleur des uniformes, si ce n'était pas de l'infanterie de marine. Mais des cavaliers casqués faisaient la navette, descendaient jusqu'au ruisseau. On en vit même qui galopaient jusqu'au bourg d'Illy, au pied du calvaire. Des coups de canon partaient du Hattoy ; sur toute la ligne des hauteurs surgissaient des batteries, qui crachèrent rouge, s'enveloppèrent de fumée. Quelques obus arrivèrent jusqu'aux rangs. Tout le 7e corps alors garnissait la crête, mettait son artillerie en ligne. Le fracas de la bataille s'étendait maintenant sur l'immense cercle ; le soleil, dans le resplendissement de l'azur, s'élevait, découpant sur la terre sèche l'ombre nette des arbres : lumière chaude où les choses s'épanouissaient, dans une vie heureuse.

C'est alors que sortant de l'Ardenne, de tous les taillis au loin parsemés de villages, des futaies silencieuses, des petits hameaux perdus, une avalanche de bestiaux et d'hommes, chassés par la peur, traqués par la fusillade et l'incendie, se rua, glissant à travers les champs et les routes hérissés de soldats, filtrant le long des parcs et des convois. C'étaient des paysans poussant aux roues leurs chariots surchargés de pauvres meubles ; des vieilles traînant des brouettes grinçantes, où s'empilaient des hardes nouées d'un mouchoir ; des femmes et des enfants en pleurs. Ils tournaient de côté et d'autre leur visage hagard, leurs yeux stupides. Quelques-uns piquaient

---

assassin de sa femme (1886); *Maison ouverte* (1887); *Pascal Géfosse* (1887); *Petit Théâtre* (1888); *Jours d'épreuve* (1889); *Amants* (1890); *Alger l'hiver* (1890); *la Force des choses* (1891); *Sur le retour* (1892); *le Cuirassier blanc* (1893); *Ma Grande* (1893); *la Tourmente* (1894); *Ame d'enfant* (1894); *Fors l'honneur* (1895); *l'Eau qui dort* (1896); *l'Essor* (1896). Depuis lors, il a collaboré avec son frère, Victor, et tous ses livres sont signés : PAUL ET VICTOR MARGUERITTE. Ce sont : *la Pariétaire* (1896); *le Carnaval de Nice* (1897); *Poum* (1897); *le Désastre* (1898); *les Tronçons du glaive* (1901); *les Braves Gens* (1901), formant avec *le Désastre* une trilogie sur la guerre de 1870; *les Deux Vies* (1902); *l'Eau souterraine* (1903); *la Commune* (1904); *le Prisme* (1905); *les Pas sur le sable* (1906); *le Poste des neiges*, *Femmes nouvelles*, *Zette*, et une comédie en trois actes : *le Cœur et la loi* (Odéon, 1905). A partir de 1908, les deux frères ont cessé leur collaboration. — Victor, né à Blida en 1867, s'engagea en 1886, devint lieutenant de dragons et donna sa démission en 1896, pour s'adonner aux lettres. Il collabora depuis à toutes les œuvres de son frère qu'il signa avec lui. Sous son nom seul, il a fait jouer une féerie en un acte et en vers : *la Belle au bois dormant* (1897); *la Double Méprise*, traduite de Calderon (Odéon, 1898), et il a publié un recueil de vers : *Au fil de l'heure* (1898).

de leurs gaules des bandes de moutons ou d'oies, traînaient une vache. Pêle-mêle, se cognant à cet exode de misère, les bêtes des bois et des champs fuyaient aussi, affolées. Des fauves avaient déserté leurs tanières, sangliers qui fonçaient droit, loups clignant au jour leurs prunelles sauvages. Des oiseaux tourbillonnaient par bandes. Des lièvres roux détalaient. Toute cette panique roulait vers les bois de Belgique.

Un renard fila comme un éclair, zigzaguant à travers les rangs des chasseurs d'Afrique. Des cris, des quolibets, des rires montèrent en tempête :

— Hou ! Hou ! *Fissah ! Baleck !* (1)

Et pendant cette seconde, on oublia le feu crépitant, la mort qui partout suspendue volait. Robert, en voyant les obus tomber sur un régiment de lanciers voisins, se réjouit égoïstement. Il n'avait plus la notion du temps. Quelle heure était-il? Entre neuf et dix heures peut-être?... Maintenant la grêle dardait plus dru, le fracas était terrible. Une fumée opaque planait au-dessus du ravin. La batterie divisionnaire, capitaine Hartung, en avant, tirait comme à l'exercice, avec une intrépidité superbe. A mesure que les servants tombaient, les sous-officiers les remplaçaient. Les pièces, chargées sans discontinuer, brûlantes, tonnaient coup sur coup ; elles ne se turent que quand les coffres furent vides. Le feu s'acharnait sur elles. Hartung ripostait inébranlable, jusqu'à sa dernière gargousse. On vit un moment Margueritte, qu'accompagnait le garde champêtre d'Illy pris comme guide, causer avec le général Brahaut. Et aussitôt ce bruit : on allait charger ! Des vieux, pour avoir une dragonne plus solide, tirèrent leur mouchoir et, l'ayant noué à leur main, l'assujettirent à la poignée du sabre. Wahl, ayant roulé le sien, arrangea fraternellement celui de Robert :

— Et tu vois, le poignet comme ça, le tranchant bien à droite !

Robert n'apercevait devant lui, au-dessus de la fumée, que le ciel bleu. Les rangs précédents, le 3e chasseurs d'Afrique devant eux, lui cachaient la crête. Une étrange ivresse s'était emparée de lui, un oubli de tout ce qui avait été jusque-là sa vie ; il s'incarnait dans cette minute frémissante, où vibrait toute l'énergie de sa jeunesse. Ses forces étaient décuplées, de se sentir coudoyé, soutenu par ses compagnons, ces amis qui

(1) « Vite ! Attention ! »

étaient de si rudes lascars, avaient fait la guerre, et dont l'enthousiasme portait le sien. Le dos trapu de M. Taillefer lui inspirait une confiance sans bornes. Il eût, éperonnant Corsaire, suivi la croupe musclée de Biskra jusqu'au bout du monde. Tous partageaient à leur manière cet enivrement. Cambroche ricanait de plaisir ; la face matoise de Pirard se plissait avec une malice goguenarde ; Wahl était sérieux, Livournet fébrile ; Gerboz, raide, tenait sa trompette prête. Soudain les sonneries éclatèrent : Gerboz emboucha le cuivre et, à pleine gorge, cria les notes pressées, haletantes, le lancer joyeux de la charge. D'un seul ébranlement, aux voix fortes des officiers répétant l'ordre, l'escadron, le régiment, la brigade étaient partis.

Margueritte, ayant quitté Brahaut dont les lanciers, les chasseurs et les hussards devaient l'appuyer à droite, venait de pousser de front les chasseurs d'Afrique. Allant reconnaître lui-même le terrain, il était descendu au galop vers le ruisseau de Floing. En sens inverse, déjà les tirailleurs de Nassau grimpaient. Ils étaient à quelques centaines de mètres, atteignaient le remblai de la route qui d'Illy à Floing borde le ruisseau. Margueritte avait rebroussé chemin, couru à ses régiments, et le bras tendu :

— Enlevez-moi ça, mes chasseurs !

Galliffet en tête du 3e, le 1er déboîtant à droite, le 4e à gauche, la brigade, dans un nuage de poussière, dévala des pentes. Margueritte, contre le calvaire, la suivait du regard. Le 3e atteignit vite les tirailleurs, sabrés, culbutés. La route, alors en déblai, surgit, saut formidable que l'alezan de Galliffet franchit d'un bond. Mais, derrière lui, des pelotons s'écrasent, des cris s'élèvent : — A droite ! à droite !... Les escadrons s'ouvrent, fondent en ouragan entre les compagnies espacées, qui les foudroient à bout portant. Le corps à corps en désordre tournoie. Un escadron, capitaine Rapp, parvient presque aux batteries, sur la pente du Hattoy. La charge partie en rangs serrés se rompt. Le 4e, obliquant davantage vers Floing, va se perdre dans les carrés, n'arrive même pas aux troupes de soutien. Le 1er, tournant vers Illy, se clairsème. L'escadron de Marles en colonne longe le ruisseau, s'engouffre dans les jardins et les rues du village. Une mêlée confuse disperse le peloton. On sabre autour de soi, comme on peut.

Robert, escorté de Wahl — où donc est Cambroche? Pistolet fait-il des tours aux Allemands? — galope, galope éperdument. Son poignet lui cuit, parce qu'il a frappé comme le lui avait

recommandé Wahl, le tranchant bien à droite, trop fort. Le coup a sonné sur un casque, le fantassin s'est écroulé. Est-il mort? Ça n'est vraiment pas difficile de se battre ! Il n'y a qu'à rendre à Corsaire et à taper. Tiens, voilà M. Taillefer, Pirard ne le lâche pas d'une longueur. Il a l'air content, le lieutenant, il se redresse sur ses étriers, son flottard bouffe, ses vieux petits yeux gris furettent. Mais qu'est-ce qu'a Wahl? Pourquoi s'arrête-t-il? L'Alsacien range Sidi-Brahim contre une auge de pierre où de l'eau coule. Le vieux cheval boit en sifflant, et Wahl, tranquillement, aspire, dans le creux de sa main, indifférent aux coups de feu qui le visent, partent des maisons. Il est de mauvaise humeur parce que sa lame a glissé sur la semelle de cuir que le Prussien portait — le chameau ! — sur sa poitrine. Un si beau coup !... C'était à refaire. Et puis l'arriéré du compte... Avec la rancune, sa dette depuis Pont-à-Mousson allait grossissant.

Livournet, seul à la poursuite d'un fantassin qui se sauvait à toutes jambes, chargeait, grisé d'air, le sabre haut. Le même aveuglement farouche qui l'emportait l'autre jour, dans les bois, l'attachait, frénétique, à la chasse du malheureux. Sa rage se doublait de la souffrance aiguë que lui causait, au cou, le sillon d'une balle. Sur son col jaune un filet rouge avait coulé. A voir son sang, l'exaspération l'avait rendu comme fou. Sa cervelle chaude, aux idées promptes, son entrain de Bordelais blagueur, cher aux dames, tournait à une férocité carnassière, où l'homme des hordes primitives jetait son cri. Devant lui l'uniforme sombre sautait : il voyait les clous des grosses semelles ; puis plus rien : où était l'animal? A fond de train, Livournet longea un mur, aperçut au passage le Prussien au guet qui riait et soufflait, et vlan ! détendait sa lame courte ; Livournet l'évita d'un retrait, sabra dans le vide, sentit avec stupeur Dandy qui, résistant au mors, hennissant de douleur, l'entraînait vertigineusement. Qu'avait cette bourrique !... Il vit que son cheval avait la croupe en sang, lardée à fond. Il hurla des injures ignobles, et ne pouvant maîtriser sa bête, le brigadier furieux, emballé, fila en flèche, sur une route déserte, vers les bois du Nord...

Robert et Wahl dressèrent l'oreille. Là-haut, sur le calvaire, grêle, le ralliement sonnait. A quelques pas d'eux, les notes du vigilant appel retentirent. Gerboz, une lueur sur son visage taciturne, gonflait les joues, lançait au loin le son connu, le rythme dont la cadence martelée disait la réunion, la joie de

se retrouver, victorieux, vivants, le repos près du chef. Les vibrations du cuivre s'éteignaient, renaissaient, et de partout les dolmans bleus, dociles, apparaissaient, se groupaient. Les chevaux écumant et fumant hennirent de se revoir. A la sortie du village, le peloton reformé trouvait l'escadron. On se compta. A la tribu, Livournet manquait. Trois blessés rejoignaient péniblement. La tristesse, courte, se dissipa, quand on vit le perruquier de l'escadron qui, démonté, accourait sain et sauf, faisant des gestes, très en arrière. Même, on rit de bon cœur, détendus. Le sang aux pommettes, Roger, fouetté par la course, avait retrouvé quelques forces, se penchait sur l'arçon, plié en deux. M. de Marles, ses gants noircis, était nu-tête. Une balle lui avait rasé le front, fait sauter le képi. Il était très pâle, très calme, une résignation stoïque dans les yeux. Quand son ordonnance lui offrit, en guise de coiffure, une chéchia au gland bleu, il la prit en silence, la planta crânement sur l'oreille, en vieux chass'd'Af', très jeune. Et ses cavaliers lui trouvèrent ainsi plus d'allure encore qu'avec les trois galons de son képi.

— Il est *schbeb !* (1) dit Cambroche.

Il fallut remonter la pente. Alors il sembla qu'on rentrait dans un enfer. Les obus tombaient si vite, éclataient si pressés, qu'ils soulevaient en avant comme un mur de terre.

Quand la brigade Galliffet, lentement ralliée, fut revenue sur le calvaire, elle y trouva Margueritte mécontent. Longtemps il avait regardé tourbillonner l'essaim bleu, bondir les galops blancs. Malgré l'élan, on s'était désuni. Les carrés sabrés s'étaient reformés aussitôt ; les troupes de soutien grossissaient ; les batteries, objectif véritable, restaient intactes. La division Brahaut, au lieu de charger de flanc, s'était bornée à une démonstration vaine, et rejetée, ou d'elle-même gagnant les bois du Petit-Terme, de l'autre côté de la Givonne, elle allait donner dans la cavalerie ennemie, se désagrégeait toute. Le général Brahaut, avec son état-major et son peloton d'escorte, tombait aux mains d'un escadron ; de Bernis s'échappait, entrait en Belgique.

Près de la brigade Tilliard, qui, gardée en réserve, avait mis pied à terre dans un creux, profité même du répit pour faire manger un peu d'avoine aux chevaux, sous les balles, la bri-

(1) Chic !

gade Galliffet, trépidante encore, vint à son point de départ se reformer. Sous le ciel bleu, sous le soleil, où le plateau tragique étalait ses labours rouges et ses verdures, une fumée âcre tournoyait au-dessus de l'armée acculée. Les obus la ravageaient comme la grêle un champ d'herbe. Vis-à-vis, les batteries allemandes tonnaient plus fort. Les colonnes noires grouillaient plus denses. Rien ne pouvait entraver dorénavant leur marche triomphante. A l'est de Fleigneux, les escadrons du Prince Royal se joignaient à ceux du Prince de Saxe. Les deux branches des tenailles s'étaient refermées. L'étau de fer et de feu était rivé, irrévocablement.

(Les Braves Gens.)
Plon-Nourrit, éditeur.

Paul Margueritte

1861 *LUCIEN DESCAVES**

Les Fiançailles.

ANNETTE accueillit la demande du jeune homme avec étonnement d'abord. Rien, dans son attitude, ne l'avait avertie qu'il l'aimait. La cécité légitimait sa gaucherie auprès d'elle. Car l'observation de La Rochefoucauld : « Il n'y a point de déguisement capable de cacher l'amour où il est, » ne saurait s'appliquer aux aveugles, préservés des trahisons de ces serviteurs bavards : les yeux.

*DESCAVES (Lucien), né à Paris en 1861. Écrivain naturaliste, à l'observation aiguë, amère et triste, il a collaboré à divers journaux et publié des ouvrages qui n'ont pas tardé à attirer l'attention. Parmi eux, *le Calvaire d'Héloïse Padajou* (1882); *une Vieille Rate* (1883); *la Teigne* (1885), étude sur le monde des graveurs; *la Caserne* (1887); *Sous-offs* (1889), scènes d'une brutale sincérité, qui lui attirèrent des poursuites en cour d'assises, suivies d'un acquittement; *les Emmurés* (1894), roman sur les aveugles; *En villégiature* (1896); *Soupes* (1898). On lui doit aussi des

Quatre ans plus tôt, dans l'ivresse du succès qui couronnait ses examens brillamment subis, l'idée que Savinien la recherchait l'eût sans doute beaucoup amusée. Elle s'y arrête maintenant avec la résolution du désespoir. Ce n'est plus à son âge qu'on se montre exigeante. Le nombre des sentiers frayés diminue à mesure qu'elle s'enfonce dans la vie. Sa mère est trop retirée pour que l'occasion perdue se retrouve aisément. Presque toutes ses amies de pension sont pourvues. Seule, *elle n'a pas de position*, aveu terrible dans une classe qui fait de l'affirmation contraire son mot de passe et de ralliement!

Et si sa mère mourait, que devenir? Guettée par la misère ou l'inconduite, elle envisage la dernière de ces extrémités avec une appréhension fondée sur sa complexion délicate plus encore que sur la morale. Car jusqu'ici, quasiment livrée à soi-même, elle a été défendue contre les tentations et les faux pas, autant par son tempérament que par son orgueil. Elle conçoit de l'homme, en général, une opinion arbitraire qui l'empêche de condescendre à ses fantaisies. Elle se garde d'une faiblesse qui lui donnerait un maître et exposerait sa santé aux redoutables suites d'une faute. En cela, elle est bien la fille de ce père qui n'allait point boire avec les ouvriers, le maintien de son autorité sur eux — et aussi le délabrement de son estomac — condamnant cette imprudence.

Les consolations de l'étude? Mensonge... Outre qu'elle s'en est découragée comme l'écolier à qui la récompense de son travail échappe, elle a une connaissance superficielle de tout, qui la détourne de rien approfondir. Elle se sent malade et lasse, rend le surmenage responsable de sa pauvreté de sang, du teint fané, des épaules chétives que réfléchit l'armoire à glace. Il y a des jours où l'on dirait que sa science lui est tombée de la tête sur la poitrine, telles ces archives entassées dans les combles et dont le poids finit par écraser les étages inférieurs.

---

pièces naturalistes : *la Pelote* (1888), avec Bonnetain; *les Chapons* (1890), avec Darien; *la Cage* (1898). — En 1900, il devint membre de l'Académie des Goncourt et fit jouer cette même année, au théâtre Antoine, *la Clairière*, en collaboration avec Maurice Donnay, ainsi que *Oiseaux de passage* (1904). On lui doit en outre : *Tiers État*, un acte (1902); *l'Attentat*, cinq actes, avec Alfred Capus (1906); *la Saignée*, cinq actes, avec Nozière (1913); des romans et études de mœurs : *la Colonne* (1902); *la Vie douloureuse de Marceline Desbordes Valmore* (1911); *Philémon, vieux de la vieille* (1913); *la Maison anxieuse* (1916); *Dans Paris bombardé* (1919), etc.

Physiquement, le mari ne lui déplaît pas, voilà tout. Elle a toutefois besoin de s'exalter, et les instigations que lui refuse son cœur, elle les cherche dans son esprit rompu aux sophismes d'amour-propre.

Elle pense aux personnes que surprendra la nouvelle de son mariage : amies, directrices d'institution, etc... C'est à leurs yeux surtout qu'il faut ne point déroger. Elle se voit recevant les compliments, à la sacristie, et s'infatue de l'intérêt que l'assistance lui transfère. Le refrain de sa mère : « Si sérieuse !... » vole de bouche en bouche. Et sa contenance s'efforce d'exprimer le dévouement et l'abnégation qui rehaussent son choix. Elle a lieu d'être satisfaite. Tout concourt à le distinguer : la petite fortune de Savinien, sa profession — et jusqu'à son infirmité... Le curé de Clamart ne l'a-t-il pas appelée : l'aristocratie des disgrâces? C'est vrai. Cette définition, un bancal ni un sourd ne la mériteraient. La cécité n'est jamais ridicule. On ne supporterait pas un aveugle comique, au théâtre ; tandis que le sourd y fait rire communément.

Et flatteur, le triomphe d'Annette est durable aussi. Il est certain qu'elle gouvernera sans difficulté ce garçon si doux tendre et discipliné par l'accoutumance aux tutelles.

Admis à faire sa cour, Savinien vint tous les soirs, vers neuf heures.

— Jules va débarrasser la table avec moi, disait complaisamment Mme Leybre, tandis que les jeunes gens se confinaient dans le petit salon, contre le vieux piano recueilli. Mais il arrivait souvent que leurs premières chuchoteries vacillaient sous l'orage de la *Danse des fées*, déchaînée par Guillout. Ou bien la femme de ce voisin gênant chantonnait un air, toujours le même : *Que les beaux jours sont courts !* pour endormir son enfant. Les pieds d'une chaise, soulevés par le bercement, frappaient le plafond en cadence. C'étaient, pour le fiancé, d'insupportables moments. Enfin, tout bruit cessant, il pouvait s'épancher, paraphraser d'abondance le joli vers du poète :

Sans t'avoir vue des yeux, je te cherchais du cœur.

Il citait de mémoire des conversations envolées, mettait des dates sur des rencontres entre toutes bénies, restaurait des épisodes : une matinée dans le pensionnat de l'avenue d'Orléans, le dialogue des lilas du jardin et de l'essence adoptée, les leçons d'écriture Braille sous la lampe... Il se rappelait l'endroit de la dictée où leurs mains, leurs genoux distraits, par hasard,

s'étaient frôlés. Pour préciser ou compléter une indication, situer une scène dans un décor équivalent à celui que les clairvoyants évoquent, il procédait par emprunt à la voix, si sujette à varier. Elle lui servait à se repérer. Il la qualifiait pimpante ou couverte, comme il eût dit : vous portiez une robe claire ou : ce fut une journée gâtée.

— Alors, vrai, vous trouvez tant de choses que cela dans ma voix?

Il répondait :

— C'est un baromètre du corps et de l'esprit que je consulte en entrant et qui rarement me trompe. Tout agit sur elle, non seulement les années, la santé, les chagrins, les inquiétudes, mais le temps même qu'il fait, l'air humide ou sec... Vous ririez si j'avançais que votre voix n'est pas, dans l'obscurité, ce qu'elle est aux lumières. C'est pourtant exact, à telles enseignes que certains d'entre nous n'ont qu'à vous écouter pour surprendre ces alternatives d'éclairage et d'ombre. Ce sont des frissons, des ondulations, des plis de rose, des nuances que vous ne saisissez pas et que la voix est impuissante à feindre. Aussi, déguisez-la, elle aura toujours pour moi son âge et son identité. N'est-ce point une constatation conforme à nos remarques, les soirs que nous allons au théâtre ensemble? Des actrices sur le retour, habiles à se maquiller, parviennent encore à vous donner l'illusion de la jeunesse, mais la voix, on ne la farde pas, et j'en note les fêlures, les rides, les pattes d'oie. Je vous ai dit combien mon oreille est blessée par une Jeanne d'Arc de quarante-cinq ans et une Agnès ou un Chérubin qui ont des fils majeurs. C'est même un des motifs pour lesquels l'Opéra m'est si pénible. La voix des chanteuses vieillit d'une génération les héroïnes qu'elles représentent. Ce ne sont pas Marguerite ni Juliette que j'entends — mais leurs mères! Dès lors notre agacement tourne en révolte ; nous sommes offusqués par l'anachronisme des sentiments printaniers dans une bouche d'octobre. Votre ouïe admet cela, tant elle est asservie au phénix de vos sens, et vous applaudissez de confiance des voix d'or dont le Temps, ce faux monnayeur, a lentement perverti le titre.

— En sorte que si ma voix s'altère...

— Elle peut défaillir et rester charmante. Je sais des voix de vieillards, frustes, usées et tout de même exquises. La vie a coulé sur elles comme un fleuve sur les cailloux — pour les polir. Mais supposons que la vôtre dépérisse : j'en aimerai le souvenir. N'y suis-je point habitué? Grâce à la faculté que j'ai de réveiller

les échos, jamais votre absence ne fut complète ici. J'y étais comme enveloppé de sourdines et, si je m'asseyais au piano, vous vous manifestiez derrière moi.

Savinien semblait prendre à témoin l'instrument contre lequel il s'accotait. Et celui-ci, par instants, lorsque le jeune homme élevait un peu le ton, opinait faiblement. Des cordes soupiraient ; l'âme du vieux meuble renfrogné exhalait son suffrage, docile à Dieuleveult, maintenant qu'il était de la maison.

(Les Emmurés.)

P.-V. Stock, éditeur.

Sur les routes divines, César Franck n'est point un guide pour les aveugles seulement.

Lucien Descaves

SAINT-POL-ROUX * 1861

Grand-Père.

UNE figure extraordinaire que mon aïeul paternel.

A sa mort, j'étais enfant, mais je me le rappelle, à plus de trente ans de date, comme s'il m'eût quitté hier.

Je revois sa face papale, je revois ses longs cheveux coiffés du feutre à poils ras et ses souliers aux larges boucles d'acier, feutre et souliers tels qu'en portent les ecclésiastiques.

Grand-père était auguste; la sagesse émanait de sa personne, le respect s'imposait. Le créateur l'avait dû construire d'après un gabarit spécial. J'ai vu bien des grands-pères, je n'en connais point qu'on puisse lui égaler. Il fut le Grand-père dans toute la blanche et sereine magnificence du terme. Imprégné des idées naïves du bon vieux temps, assister à la messe représentait pour lui le plus bel acte de la vie. Nul ne savait avec autant d'onction porter le cierge pascal au banc-d'œuvre, rompre la « pompe » de Noël, jeter de l'eau bénite aux morts. Depuis ses trente-cinq ans de veuvage, il se faisait, pour dompter la chair, saigner à l'ancienne mode.

Encore qu'il sût à peine lire, à peine écrire, Grand-père s'expri-

* SAINT-POL-ROUX (Paul Roux, connu en littérature sous le nom de), né à Saint-Henri, près Marseille, en 1861. Saint-Pol-Roux vint très jeune se fixer à Paris et y fonda, avec Ephraïm Mikhaël et Pierre Quillard, la revue *la Pléiade*. Il fut un des chefs du mouvement symboliste. Poète original et somptueux, remarquable créateur de métaphores et de rythmes, Saint-Pol-Roux a donné à sa conception de l'art le nom de « magnificisme ». On lui doit une admirable tragédie, *la Dame à la Faulx*, qu'il fut question de représenter à la Comédie-Française, et, sous le titre général des *Reposoirs de la Procession*, trois recueils de poèmes en prose : *la Rose et les Épines du chemin* (1900) ; *De la colombe au corbeau par le paon* (1904) ; *les Féeries intérieures* (1906) Poète lyrique à ses débuts, il avait publié *Anciennetés* (1890), d'une forme parnassienne. Mais son œuvre dramatique, surtout, est puissante et personnelle. Elle comprend, outre *la Dame à la Faulx, l'Ame noire du prieur blanc*, « naïve légende »; *les Saisons humaines*, d'un caractère métaphysique; *le Fumier*, paru dans la *Revue Blanche*, et *les Personnages de l'Individu*, publiés sous le pseudonyme de Daniel Harcoland. L'auteur parvient à rendre sensibles, au moyen de personnages symboliques, les mouvements les plus secrets de l'âme humaine et jusqu'aux phantasmes de l'imagination.

mait par images comme les prophètes des Saintes Écritures et les héros chenus des Épopées. Cet homme simple marchait si bellement qu'on cherchait des yeux le cortège, absent, qui lui paraissait dévolu. D'allure biblique, il évoquait l'époque vierge où il y avait des tentes et des brebis, temps primitifs où chacun obéissait au front solennel du patriarche. Il était le maître redoutable et juste et son moindre geste avait une envergure divine.

Industriel en produits céramiques, Grand-père répugnait à signer et à exiger un reçu. Alors la confiance régnait entre les hommes : on se frappait dans la main et l'affaire était conclue. Bel âge de la conscience à jamais disparu !

En Marseille et sa banlieue, le père Joseph était l'objet d'une véritable vénération. Les gens venaient de loin, des Cadeneaux, du Rove, des Pierrettes, des Pennes, de Gardanne, d'Aubagne, solliciter un conseil. Le vieux marquis de Foresta, dont la dame avait allaité Henri V, descendait parfois de ses massives tours, heureux de s'asseoir sous la merveilleuse treille de Peragante et de prendre langue avec mon aïeul qui, tout en égrenant le chapelet, l'écoutait, mais, plus finaud qu'un diplomate, ne lâchait son avis que les dizaines finies, c'est-à-dire après que le Saint-Esprit le lui eut dicté.

A mes quatre frères et à moi, Grand-père apparaissait comme un être surnaturel.

Quand il refermait ses bras puissants sur ses cinq petits-fils, nous nous imaginions dans une cathédrale ; il avait des sourires, des rires, des chansons, des histoires, comme la cathédrale a des cloches, des orgues, des sonnettes, des vitraux.

Le soir, avant la prière en commun devant la madone de l'entrée, le bon vieillard daignait descendre de ses méditations pour nous égayer en l'absence de papa, voyageant alors parmi l'Amérique du Sud.

O mes frères, remémorez-vous Grand-père quand, pour nous faire rire de peur, il imitait le coup de canon en heurtant l'une contre l'autre ses deux larges paumes creusées en coquillages !

De lui tout, jusqu'à ses éternuements dignes d'Homère, nous semblait grandiose.

— San Jan ! clamions-nous en chœur.

Et l'ancêtre répondait : « Merci ! » en essuyant son nez de son ample mouchoir à carreaux.

La mort de Grand-père fut un deuil général.

Dès sa belle âme partie — « J'ai vu monter une colombe au

ciel, » nous avait dit papa — on nous mit en garde chez Maître Cadet, le palefrenier. Malgré notre immense chagrin, là encore nous nous montrâmes des gamins — comme s'il vivait toujours. Dans la remise, nous prîmes d'assaut le carrosse de Grand-père, voiture hors d'usage à laquelle il défendait qu'on touchât, et nous nous y installâmes, les cinq frères, ainsi que pour un long voyage. Or, le voyage menaçant de s'éterniser, vu le manque d'attelage, nous résolûmes d'explorer l'antique guimbarde, et notre joie fut intense de découvrir dans les caissons des nichées de souris.

O cette trouvaille multiple !

Un jour durant, nous nous amusâmes avec ces joujoux animés.

Mais le glas vint à sonner...

Lâchant aussitôt nos souris, pâles et tremblants, nous nous rangeâmes à la fenêtre pour voir passer le cercueil de Grand-père.

Tout l'heureux jadis nous envahit le cœur et nous pleurâmes, et si longuement nous pleurâmes que nous n'osions plus rentrer à la maison paternelle, tandis que la campane offerte à la chapelle de la Vierge par Grand-père sanglotait encore dans le soir...

Aïeul bien-aimé, sans doute te promènes-tu dans l'Éternité, avec les belles larmes de tes cinq tout-petits, en manière de diadème, au front !

Depuis la mort de Grand-père, il manque *quelqu'un* au village.

(DE LA COLOMBE AU CORBEAU PAR LE PAON.)

Mercure de France.

1862 *MAURICE MAETERLINCK* *

La Flamme immortelle.

LORSQU'ON voit l'effroyable perte de tant de jeunes existences, lorsqu'on voit tant de forces physiques et morales, tant d'intelligences et de magnifiques promesses impitoyablement abattues en leur premier essor, on est près de désespérer. Jamais si belles énergies, si belles espérances ne furent ainsi jetées, pêle-même, coup sur coup et sans relâche dans un néant d'où ne monte aucune réponse. Jamais l'humanité, depuis qu'elle existe, ne fit pareil gaspillage de ses trésors, de sa substance et de son avenir.

Voici plus de douze mois que, sur tous les champs de bataille, où les plus braves, les plus sincères, les plus ardents, les plus dévoués meurent nécessairement les premiers ; où les moins courageux, les moins généreux, les plus faibles, les malades, les moins désirables, en un mot, ont seuls quelque chance d'échapper au carnage, s'opère une sorte de monstrueuse sélection à rebours qui semble méthodiquement poursuivre la ruine

*MAETERLINCK (Maurice), de son vrai nom Polydore, né à Gand en 1862, fit ses études au collège Sainte-Barbe, son droit à l'Université de Gand, et fut inscrit au barreau en 1886, époque à laquelle il vint à Paris. On lui doit : *Serres chaudes*, poèmes (Paris, 1889); *la Princesse Maleine*, drame en cinq actes (Gand, 1889); *l'Intruse, les Aveugles*, drames (Bruxelles, 1890); *l'Ornement des Noces spirituelles, de Ruysbroeck l'Admirable*, traduit du flamand (Bruxelles, 1891); *les Sept Princesses*, drame (Bruxelles, 1891); *Pelléas et Mélisande*, drame (Bruxelles, 1892); *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles*, trois petits drames pour marionnettes (Bruxelles, 1894); *Annabella*, drame, traduit de l'anglais de John Ford (Paris, 1895); *les Disciples à Saïs et les Fragments de Novalis*, traduits de l'allemand (Bruxelles, 1895); *le Trésor des humbles* (Paris, 1896); *Aglavaine et Sélysette*, drame (Paris, 1896); *Douze Chansons* (Paris, 1897); *la Sagesse et la Destinée* (Paris, 1898); *la Vie des Abeilles* (Fasquelle, Paris, 1901); *Monna Vanna*, pièce en trois actes (Paris); *le Temple enseveli* (Paris, 1902); *le Double Jardin* (Paris); *l'Intelligence des Fleurs* (Paris, 1897); *le Trésor des Humbles ; l'Oiseau bleu*, féerie en cinq actes (Paris, 1911); *la Mort* (Paris, 1913); *les Débris de la guerre* (1916); *l'Hôte inconnu* (1917); *le Grand Secret* (1921); *la Vie des Termites* (Paris, 1927); *la Vie de l'espace* (1928); *la Grande Féerie* (1929).

de l'espèce. Et l'on se demande avec inquiétude quel sera l'état de la terre après la grande épreuve, et ce qu'il restera et ce qu'il adviendra d'une humanité décapitée et diminuée de tout ce qu'elle avait de plus haut et de meilleur.

Il est certain que la question est une des plus sombres qu'ait eues à se poser l'anxiété des hommes. Il y a là une vérité matérielle devant laquelle on demeure désarmé ; et si on l'accepte telle qu'elle se présente, on ne découvre aucun remède au mal qui nous menace. Mais les vérités matérielles et tangibles ne sont jamais qu'un angle plus ou moins saillant de vérités plus grandes et profondément immergées. D'autre part, le genre humain semble être une force de la nature, si nécessaire et si indestructible, qu'il a toujours jusqu'ici, non seulement surmonté les épreuves les plus désespérées, mais a su en tirer avantage et en sortir plus grand et plus fort qu'il n'était.

Il est entendu que la paix est préférable à la guerre ; ce sont deux termes qu'il est insensé de comparer entre eux. Il est entendu que si ce cataclysme déchaîné par une folie sans nom ne s'était pas abattu sur le monde, l'humanité eût sans doute atteint avant peu un point culminant dont il est impossible de prévoir les surprises et les révélations. Il est entendu que si le tiers ou le quart des sommes fabuleuses dépensées pour exterminer et détruire avait été consacré à des œuvres de paix, toutes les iniquités qui empoisonnent l'atmosphère que nous respirons eussent été magnifiquement réparées et que la question sociale, qui est la grande question de vie ou de mort que la justice pose à l'avenir du genre humain, eût été une fois pour toutes et définitivement résolue dans un bonheur que nos fils et nos petits-fils ne connaîtront peut-être pas encore. Il est entendu que la disparition de quatre ou cinq millions de jeunes vies, fauchées au moment où elles allaient s'épanouir, laissera dans l'histoire un abîme qu'il ne sera pas facile de combler, comme il est entendu que parmi ces morts se trouvaient des intelligences et des génies qui ne reviendront plus et qui portaient des inventions et des découvertes qu'on ne retrouvera peut-être pas avant des siècles. Il est entendu que nous ne connaîtrons jamais les conséquences de ce refoulement du progrès et de ces dilapidations sans précédent. Mais tout ceci accordé, il est bon de se ressaisir et de se redresser. Il n'y a pas de perte irréparable. Tout se transforme, rien ne périt et ce qui paraît jeté au néant n'est nullement anéanti. Notre monde moral comme notre monde physique est une sphère

immense, mais hermétiquement close, d'où rien ne peut sortir, d'où rien ne peut tomber pour se dissoudre dans l'espace. Tout ce qui existe, tout ce qui se fait sur cette terre y demeure et y porte ses fruits; et les pires dilapidations ne sont que des richesses matérielles ou spirituelles, un instant projetées, qui retombent sous une autre forme. Il n'y a pas d'issue, il n'y a pas de fuites, il n'y a pas de fissures, il n'y a pas d'à côté, il n'y a pas de déchet ou d'oubli. Tout cet héroïsme, de toutes parts répandu, ne quitte pas notre globe ; et si le courage de nos combattants semble si général et si extraordinaire, c'est que toute la puissance des morts est passée dans ceux qui survivent. Toutes ces forces de sagesse, de patience, d'honneur, de sacrifice, qui croissent de jour en jour, et que nous-mêmes, qui sommes loin du danger, sentons monter en nous sans savoir d'où elles viennent, elles ne sont autre chose que l'âme des héros que recueillent et qu'absorbent nos âmes.

Il est bon, par moment, de considérer les choses invisibles comme si on les voyait. C'est à quoi s'appliquèrent les grandes religions qui ne firent que représenter, sous des formes appropriées aux mœurs qu'elles rencontraient, les vérités latentes, profondes, instinctives, universelles et essentielles qui mènent l'humanité. Toutes ont pressenti et reconnu cette vérité haute entre les plus hautes : la communion des vivants et des morts, et lui ont donné des noms divers qui désignent la même certitude mystérieuse : réversibilité des mérites chez les chrétiens, transmigration ou réincarnation des âmes chez les bouddhistes, shintoïsme ou culte des ancêtres parmi les Japonais, qui sont plus convaincus que nul autre peuple que les morts ne cessent pas de vivre, dirigent tous nos actes, s'élèvent par nos vertus et deviennent des dieux.

« L'une des surprises de l'avenir, dit quelque part Lafcadio Hearn, l'écrivain qui a le mieux étudié et compris cet admirable culte des ancêtres, l'une des surprises de l'avenir sera assurément le retour à des croyances et à des idées depuis longtemps abandonnées parce qu'on était persuadé qu'elles ne contenaient aucune vérité, — croyances qu'appellent encore barbares, païennes, médiévales, ceux qui les condamnent par simple routine. De jour en jour, les recherches de la science nous apportent de nouvelles preuves que le sauvage, le barbare, l'idolâtre, le moine, sont arrivés, par des routes différentes, aussi près de certains points de l'éternelle vérité que n'importe quel penseur de ce siècle. Nous apprenons aussi que les théories des astrolo-

gues et des alchimistes n'étaient que partiellement et non point totalement fausses. Nous avons même des raisons de supposer qu'aucun rêve du monde invisible, qu'aucune hypothèse de l'invu ne furent jamais imaginés dans lesquels la science future ne retrouvera quelque germe de réalité. »

On pourrait, à ces lignes, ajouter bien des choses ; notamment tout ce que la *métapsychique*, la plus récente de nos sciences, est en train de découvrir au sujet des facultés miraculeuses de notre subconscient. Mais pour revenir plus directement à ce que nous disions, n'a-t-on pas remarqué qu'après les grandes batailles de l'Empire les naissances se multiplièrent d'une façon extraordinaire, comme si les vies brusquement fauchées dans leur fleur n'étaient pas réellement mortes et avaient hâte de reparaître parmi nous, afin d'y achever leur carrière ? Si l'on pouvait suivre des yeux ce qui se passe dans le monde idéal qui nous domine de toutes parts, on constaterait sans doute qu'il en va de même des forces morales qui semblent se perdre sur les champs de carnage. Elles savent où aller, elles connaissent leur but et elles n'hésitent point. Ce que nos admirables morts abandonnent, c'est à nous qu'ils le lèguent ; et quand ils périssent pour nous, ce n'est pas métaphoriquement et d'une manière détournée, mais très réellement et d'une façon directe qu'ils nous laissent leur vie. Tout homme qui succombe dans un acte de gloire émet une vertu qui redescend sur nous ; et dans la violence d'une fin prématurée, rien ne s'égare et rien ne s'évapore. Il donne en grand et d'un seul coup ce qu'il nous eût accordé dans une longue existence de devoir et d'amour. La mort n'entame pas la vie ; elle ne peut rien contre elle. Le total de celle-ci demeure toujours pareil. Ce qu'elle enlève à ceux qui tombent passe en ceux qui restent debout. Si le nombre des lampes diminue, la hauteur de la flamme s'élève. La mort ne gagne rien tant qu'il y a des vivants. Plus elle exerce de ravages, plus elle augmente l'intensité de ce qu'elle n'atteint point ; plus elle poursuit ses victoires illusoires, mieux elle nous prouve que l'humanité finira par la vaincre.

(LES DÉBRIS DE LA GUERRE.)

Fasquelle, éditeur.

Du Silence.

IL ne faut pas croire que la parole serve jamais aux communications véritables entre les êtres. Les lèvres ou la langue peuvent représenter l'âme de la même manière qu'un chiffre ou un numéro d'ordre représente une peinture de Memlinck, par exemple, mais dès que nous avons vraiment *quelque chose à nous dire*, nous sommes *obligés* de nous taire ; et si, dans ces moments, nous résistons aux ordres invisibles et pressants du silence, nous avons fait une perte éternelle que les plus grands trésors de la sagesse humaine ne pourront réparer, car nous avons perdu l'occasion d'écouter une autre âme et de donner un instant d'existence à la nôtre ; et il y a bien des vies où de telles occasions ne se présentent pas deux fois...

Nous ne parlons qu'aux heures où nous ne vivons pas, dans les moments où *nous ne voulons pas* apercevoir nos frères et où nous nous sentons à une grande distance de la réalité. Et dès que nous parlons, quelque chose nous prévient que des portes divines se ferment quelque part. Aussi sommes-nous très avares du silence, et les plus imprudents d'entre nous ne se taisent pas avec le premier venu. L'instinct des vérités surhumaines que nous possédons tous nous avertit qu'il est dangereux de se taire avec quelqu'un que l'on désire ne pas connaître ou que l'on n'aime point ; car les paroles passent entre les hommes, mais le silence, s'il a eu un moment l'occasion d'être actif, ne s'efface jamais, et la vie véritable, et la seule qui laisse quelque trace, n'est faite que de silence. Souvenez-vous ici, dans ce silence auquel il faut avoir recours encore, afin que lui-même s'explique par lui-même ; et s'il vous est donné de descendre un instant en votre âme, jusqu'aux profondeurs habitées par les anges, ce qu'avant tout vous vous rappellerez d'un être aimé profondément, ce n'est pas les paroles qu'il a dites ou les gestes qu'il a faits, mais les silences que vous avez vécus ensemble ; car c'est la *qualité* de ces silences qui seule a révélé la *qualité* de votre amour et de vos âmes.

(LE TRÉSOR DES HUMBLES.)
Mercure de France.

Et s'il m'interroge alors
sur la dernière heure ?
— Dites-lui que j'ai souri
de peur qu'il ne pleure...

Maeterlinck.

---

*MARCEL PRÉVOST** *1862*

Le Choix d'une habitation.

UN nid ! ma nièce, c'est bientôt dit. Les nids sont à l'ordinaire fabriqués par leurs hôtes emplumés : chaque ménage d'oiseaux fait le sien. Croyez-moi, il n'en va guère autrement des ménages humains. La maison humaine n'est que l'arbre, la branche d'arbre où le nid se pose. Le nid lui-même, brin à brin, est construit par l'industrie des habitants, fussent-ils, suivant la définition du philosophe, à deux pieds et sans plumes.

Depuis quelques jours, à votre intention, je médite sur le choix de la branche et la confection du nid. Ou, pour parler sans figures, j'étudie le problème de l'habitation pour un jeune ménage

*PRÉVOST (Marcel), né à Paris en 1862. Sorti de l'École Polytechnique, il fut quelques années ingénieur des manufactures de tabac et donna sa démission en 1890. Il avait déjà publié trois de ses romans : *le Scorpion* (1887) ; *Chonchette* (1888), et *Mademoiselle Jauffre* (1889). Parmi ceux qui suivirent, mentionnons : *Cousine Laura* (1890) ; *la Confession d'un amant* (1891) ; *l'Automne d'une femme* (1893) ; *les Demi-Vierges* (1894) ; *Notre compagne* (1895) ; *Jardin secret* (1898) ; *l'Heureux ménage* (1900) ; *les Vierges fortes* [*Frédérique* (1900) et *Léa* (1900)]. Prévost a encore écrit : *Lettres de femmes* (1892) ; *Nouvelles Lettres de femmes* (1894) ; *Dernières Lettres de femmes* (1897), et les *Lettres à Françoise* (1902), qui ont pour sujet l'éducation des

moderne tel que le vôtre, qui a quatre années d'union, qui fit l'école de l'installation première et qui projette un agrandissement. Loin de moi la pensée d'avoir inventé des solutions ! Ce n'est pas une raison pour ne pas vous faire part de celles qui me semblent heureuses.

Ma nièce, quand je vous sermonnais — voilà quelques mois — sur le point de la toilette, je vous disais : « Elle doit exprimer l'état social et les ressources de la personne qui la porte. » La même loi d'équilibre (c'est évident) subordonne aux moyens de chacun l'importance et le luxe de son logis. Végéter dans un palais n'est excusable que pour certaines grandes familles déchues. Mais que d'honnêtes roturiers se privent du nécessaire pour le « paraître » de l'habitation, c'est un signe de faiblesse mentale. Là encore — comme pour la toilette — il faut se mettre en l'esprit qu'*on ne trompe personne*. C'est l'état général de la vie qui classe un ménage dans une certaine catégorie sociale : ce n'est ni la toilette de la femme, ni la somptuosité du logement. Toujours par quelque côté le déséquilibre se révèle ; et l'on réussit, sans plus, à faire dire : « Mme Une Telle s'habille au-dessus de ses moyens », ou : « Les Un Tel mangent tous leurs revenus pour se loger... » Heureux encore si l'on ne dit que cela !

Je concède toutefois que le goût d'un trop joli nid est plus excusable, plus sympathique que le goût d'un trop coûteux plumage. Le plumage féminin est asservi à des mues si fréquentes ! A moins de posséder des ressources indéfinies, on s'y ruine vraiment pour un objet trop éphémère. Du costume démodé, il ne reste rien, et je m'étonne vraiment que certaines femmes recommencent, infatigables, recommencent sans cesse à essayer, à vêtir ces choses compliquées qui durent moins qu'une saison et sont condamnées si tôt au ridicule et à l'oubli. Il n'en va pas tout à fait de même pour l'aménagement du logis. La « petite folie » commise en cette autre matière nous vaut au moins un

---

jeunes filles; *la Princesse d'Enminge* (1905); *l'Accordeur aveugle* (1905); *M. et Mme Moloch* (1906); *Pierre et Thérèse* (1909); *les Anges gardiens* (1913); *Féminités* (1914); *l'Adjudant Benoît* (1916); *D'un poste de commandement* (1918); *Mon cher Tommy* (1920); *les Don Juanes* (1923); *la Retraite ardente* (1927), etc. Au théâtre : *l'Abbé Pierre* (1891); *les Demi-Vierges* (1895); *La plus faible* (1918), etc.

C'est surtout un psychologue féministe. Il excelle particulièrement dans l'analyse sentimentale, et ses qualités les plus caractéristiques sont la délicatesse et la grâce.

plaisir durable. Notre maison, nos meubles, sont des compagnons autrement fidèles que nos habits. De minuscules cervelles féminines sont seules capables d'avoir une humeur couleur de leur robe, tandis que les plus sages d'entre nous subissent dans leur énergie, dans leur gaieté, le reflet du foyer, terne ou brillant, solide ou chétif, ample ou étroit. Sauf excès, j'admets comme excusable le goût du très joli nid.

Goût aujourd'hui fort répandu, principalement à Paris et dans ses environs immédiats ! Tout le monde, ou du moins tout le monde qui jouit du nécessaire, s'efforce de réaliser « une installation artistique ». Ne nous plaignons pas trop du léger snobisme qui suscite cet effort. Nous voilà délivrés des intérieurs second Empire et commencement de la troisième République. Plus de papiers obscurs, plus de corniches, de lambris et de portes sombres. Plus de meubles en poirier noir, qui furent le cri suprême de l'élégance bourgeoise vers 1885. Un retour aux styles classiques, parfois ignorant et par là un peu comique ; quelques expériences d'art nouveau, souvent imprudentes : cela vaut mieux encore que l'enlisement dans le laid, comme naguère. Vous apporterez, Françoise, votre ingénieux concours à cette restauration mobilière ; mais vous vous garderez de suivre aveuglément ce qu'on est convenu d'appeler : la mode. En suivant la mode, songez à quoi l'on s'exposait, vers 1885 ! La plupart des gens qui raffolent aujourd'hui des claires tentures et des meubles laqués de blanc se seraient, il y a vingt ans, pâmés devant les papiers rouge foncé, les moulures peintes en brun Van Dyck et les meubles noirs.

C'est que beaucoup de gens ne s'installent pas, ne se meublent pas pour eux-mêmes ; ils s'installent et se meublent pour les autres : et dès lors, ils se rangent au goût moyen, à l'opinion courante. L'appartement parisien dit *moderne* est le type de ce logis où tout le souci de l'architecte fut de ménager des pièces de réception, au détriment des pièces habitées : c'est-à-dire de sacrifier l'habitant au visiteur, le permanent à l'accidentel. Un tel système est tolérable dans d'immenses et coûteux appartements, ceux où la moindre part, la part de l'habitant, reste large encore. Il est absurde, pour des logis moyens, comme ceux où les ressources de votre ménage, chère Françoise, vous contraindront de demeurer, jusqu'au jour où Maxime aura conquis la Toison d'or.

A Versailles, il y a nombre d'appartements modernes, conçus et exécutés à l'instar de la grande voisine. Mais il y a aussi

nombre de vieux hôtels, à cour pavée devant, à jardinet derrière, celui-ci orné de quelques beaux arbres contemporains de la Révolution.

L'hôtel ne vous coûtera guère plus que l'appartement, justement parce que l'appartement est plus à la mode. Il est moins confortable, vous dira-t-on. Cela dépend de ce qu'on appelle confortable. L'idéal de nos architectes est de réaliser dans l'appartement le confort d'une luxueuse auberge moderne. Moi, je confesse mon dégoût pour le confort à la grosse, pour le confort des grands magasins. Il y a des façades qui m'empêcheront toujours de passer la porte. Certains escaliers me font horreur : je les ai trop vus, partout ; derrière le faux luxe de leurs enduits, je devine la misère des garnissages en fragments de brique, en tessons de bouteilles et en moellons de rebut. La mesquine galerie, les portes à petits carreaux, les murs stuqués, les marbres des cheminées : tout cela, sous des apparences d'élégance, sue l'économie des entrepreneurs, obligés d'amortir en vingt-cinq ans le capital engagé. Vingt-cinq ans ! Telle est la durée prévue pour la maison moderne ! Tous les vingt-cinq ans, on la jettera par terre pour en reconstruire une à la mode nouvelle. Ce n'est plus une maison, c'est une tente. Si vous voulez camper à Versailles, selon le vœu de Maxime, louez bien vite un appartement moderne. Il sera très ingénieusement paré pour le décor des réceptions. La galerie, les deux salons, la salle à manger pourront suggérer aux visiteurs simples d'esprit que tout le reste du logis est somptueux à l'avenant ; mais avouez qu'il les faudra vraiment simples, car le truc est connu et, parmi vos hôtes, beaucoup habiteront, eux aussi, le logis *up to date* agencé pour la commodité des visiteurs, au détriment des locataires.

Ma préférence — vous le devinez — serait pour le vieil hôtel à cour pavée et à jardinet. Non par snobisme de choses anciennes : j'estime qu'il faut vivre avec son temps, qu'il est illusoire de s'accrocher obstinément au passé défunt. Nos voisins les Anglais, eux aussi, sont assez *up to date ;* ils estiment cependant que l'habitation doit être personnelle à la famille. Leur maison est souvent petite : c'est leur maison. Nul étranger n'habite sous leur toit. En vérité, voilà la bonne solution du problème. L'indigence seule devrait justifier cet entassement de vingt ménages dans une caserne à compartiments. L'appartement moderne, avec sa centralisation outrancière, c'est l'acheminement vers la détestable solution américaine : vivre à l'hôtel.

J'imagine donc, ma chère Françoise, que j'aie trouvé pour vous, dans une rue paisible — non pas triste ! — cette maison dont le visage, un peu ancien, serait riant tout de même, ou du moins n'aurait ni laideur ni banalité : c'est l'ordinaire des demeures anciennes. Elles ne sont point banales, puisque la mode en a changé. Elles ne sont point laides, puisque le temps est un prestigieux décorateur.

— Mais, mon oncle, votre antique baraque sera le comble de l'inconfort !

Pourquoi?... L'occasion vous sera excellente de marier le progrès avec la tradition, de greffer le confort moderne sur l'aisance ancienne. Nos pères avaient le goût des belles proportions, l'amour des matériaux durables, et, confessons-le, un sens esthétique de l'architecture qui n'a plus été atteint. Nous savons mieux nous éclairer et nous chauffer : tel est à peu près (réfléchissez-y) tout notre progrès dans l'art de l'habitation. Rien n'est plus aisé, rien n'est moins coûteux que d'adapter ces perfectionnements à une vieille demeure, lorsqu'elle est de dimensions modestes. Et vous aurez votre chauffage à vous, votre éclairage à vous, ce qui a son importance. Dans les appartements des grands caravansérails parisiens, qui n'a souffert de la chaleur suffocante qu'impose, aux fins et aux commencements de saisons, la brutalité du chauffage central?

Seulement, tout cela vous donnera un peu plus de peine... Tout cela vous forcera à demeurer chez vous plus d'heures par jour. L'appartement moderne est au contraire établi pour permettre à ses locataires d'y habiter extrêmement peu : y coucher, y prendre un repas hâtif et frugal de temps à autre, s'y habiller et s'y déshabiller, et enfin *recevoir !* Par là, l'influence de l'appartement moderne sur beaucoup de jeunes femmes de votre génération et de la génération précédente aura été déplorable. Il est cause qu'elles ne peuvent plus, comme on dit, tenir en place. A peine ont-elles déjeuné qu'elles sortent ; elles ne rentrent que juste à temps pour changer de toilette et sortir de nouveau. Ce qu'elles habitent dans leur logis, c'est leur cabinet de toilette et leur lit. Il ne leur viendrait jamais à la pensée qu'on peut passer une après-midi ou une soirée chez soi sans être distrait par des visiteurs. Elles se croiraient aux arrêts.

Ah ! chère Françoise, vous qui me demandiez un nid, faites-vous un nid pour y nicher vraiment, dans la tiédeur de la vie à deux, et non pour voler tout le temps, de branche en branche, hors du nid. N'arrangez point votre maison en vue d'étonner

et de rendre envieux les passants, mais afin d'en regarder habituellement les murs et chaque objet comme autant de figures amies. Des deux portions du logis — celle de la réception et celle de l'habitation — la seconde doit être, pour des gens raisonnables, la plus confortable, la plus soignée, celle où l'on dépense le plus d'effort esthétique. A ce prix, vous aimerez votre chez vous, et vous y demeurerez, au lieu d'user votre temps en courses vaines qui servent seulement, selon la forte expression de Flaubert, à « escamoter la vie ».

La meilleure partie de la vie, croyez-moi, est celle que vous passez chez vous : c'est même la seule qui mérite le nom de vie ; tout le reste n'est qu'allées et venues, intervalles de la vraie vie. Malheur à ceux qui haïssent la maison ! Ils meurent sans avoir vécu.

Maintenant, cette partie de l'habitation spécialement destinée à votre séjour — et qui est (contrairement à l'idée courante) la plus importante — comment l'agencer?

Conformément à la mode du jour? Non ! Craignez la revanche des papiers sombres et du poirier noir !

Conformément à *votre goût*... Ne dites pas : Vérité de La Palice ! Chacun de nous a un esprit, un génie à lui, comme chaque homme a un visage différent des autres visages. Mais, tandis que nous montrons tous notre visage, qui nous rend reconnaissables à première vue, nous éprouvons une extrême difficulté à montrer, à exprimer notre esprit, notre génie particulier. Ou bien nous nous efforçons de ressembler à tout le monde, — ou bien nous cherchons laborieusement l'originalité : et toute originalité laborieuse n'est qu'une imitation à rebours. Tâchez, ô Françoise, d'être partout vous-même, de vous exprimer fidèlement en tout, dans votre conversation, dans votre style, dans votre toilette, et aussi dans le choix et l'arrangement de votre demeure. Vous atteindrez ainsi l'originalité de bon aloi, tout en respectant la mesure et l'harmonie. Avez-vous remarqué que presque tous les appartements modernes se ressemblent? Je veux, moi, que votre logis ne ressemble à aucun autre. Un logis qui ressemble à tous les autres n'est plus *votre* logis. Qu'importe, alors, qu'il soit somptueux? Le tonneau de Diogène était au moins une habitation significative. Tel « charmant » appartement de Parisienne, avec son encombrement de petits meubles, de tentures et de bibelots, ne signifie rien, sinon la banalité des âmes qui l'habitent.

Seulement, pour réussir une installation qui exprime vraiment votre personnalité, il faut, comme pour avoir un style, se recueillir parfois, vivre quelques heures par jour d'une vie intérieure. Quand on a pour souci principal de s'échapper à soi-même, réciproquement « soi-même » vous échappe. Que de gens sont franchement incapables de savoir ce qu'ils préfèrent en art, en littérature, en ameublement, en n'importe quoi !

Ainsi, ma gracieuse nièce, nous voilà ramenés, par un détour, à ce grand précepte que je vous ai recommandé, jeune fille, et qui vous est plus encore indispensable, jeune femme : définir et cultiver sa personnalité, — AVOIR UNE VIE INTÉRIEURE. Quelque objet que nous nous proposions, c'est toujours de là qu'il nous faut partir. Vous n'êtes point de celles qui ignorent cette vérité. Peut-être les premières années de mariage, sous l'influence du mari, ont-elles un peu ralenti, brouillé l'activité de votre vie intérieure. Mais le souci de vous replier sur vous-même n'est pas aboli en vous, puisque la reprise de notre correspondance en est née.

Je comprendrais bien mal mon rôle de conseil si je lui donnais d'autre objet que de vous encourager dans ce sens. Voilà pourquoi, toute réflexion faite, je ne choisirai point la maison de Versailles et je ne présiderai pas à son installation. Tout cela doit être votre œuvre.

Je veux vous reconnaître à votre ameublement, à votre logis, — comme au son de votre voix et à la couleur de vos yeux.

(LETTRES A FRANÇOISE.)

Lemerre, éditeur.

Marcel Prévost

La Mort de Bernard Héricourt.

AUX moissons mûres de Wagram, la chevauchée aboutit un jour. Napoléon, trapu, modérait sa bête blanche. La prunelle impériale était rageuse. Ses mains grasses tiraient les rênes. « Voilà le beau colonel du 23e et son cheval turc... Allons, il faut se souvenir d'Austerlitz, aujourd'hui !... — Vive l'empereur ! » cria Bernard d'instinct. Il pensait devenir général le soir même. La bataille fulgura. Des ouragans de cavalerie se précipitèrent, s'enfouirent dans les blés mûrs et les fantassins d'Autriche. « Dragons ! en avant ! » Héricourt se dressa sur les étriers. Les statues casquées de cuivre s'ébranlèrent. Le petit empereur engoncé regarda du haut du tertre, devant son état-major aux panaches fleuris. Le régiment se pencha, galopa, fondit sur les avoines hautes, refoula. L'air se déchirait. Les fumées obscurcirent. Le sang mouilla d'une même couleur les coquelicots. Oh ! les alezans qui roulèrent dans les gerbes, les braves qui moururent en rendant leur dernier juron entre les jugulaires de cuivre, à la caresse blonde des épis. Il en resta, les bottes en l'air.

Allumé par les débris de cartouches, l'incendie bondissait en outre sur les flots de seigle. La tenture de feu séparait les adversaires. Elle flambait les corps tordus des agonisants et mettait en fuite l'infanterie autrichienne harcelée par les vagues

*ADAM (Paul), né et mort à Paris (1862-1920), fut un des romanciers les plus vigoureux et les plus féconds de ce temps. Doué d'un grand souffle lyrique, d'un style pittoresque et bien frappé, il mania ensemble les personnages et les idées pour illustrer sa belle définition de l'Art : « Enfermer un dogme dans un symbole. » Citons parmi son œuvre immense *Chair molle* (1885) ; *Soi* (1886) ; *le Thé chez Miranda* et *les Demoiselles Goubert* (1887), avec Moréas; *En décor* (1890); *Être* (1891); *Robes rouges* (1891); *le Vice filial* (1892); *les Cœurs utiles* (1893); *la Parade amoureuse* (1894); *le Mystère des foules* (1895): *la Force du mal* (1896); *la Bataille d'Uhde* (1897); *Lettres de Malaisie* (1898); *les Tentatives passionnées* (1898); *la Force* (1899); *Basile et Sophia* (1899); *l'Enfant d'Austerlitz* (1902), *la Ruse* (1903); *le Soleil de juillet* (1903); *le Troupeau de Clarisse* (1904); *le Serpent noir* (1905); *les Lions* (1906); *Irène et les Eunuques* (1907); *la Ville inconnue* (1911); *le Trust* (1912); *Dans l'air qui tremble* (1916); *la Terre qui tonne* (1917); *le Lion d'Arras* (1920), *Notre Carthage* (1922), œuvres posthumes.

brûlantes, les tourbillons et le vol d'innombrables étincelles. Les dragons suivirent l'incendie, qui laissa de vastes champs de cendres pour trace. La corne des sabots y roussissait. De l'autre côté de la tenture aux frissons d'or et pourpres, Bernard, Edme voyaient courir une escouade de fantassins que chassa le fléau rapide. Au bout des bandoulières blanches, leurs grosses gibernes dansaient sur les reins avec les fourreaux de baïonnettes et ceux des briquets. La flamme roula, en haletant. Elle darda une langue d'or barbelée ; elle atteignit l'une de ces cartouchières qui aussitôt pétilla. Cela fit explosion et couvrit de fumée le râble du soldat abattu. Les fuyards se bousculèrent : une autre giberne s'enflammait aussi, une troisième crépitait à l'échine d'un gaillard massif. L'escouade entière sautait. On aperçut un dos ouvert par une brèche noire et sanglante. L'homme brama de douleur. Il gesticula et puis tomba sur les genoux, se débattit. Il arrachait ses buffleteries, mais ne put achever, et il s'effondra complètement. Une haute flamme accourue ronfla sur lui. Le cuir et la chair humaine grésillèrent.

L'adjudant-major Edme Lyrisse, les chefs d'escadron Gresloup et Mercœur, chevauchaient avec le colonel derrière la charge de l'incendie ; elle précéda la leur jusqu'au soir. L'odeur de chair frite les suffoqua. Ils ne dirent rien, heureux d'être, avec la force mystérieuse du feu, une force égale en puissance. Tout mourait, que ce fût leur fer ou les flammes qui frappât les foules en fuite.

Alors Edme cria : « Ils n'auront de refuge que dans le ciel. » Bernard Héricourt le crut aussi. Edme écarquillait ses grands yeux clairs, les yeux mêmes de sa sœur Virginie, les yeux clairs aux cils sombres, ébahis de voir les armées germaniques se dissoudre au loin de l'est au nord, contre le firmament vert et rose.

— Voilà, dit Gresloup, le destin des races en décide : les ennemis des Latins n'auront de refuge que dans leur Walhalla ! Le feu combat pour les aigles de Rome et pour César.

Ils cherchèrent à l'horizon l'empereur, le reconnurent debout sur la banquette d'une calèche, très loin, minuscule, trapu dans son habit vert, derrière quoi il tripotait ses mains rejointes.

« Rival, pensa le colonel, moi aussi je serai, un jour, le César. »

Ils allaient encore. Mais l'incendie les devança.

La nuit, ils regardèrent les pieds nus, roidis et violets qui dépassaient les bâches et la paille rougie des chariots en file. Des gouttes de sang marquaient la piste au clair de lune. Le colonel Héricourt s'endormit dans un sillon.

Au lendemain, le régiment marchait encore. Les grenadiers étendirent à sa droite leurs lignes bleues et blanches. Les attelages d'artillerie occupèrent la route... Comme midi venait, Héricourt et ses éclaireurs découvrirent des glacis gazonnés, des angles de briques sombres. L'eau reflétait le soleil dans les courbes des larges fossés. En son ossature de pierre, une petite ville sonnait le tocsin de sa tour fauve, vers laquelle se tassaient les faîtes aigus des toits.

Presque seul, Bernard contemplait la lumière réfléchie par les tuiles, par le feuillage frissonnant des arbres plantés sur les remparts. Edme galopait vivement, à la tête d'un peloton, vers le faubourg de chaumières et de masures closes. Était-ce le bronze d'un canon qui luisait à l'ombre de ce pauvre jardin clos par une misérable palissade? Étaient-ils militaires ou civils, les gens qui fermaient, de l'intérieur, la fenêtre sur le pot de géraniums?

En arrière, les lignes de trois escadrons bavardaient. Plusieurs dragons descendus de cheval couraient pour remplir leurs bidons à un puits voisin. Gresloup repérait sur la carte les défenses de la place. Bernard eut faim. Il pensa que dans la ville on trouverait des tavernes bien pourvues. Il désira de la bière fraîche, une copieuse choucroute, du bœuf à l'huile, du bon pain récemment sorti du four. Cela, les grenadiers le lui feraient avoir. Ils défilaient à vingt pas, dans une éteule, roides sous leurs bonnets d'ourson. La sueur brune ruisselait aux joues creuses. D'un même jarret alerte, en guêtre noire, ils poussaient cependant le sol. « De fameuses troupes tout de même, ces grenadiers d'Oudinot, » jugea le colonel. Il les admirait. Il lut le numéro du régiment sur les collets. Le bataillon d'Augustin passerait bientôt. Il inviterait son frère au repas. Ce serait bon de vivre ensemble, les coudes sur la table, d'échanger les lettres de la famille. Caroline devenait trop audacieuse dans ses entreprises de charbonnages, et Denise avait communiqué la rougeole à Édouard. Pauvres petits, ils devaient être à la diète ! Ils ne mangeraient pas de la copieuse choucroute arrosée de bière fraîche, sentant la douve. En quelle rue de cette ville pouvait bien s'offrir la meilleure taverne? Près de l'église? ou dans ce faubourg, à la petite maison dont les auvents restaient fermés contre le géranium, au-dessus du pauvre jardin... Ah ! la belle couleur rouge du géranium, la belle couleur vraiment du géran...

Une main de Titan arrachait-elle Héricourt à son cheval turc ?...

C'était donc le boulet du canon qui tonna dans l'ombre du pauvre jardin...

A terre, Bernard espéra que seul l'animal crevait.

— Vos jambes !... mon colonel !

Les jambes?... Il n'osa regarder d'abord. La petite ville était là, pareille dans ses glacis gazonnés. Il y avait bien un coup de tonnerre qui roulait encore au loin. Mais le soleil se reflétait dans l'eau du fossé.

Que voulait le trompette qui, précipitamment, glissa de selle, le visage vieilli par l'épouvante, les mains agitées? Il regardait les jambes.

Héricourt se décida, brusquement, à les voir aussi. Viande lacérée, dans une mare rouge, et un os cassé au milieu ; c'était l'une. L'autre restait invisible sous la masse inerte du turc. « Tire-moi de là, corbleu ! » commanda-t-il. La colère l'exaspérait contre la stupide malice du sort. Il sentait peu de douleurs, mais, à la sueur qui glaça ses tempes, en coulant, il sut qu'il allait défaillir. Par gros bouillons le sang fuyait des entailles. Les figures consternées des dragons l'assurèrent dans la crainte de la mort. « Ah ! pensa-t-il, vais-je finir de vivre?... Déjà?... Le Rival triomphe pour toujours maintenant. Cet homme engoncé !... Mon caractère !... Ai-je vécu ? » Était-ce possible? Il n'y aurait plus de lumière pour lui tout à l'heure ! Que survivrait-il de sa force, de sa noblesse, de son héroïsme? Des écoliers futurs concevraient-ils spécialement lui, Bernard Héricourt, lui, « le caractère, » lui tué de la sorte, en pleine vigueur de l'âge, pour leur fortune, leur puissance..., quand ils épelleraient, d'une voix chantante, l'histoire des grandes guerres?... Non, ils ne l'évoqueraient pas. Le colonel Héricourt allait donc s'anéantir entièrement, tout de suite. Il revit le chevau-léger tué par son sabre à la bataille de Mœsskirch, et qui était resté à terre, la chemise en bourrelet hors de la culotte, celui dont les dents s'étaient ternies si vite. Ses dents aussi allaient se ternir.

Il se hâta d'évoquer les beaux moments de sa vie. Virginie sa femme, Denise sa fille. Les cils sombres, les yeux clairs... Il recherchait péniblement les détails de leur expression... Mais il souffrit. On lui pansait les jambes. Le chirurgien, en parlant bas, développait un bandage. On l'appuya contre une selle. Cependant, les grenadiers défilèrent au pas de course sans regarder le colonel. Il ne comptait plus. Leurs yeux hagards visaient en avant un spectacle terrible. « Augustin, pensa Bernard, si je pouvais revoir Augustin ! » Il lui parut que ce

serait là un grand bonheur : sentir une compassion vraie. Il se résignerait ensuite. Sûrement, d'ailleurs, son frère passerait.

Il relut le numéro du régiment sur les bonnets d'ourson. Presque aussitôt, derrière le troisième bataillon, ce fut le jeune homme au trot de sa jolie jument. On l'arrêta.

— Bernard, mon pauvre frère !

C'était bien la mort qu'Augustin lui annonçait par ce cri, par ces gestes fous, en descendant de cheval. Alors le colonel ragea. Il eût voulu frapper. Qui? Comment? Il haussa les épaules...

— Mon petit, je suis f...

Et le jeune homme ne savait que dire ; il pâlissait. Une détonation ébranla l'air. Le colonel songea que les grenadiers marchaient au feu, que son frère devait les conduire. Le caractère !... Il fallait mourir héroïquement. Il trembla tout de même pour ordonner :

— Adieu, mon petit... adieu... Suis ton bataillon... N'abandonne jamais Virginie, ni Denise, ni mes sœurs... Ta parole que tu les aideras toujours?

— Mon frère ! oh ! mon pauvre frère !

— Allons, adieu, adieu... Quoi... Adieu !... Va... Adieu... je saurai bien mourir tout seul, va, mon petit... Je vous aimais bien tous, oui tous... adieu, va... j'ai vécu... je ne regrette que... vous... Voilà mon heure... Adieu, adieu... Notre père est mort, lui aussi... n'est-ce pas? Adieu... Adieu...

Il tenta de sourire... Des camarades emmenaient Augustin, qui le hissèrent sur sa belle jument blanche. Il y eut encore un geste de désespoir, une main agitée en l'air. L'essaim d'officiers s'éloigna vite derrière la colonne des grenadiers au pas de course.

Un instant Héricourt garda l'image de cette angoisse sincère : figure de l'homme jeune, toute pâle sur la lumière du hausse-col. Il mourrait aussi celui-là, quelque jour, tout à l'heure, ou plus tard, lui et tous les soldats qui se précipitaient, courbés sous les havresacs et les bonnets à poil,

Immédiatement il se fatigua de voir tant de grenadiers bleus et blancs devant ses sourcils froncés. Le bruit des souliers frappant le sol retentit dans son estomac, le fit vibrer, et ce lui donna des nausées fades. Les épaulettes rouges succédaient aux épaulettes rouges, et l'éblouissaient, comme s'il n'y eût eu qu'une seule ganse rouge le long des hommes en marche... Il ferma les yeux. Ce fut un répit... Il ne mourait pas. S'il n'allait pas mourir ! Il marcherait facilement avec deux jambes de

bois. Il verrait encore le soleil. Il voyagerait en voiture. Un domestique fidèle suffirait. Il s'entrevit heureux dans l'avenir, au fond d'une calèche, dans un clair pays. Cela fut si doux à penser qu'il craignit de s'évanouir. Tout s'amollissait en lui. Brusquement il crut que c'était la mort et ouvrit les yeux. De graves figures s'inclinaient vers lui. Un manteau de cavalerie recouvrait ses jambes. A la bonne heure : les blessures ne le dégoûtaient plus ainsi. Il tâta de ses mains l'étoffe épaisse et se dit qu'on s'y accrocherait facilement, au cas d'une chute, sans le déchirer. Au cas d'une chute... Il redouta que la terre, sous lui, vînt à fléchir. La ville vacillait un peu, là-bas, derrière ses glacis et ses arbres. La tour fauve penchait, se redressait, penchait. Elle le saluait, la tour.

Une nouvelle nausée monta jusqu'à sa bouche, qu'elle combla ; elle sortit en un hoquet.

Il se trouva mieux alors. Pourquoi les grenadiers couraient-ils toujours? Pourquoi ces mille pas retentissaient-ils dans son ventre? Pourquoi les épaulettes grandissaient-elles jusqu'à rougir les uniformes entiers?

Il referma les yeux. Il souffrait peu, comme d'un coup de bâton qui lui eût meurtri les cuisses. Seulement elle plongeaient dans l'eau chaude. Sans doute on les immergeait dans un bain brûlant pour arrêter l'hémorragie... Il écarta l'idée que son sang le mouillait ainsi. A quoi bon demander? Une parole eût trop fatigué son visage, au repos, maintenant.

Au reste, il avait même envie de dormir. Les pas des grenadiers bourdonnaient dans sa tête, tels qu'un vol de frelons tumultueux. Le grondement du canon l'inquiétait moins que ce passage écœurant des hommes muets, que le bruit des mille pieds qui battaient la route.

Il voulut voir si la colonne était à sa fin. Les bonnets d'ourson se confondirent en une seule bête velue, immense, mouvante, à pattes noires, à ventre blanc et bleu. Où courait-elle ainsi? Contre les glacis de la ville, ses bastions de briques, son faubourg de masures enfumées? (Oh ! la fusillade pétillait dans les jardins !) Contre la ville à la tour fauve, et sa colline de maisons, ou plus loin, contre les forêts tonnantes, les montagnes meurtrières, les moissons en flamme, contre les pays et leurs plantations de soldats qui se couvraient de foudre, de nuées grises, lentes à s'élever?... Oui, la force latine se ruait encore, se ruait toujours, bien qu'il fût, lui, par terre, et près de dormir. Où irait-elle cette force? Aux confins du monde? Escaladerait-elle

les pentes lumineuses du ciel aussi? On était parti de la mer occidentale. Depuis des ans, des ans, on avait tant marché qu'il était las, tant lutté qu'il était las, las. Il avait été le vent de mort qui couche à terre les rangées d'hommes. Chevau-légers de Mœsskirch, blancs Autrichiens d'Elchingen, Russes aux mitres dorées d'Austerlitz, Prussiens verts et bleus d'Iéna et les neiges d'Eylau que défendait une multitude en capotes grises, et les moissons incendiées d'Aspern, où sautaient les cartouchières au dos des escouades ennemies. Il avait été l'exterminateur. Sa force encore courait là, sur la route, avec les colonnes de grenadiers unies en une seule bête velue de noir, aux mille jambes poudreuses, aux baïonnettes hérissées.

Était-ce la victoire qu'acclamèrent alors les cris espacés du canon, voix solennelles, autant que celles des matinées de *Te Deum* en Notre-Dame de Paris.

Héricourt sourit. La Force triomphait, la Force qui tue, la Force que le frère menait à son tour, par delà !

Tel l'Augustin de jadis, avec l'odeur de la France dans la chevelure, et l'orgueil dans le cœur, le Descendant viendrait, quelque jour futur, au rendez-vous des armées, pour conquérir, à son tour, le pain, la gloire et l'or.

Le Descendant ! Figure déjà mélancolique de l'enfant aux cils sombres, aux regards clairs, ce fut lui, lui, que le souvenir de Bernard Héricourt admira comme son propre portrait dans l'avenir. La force crée aussi !

Sûrement il ne mourrait pas. En vain l'armée entière piétinait sa tête pour couvrir le monde, après la ville à la tour fauve et ses faubourgs vacillants. En vain l'ombre envahissait le ciel, Héricourt ne mourait pas. La face couperosée de son père ne lui sourit pas moins distinctement qu'à l'époque où ils composaient ensemble le Caractère. Même Bernard s'étonna de la netteté de l'image. Le robuste meunier Héricourt battait de ses grands gestes habituels son habit marron, puis tirait ses bas gris jusqu'aux cuisses, en plaisantant l'aventure. Il ne parlait pas à son fils, mais au petit Édouard, qui écoutait avec le visage mélancolique d'Aurélie, qui regardait la bouche large de l'ancêtre.

Celui-ci nommait son fils comme un mort dont il convient de suivre l'exemple.

Le colonel était-il mort vraiment? Cela se passait-il dans un autre monde? Il secoua sa torpeur, ouvrit les yeux encore.

La force latine défilait, s'amassait, engloutissait maintenant

le faubourg et la ville germanique de sa cohue bleue aux bonnets d'ourson, de ses fusillades éclatantes, de ses batteries de tambours.

Héricourt songea qu'il fallait se tenir en héros devant les soldats. Il redressa le poids de sa tête. Ses mains s'accrochèrent au manteau. Vivrait-il? A quelques pas, Gresloup le considérait tristement. Il fallait vivre, bien que le terrain se mût sous lui comme la mer, bien que sa tête se vidât, bien qu'il sentît ses joues froidir et durcir, ses mains froidir et durcir ; bien que ses jambes ne fussent plus à lui, ni son ventre, bien que son corps déjà eût cessé d'être une partie de lui-même. Il conservait seulement l'esprit lucide. Le drap du manteau devenait lui-même moins rugueux sous les phalanges ; il se polissait, il coulait comme une eau douce et molle. Les doigts cherchèrent à le mieux prendre. Il se dérobait davantage.

Bernard s'épouvanta. La mort, la mort arrivait. « Pourquoi? » gémit-il, quand Gresloup se pencha sur lui. « Pourquoi? » Il n'entendit pas la réponse. Afin de s'affirmer la vie, il voulut compter les grenadiers en marche... « Un, deux, trois, quatre... » Il les compta jusqu'à vingt-neuf ; mais la mémoire du chiffre suivant défaillit. Tous ces hommes hagards, maigres, piétinaient son estomac. Les nausées revinrent successives et rapides. Elles comblèrent sa bouche. Elles secouèrent son corps pétrifié, ses joues durcies. A la racine du nez, surtout, les pores se bouchaient, les cartilages se soudaient. Il conçut qu'il devenait une sorte de lourde pierre, une statue insensible, une statue de dragon à demi enfouie dans la terre, et qui terrifiait les soldats de ses hoquets.

Devant lui, cependant, il distingua une section de tambours régimentaires. Ils s'arrêtaient. Les caisses étincelèrent de leurs cuivres contre les tabliers de cuir blanc. Le major géant alluma sa canne dans le ciel ; tous les boulets de la bataille tombèrent sans doute sur les peaux d'âne, car de formidables roulements de gloire s'entre-choquèrent. Des adolescents pâles, en bonnets d'ourson, le regardaient, lui, le colonel, cette statue de pierre, en activant les chutes de baguettes sur la peau sonore. On battait aux champs. Le tambour-major grandissait dans sa culotte blanche. Le soleil se doubla, sauta sur les cuivres des caisses, sur les galons du géant. La canne cognait le ciel qui se fracassa, qui tomba sur les tambours en mille éclats...

Bernard Héricourt voulut se soustraire au péril; mais rien n'obéit de ses membres étrangers à lui-même. Les tambours continuèrent de rouler, la canne de fracasser le ciel, les pores

de se resserrer à la racine du nez, à la base du front. Dans les bras, les os gonflaient vite, lui sembla-t-il. Tout s'alourdit : le sang, les muscles, la chair. Dans la poitrine, un granit intérieur tendait la peau... ou celle des tambours aux belles caisses de soleil, sur quoi la canne du géant brisait le ciel par de grands coups de lumière.

Ébloui, Bernard Héricourt baissa les cils. Il se reposa dans l'ombre ; elle s'épaissit, devint opaque, à mesure que décroissait le bruit des tambours exaltant la gloire de la race et sa force.

(La Force.)
Ollendorff, éditeur.

Jamais la France n'a possédé
un empire plus étendu qu'en cette
année 1913, si l'on considère qu'elle
possède avec l'Algérie, la Tunisie
et le Maroc, toute l'Afrique du
Sénégal au Soudan, de la Guinée
du Gabon et du Congo avec vingt
millions d'hommes actifs autant
que les sujets de Carthage au temps
d'Hamilcar. Défendons notre bien
avec toute notre vaillance de 1809

Paul Adam

GEORGES D'ESPARBÈS * *1863*

Les Uniformes.

IL y avait un mot dans l'armée pour désigner les troupes débraillées : « *Feuilletés* comme les dragons Villeguen. »

Ces soldats formaient trois compagnies franches. Chacune avait 150 hommes : 1 capitaine commandant, 1 capitaine réformé, 1 premier lieutenant, 1 second, 5 lieutenants réformés, 3 maréchaux des logis, 6 brigadiers, 140 dragons, 2 tambours, — et ça faisait quatre cent cinquante bonnes têtes qui galopaient à la mort.

Mais leur façon de s'habiller indisposait les généraux, les officiers, les soldats eux-mêmes. Au lieu d'être sanglés dans leur justaucorps vermillon, les hommes montaient à cheval en uniformes flottants, n'agrafaient leur devant d'habit qu'à la poche, et il y en avait d'extrêmement élégants qui faisaient bouffer leur linge. Ces compagnies avaient de l'air, une allure. Tout était coquet, à la fois hardi et lâché : les housses, les flammes des bonnets, ondulantes. Au lieu de cadis canourge, l'aurore des manteaux était de fin Romorantin, et tous les petits détails semblaient plus précieux qu'ailleurs : galons, lames d'épées, culottes tendres, jusqu'aux menus boutons des vestes, ouvragés, d'argent sur bois.

Ce corps de dragons venait de faire campagne en Bohême. On l'avait vu, entourant Chevert, menacer l'ennemi du haut des remparts de Prague. Après la charge en grand train des défilés de Dettinguen, Noailles était passé dans ses rangs, avait

* ESPARBÈS (Thomas-Auguste ESPARBÈS, dit *Georges d'*), né à Valence-d'Agen en 1863. Dessinateur, il se tourna vers les lettres et se fit connaître en publiant dans *le Journal* des récits héroïques et patriotiques. Il a décrit dans une prose vibrante l'époque napoléonienne, les grands faits d'armes du passé. D'Esparbès a publié : *la Légende de l'aigle*, poème épique en vingt contes (1893), *les Yeux clairs* (1894); *la Guerre en dentelles*, poème épique en vingt contes (1896) dont il a tiré un drame du même titre (1900); *les Demi-Cabots* (1896), en collaboration; *le Régiment* (1898); *les Derniers Lys* (1898); *les Demi-Solde*, roman épique (1899); *le Roi* (1900); *la Légion étrangère* (1901); *la Légende de l'outil* (1903); *la Grogne*, *le Tumulte* (1904); *la Soldate* (1905); *le Briseur de fers* (1908); *le Vent du boulet* (1909); *la Guerre en sabots* (1914); *Ceux de l'an 14* (1917); *les Victorieux* (1918), etc. Il a été nommé conservateur du palais de Fontainebleau.

ri aux hommes, un à un, comme à des filles, en leur caressant le menton. Presque tous blessés, ils sentaient le sang et l'ambre, — et lorsque le maréchal, satisfait, les prévint de son désir de récompenser les services, dédaigneux d'argent, parés, facés, bien en selle, ensemble et d'un cri gaillard, ils réclamèrent du vin !

— Vous vous entendrez avec mon maître d'hôtel, dit le maréchal au commandant; vous ferez boire à vos hommes mes trois barriques d'Asti.

Puis, lui frappant l'épaule :

— Toi, que désires-tu ?

Le dragon allait parler, lorsque tout à coup le roi et son état-major apparurent.

— Sire, dit le maréchal, la journée me fut malheureuse, mais je demande qu'elle favorise...

— Le *coquet* Villeguen, dit le roi.

Comme il s'apprêtait à le questionner, brusque, il arrêta son cheval, et toisa le soldat de la botte au front. M. de Villeguen comprit, rentra ses dentelles...

— L'état, par régiment, de mes officiers tués et blessés ?

On le lui présenta. Il le parcourut et se mit à inspecter Villeguen. Le commandant, sans rien dire, boutonna son col...

— Négligé, dit le roi.

Oubliant toute justice, il devint amer.

— Montrez votre épée.

M. de Villeguen la tendit. Le roi la tira hors du fourreau :

— La lame n'a point trente et un pouces... Je vous félicite cependant de la valeur que vous avez montrée ce matin.

— Je vois, dit mélancoliquement le soldat, que Sa Majesté me continue ses rigueurs, toujours à propos d'armes et d'uniformes.

— Oui, dit vivement le roi. Vous êtes « compagnie franche » ! Obéissez aux règlements ! Je n'aime point ces costumes bariolés; vos soldats ressemblent à des danseurs. Revenez à l'ordonnance, ou je licencie vos dragons et vous renvoie dans votre terre d'Anjou. Ceci n'est qu'un avertissement au soldat; mon estime est acquise au gentilhomme. Rendez-vous à des jours meilleurs, monsieur. Allez.

Villeguen s'inclina, fit tourner son cheval et rentra dans le camp, suivi de ses trois cents hommes. Une colère lui pelait le cœur. Mais il ne dit rien et, vingt-quatre heures après, reprit la campagne.

Dès lors, à Fontainebleau, à Versailles, on entendit parler de lui. Tous les courriers qui venaient au roi chantaient la gloire de Villeguen. On eût dit qu'une tempête emportait ses hommes au feu, d'un combat à l'autre, de ville en ville, et que des ailes poussaient aux chevaux ! Partout où crevaient les bombes, les jolis dragons étaient là. On ne voyait qu'eux, flambants. Les croyait-on morts, ils apparaissaient tout à coup ! On les vit casser les chaînes du pont-levis de Menin, se bousculer sur les Hollandais, emporter la place, bondir à Ypres, en accélérer le siège, ô gué, siffler Margot, voler sans débrider à Fribourg, enlever l'attaque de son chemin couvert, se ruer à l'assaut, saisir la ville, y jouer aux dés; se relever au cri des trompettes, sanglants et rieurs, sauter à cheval, charger, pipe aux dents, sous le doigt de d'Estrées, les lourds Anglais de Fontenoy et, plus tard encore, à Lawfeld, dépasser la charge Cravates, accourir ventre à terre en plaine, y creuser une fosse en pandours, — jusqu'à ce qu'enfin, hors d'haleine, restant à quinze, au bout de six ans, des trois compagnies joyeuses, fameux de gloire, mais meurtris, le front bas, n'en pouvant plus, l'armée les vit s'asseoir, après la paix signée, un matin sur les remparts de Berg-op-Zoom, et demander grâce à leur tour...

— Non! Debout! dit M. de Villeguen. Avant de nous séparer, nous allons voir le roi.

Ils se levèrent sans espérance, et des vieux dirent, naïfs :

— Le roi ? Pourquoi ? Il nous en veut toujours, rapport à nous voir bien mis.

Villeguen les regarda... Ils étaient déchirés, boueux de poudre. Sur leur linge, ils avaient du sang de Lawfeld, du sang de dix mois.

— Debout quand même, camarades! Je vais vous présenter à lui en costumes de gala. Ce sera votre dernier uniforme, et ils n'en veulent plus...

Personne ne comprit, mais on avait l'habitude. Pénibles, armés de leurs lances, ils remontèrent à cheval, burent, partirent, — et leur troupe entra dans Versailles aux cloches d'un mardi matin.

Le roi y était.

M. de Villeguen fit descendre ses dragons hors de la ville, les cantonna, et demanda audience pour le lendemain.

Le roi le reçut à dix heures; il était prévenu, on finissait de le friser.

— Vos soldats sont dans la cour, monsieur ?

— Dans la cour d'honneur, Sire.

M. d'Argenson, qui entrait, dit tout bas à Villeguen :

— Craignez la colère du roi, commandant. J'ai vu vos hommes; c'est une mascarade !

— Vous avez mal regardé, monsieur le ministre.

Le roi se leva, et dit :

— Messieurs, qu'on me suive; nous allons voir ces jolis dragons, si coquets.

La Pompadour, informée, descendit avec ses femmes. A dix heures dix minutes, une foule déboucha des portes. Et on aperçut dans la cour, soudain, quinze dragons sur un rang, face au roi, tous montés, immobiles, épée en main, et vêtus d'habits extraordinaires. Il y eut un frisson...

— Qu'est ceci ? demanda le roi.

Et il s'arrêta, pâle et pensif.

— Vous êtes plaisant, monsieur de Villeguen. Cette fois, vous ne vous êtes point contenté de faire dégrafer les habits et d'y ajouter des rubans; vous imaginez, vous inventez des uniformes.

— Soyez bienveillant, Sire, ils ont coûté la vie de quatre cents soldats.

Le roi frémit, et tapa la terre du pied. Les quinze hommes ne bougèrent pas.

Ils semblaient énormes dans le matin, vêtus d'habits fantastiques, somptueux, que le soleil faisait craquer en éclats. Aucune harmonie. Les deux premiers étaient noirs, avec des paroles d'or, étrangères, brodées à l'épaule; le cinquième semblait de neige; et les autres, effrayants, peints de pourpre et de bleu, montraient sur leurs poitrines des dessins barbares, des chiffres, des étoiles et de lourds oiseaux hérissés. La Cour, inquiète, s'approcha de ces fantômes, à petits pas...

— Sire, murmura la Pompadour, ces hommes souffrent. Il y en a qui saignent. D'où viennent-ils ? Voyez le deuxième... le sixième... Ils sont habillés de soie. Quelle idée ! Faites-les partir...

Trois cents visages, maintenant, glissaient autour des chevaux, stupéfaits. Le roi s'exalta :

— Parlez, monsieur de Villeguen. Expliquez-moi ce nouveau caprice ! Ces soldats... ces habits de carnaval, inconnus... D'où viennent ces uniformes ?

Il n'avait pas fini qu'ensemble, tout à coup, on vit se pencher les hommes... Trente paupières s'arrondirent, couvèrent

le roi comme pour en absorber la terreur, et le comte de Villeguen, ferme, les saluant du chapeau :

— Que Votre Majesté, dit-il, pardonne une fois de plus cette infraction à son règlement. Ces uniformes, sire, « ce sont des drapeaux ennemis ».

(LA GUERRE EN DENTELLES.)
Flammarion, éditeur.

---

*JULES RENARD** *1864-1910*

Le Chasseur d'images.

IL saute du lit de bon matin, et ne part que si son esprit est net, son cœur pur et son corps léger comme un vêtement d'été. Il n'emporte point de provisions. Il boira l'air frais en route et reniflera les odeurs salubres. Il laisse ses armes à la maison et se contente d'ouvrir les yeux. Les yeux servent de filets où les images s'emprisonnent d'elles-mêmes.

La première qu'il fait captive est celle du chemin qui montre ses os, cailloux polis, et ses ornières, veines crevées, entre deux haies riches de prunelles et de mûres.

*RENARD (Jules), né à Châlons (Mayenne) en 1864, mort en 1910. Fils d'un entrepreneur de travaux, il se prépara pour l'École normale, puis fut employé dans un entrepôt de marchandises et enfin se consacra à la littérature. Il écrivit des vers, des croquis, des romans, fut un des fondateurs du *Mercure de France* (1890), et collabora à divers journaux. Sa fantaisie, volontairement pointue et sèche, n'est jamais qu'une forme imprévue de l'observation. Nous citerons de lui : *Crime de village* (1888) ; *Sourires pincés* (1890) ; *l'Écornifleur* (1891) ; *Coquecigrues* (1893) ; *la Lanterne sourde* (1893) ; *le Coureur de filles* (1894) ; *le Vigneron dans sa vigne* et *Poil de carotte* (1894), l'œuvre qui a le plus contribué à sa réputation et dans laquelle il a créé le type d'enfant souffre-douleur ; *Histoires naturelles* (1896) ; *la Maîtresse* (1896) ; *Bucoliques* (1898) ; *les Philippe* (1907) ; *Nos frères farouches* (1908) ; *Ragotte* (1909). Il a donné au théâtre de petites pièces : *la Demande*, avec Docquois (1895) ; *Une femme qui bégaie* (1897) ; *le Plaisir de rompre* (1897), qui eut un vif succès ; *le Pain de ménage* (1899) ; *Poil de carotte* (1900) ; *Monsieur Vernet* (1903) ; *la Lanterne sourde et les Coquecigrues* (1906) ; *Huit jours à la campagne*, comédie en un acte (1906) ; *la Bigotte* (1909). Jules Renard avait été élu membre de l'Académie des Goncourt en 1907.

Il prend ensuite l'image de la rivière. Elle blanchit aux coudes et dort sous la caresse des saules. Elle miroite quand un poisson tourne le ventre, comme si on jetait une pièce d'argent, et, dès que tombe une pluie fine, la rivière a la chair de poule.

Il lève l'image des blés mobiles, des luzernes appétissantes et des prairies ourlées de ruisseaux. Il saisit au passage le vol d'une alouette ou d'un chardonneret. Puis il entre au bois. Il ne se savait pas doué de sens si délicats. Vite imprégné de parfums, il ne perd aucune sourde rumeur, et, pour qu'il communique avec les arbres, ses nerfs se lient aux nervures des feuilles.

Bientôt, vibrant jusqu'au malaise, il perçoit trop, il fermente, il a peur, quitte le bois et suit de loin les paysans mouleurs regagnant le village. Dehors, il fixe un moment, au point que son œil éclate, le soleil qui se couche et dévêt sur l'horizon ses lumineux habits, ses nuages répandus pêle-mêle.

Enfin, rentré chez lui, la tête pleine, il éteint sa lampe et longuement, avant de s'endormir, il se plaît à compter ses images.

Dociles, elles renaissent au gré du souvenir. Chacune d'elles qui s'agite en éveille une autre, et sans cesse leur troupe phosphorescente s'accroît de nouvelles venues, comme des perdrix poursuivies et divisées tout le jour chantent le soir, à l'abri du danger, et se rappellent au creux des sillons.

L'Alouette.

JE n'ai jamais vu d'alouette et je me lève inutilement avec l'aurore. L'alouette n'est pas un oiseau de la terre.

Depuis ce matin, je foule les mottes et les herbes sèches.

Des bandes de moineaux gris ou de chardonnerets peints à vif flottent sur les haies d'épines.

Le geai passe la revue des arbres dans un costume de préfecture.

Une caille rase les luzernes et trace au cordeau la ligne droite de son vol.

Derrière le berger qui tricote mieux qu'une femme, les moutons se suivent et se ressemblent.

Et tout s'imprègne d'une lumière si neuve que le corbeau, qui ne présage rien de bon, fait sourire.

Mais écoutez comme j'écoute.

Entendez-vous quelque part, là-haut, piler dans une coupe d'or des morceaux de cristal?

Qui peut me dire où l'alouette chante?

Si je regarde en l'air, le soleil brûle mes yeux.

Il me faut renoncer à la voir.

L'alouette vit au ciel, et c'est le seul oiseau du ciel qui chante jusqu'à nous.

Le Coq.

IL n'a jamais chanté. Il n'a pas couché une nuit dans un poulailler, connu une seule poule.

Il est en bois, avec une patte de fer au milieu du ventre, et il vit, depuis des années et des années, sur une vieille église comme on n'ose plus en bâtir. Elle ressemble à une grange et le faîte de ses tuiles s'aligne aussi droit que le dos d'un bœuf.

Or, voici que des maçons paraissent à l'autre bout de l'église.

Le coq de bois les regarde, quand un brusque coup de vent le force à tourner le dos.

Et, chaque fois qu'il se retourne, de nouvelles pierres lui bouchent un peu plus de son horizon.

Bientôt, d'une saccade levant la tête, il aperçoit, à la pointe du clocher qu'on vient de finir, un jeune coq qui n'était pas là ce matin. Cet étranger porte haut sa queue, ouvre le bec comme ceux qui chantent, et l'aile sur la hanche, tout battant neuf, il éclate en plein soleil.

D'abord les deux coqs luttent de mobilité. Mais le vieux coq de bois s'épuise vite et se rend. Sous son unique pied, la poutre menace ruine. Il penche, raidi, près de tomber. Il grince et s'arrête.

Et c'est le tour des charpentiers.

Ils abattent ce coin vermoulu de l'église, descendent le coq et le promènent par le village. Chacun peut le toucher, moyennant cadeau.

Ceux-ci donnent un œuf, ceux-là un sou, et Mme Loriot une pièce d'argent.

Les charpentiers boivent de bons coups, et, après s'être disputé le coq, ils décident de le brûler.

Lui ayant fait un nid de paille et de fagot, ils y mettent le feu.

Le coq de bois pétille clair et sa flamme monte au ciel qu'il a bien gagné.

(HISTOIRES NATURELLES.)

Flammarion, éditeur.

1868 *FRANCIS JAMMES**

Le Sommeil dans la tempête.

CETTE nuit, la tempête a pleuré sans discontinuer, les rafales se succédaient comme se suivent les lames de la mer. On entendait les bouffées de vent pluvieux s'écraser aux volets, des coups sourds, une souris.

Sans souci de ce désarroi de la nature, Bernadette, dans son berceau voilé, a sommeillé jusqu'au matin au calme de notre chambre. O divin mystère qui rapproche une créature du Créateur ! « Cependant, Jésus, couché à la poupe, la tête sur un coussin, s'était endormi. »

O ma Bernadou ! Petite disciple ! Tu sais que tu es dans la main du Tout-Puissant et que, malgré cette furie de l'air et de l'eau, il ne peut t'arriver rien que le Ciel ne veuille. C'est pourquoi tu ne doutes pas que ton pauvre nid qu'un coup de vent suffirait à balayer ne continue à t'être d'un sûr abri. Toi seule, ô innocente ! si la crue venait lécher le seuil de ta maison, ne t'inquiéterais pas. Car, mieux que nous ne le voyons de nos yeux grands ouverts, tu vois, ô mon enfant, à travers tes paupières closes, à l'avant de ton berceau, Dieu dormir.

Ton grand-père paternel.

LE front courbé, les tempes larges et plates, le nez busqué, les yeux noirs, la lèvre supérieure retroussée, la barbe grise en pointe, le port de tête en arrière, de haute taille ; il était fait

*JAMMES (Francis), né à Tournay (Hautes-Pyrénées) en 1868. Son premier recueil de vers parut en 1894 et fut suivi d'*Un jour* (un acte). En 1898, il réunit ses premières poésies sous le titre : *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir*. Le *Deuil des primevères* et le *Triomphe de la vie* furent édités en 1901 et 1904. Comme prosateur, il a fait paraître deux nouvelles sentimentales : *Clara d'Ellébeuse* (1899) et *Almaïde d'Etremont* (1901), ainsi que le *Roman du lièvre* (1903). Il a publié en outre : *Pensée des jardins* et *l'Église habillée de feuilles* (1906); *les Géorgiques chrétiennes* (1912); *le Rosaire au soleil* (1916); *le Curé d'Ozeron* (1918); *les Caprices du poète*, etc.

davantage pour vivre en grand seigneur à la Guadeloupe que dans ce bureau où il gagnait notre pain en usant son cœur.

Tout est bien en ordre sur sa table de travail.

Le vieil huissier qui, lorsqu'il sue en marchant, fait sécher sa chemise sur son parapluie qu'il ouvre au soleil, vient faire enregistrer des papiers et s'en va.

Entre le notaire, qui se plaint de ce qu'une pie apprivoisée lui dérobe des objets brillants. Il parle un moment de sa chasse aux petits oiseaux et part.

Voici le conservateur des hypothèques. « Receveur, dit-il, je venais vous inviter à manger un lièvre que j'ai failli tuer. »

Quatre heures sonnent. Je sors avec mon père dans la campagne chaude et bleue. Il amorce sa ligne.

Aujourd'hui, sur la berge où il fut, il n'y a plus que de la lumière.

La Petite Ferme dite « au Choü ».

SOUS un ciel bleu comme une plume de geai, quand le soleil suspend ses rayons de miel aux feuilles des aunes et quand les champs de blé sont comme l'intérieur des lys, la petite ferme est fraîche. Elle est comme la niche du chien du Bon Dieu. Peut-être est-elle placée au milieu de la Terre et que c'est là qu'habite la fidélité. Endroit sauvage ! A deux kilomètres, sur le chemin qui continue la rue Moncade, tu tournes à gauche. De là un chemin défoncé, tantôt boueux, tantôt friable, t'y conduit, à trois cents mètres. Les champs sont sur le versant d'un coteau qui s'incline de l'est à l'ouest. Au bas, un petit ruisseau les borne où de minces insectes patinent, projetant sur son fond blond leurs ombres en feuilles de trèfle. On les nomme des cordonniers, à cause des mouvements qu'ils font. Recherche la noirceur de l'été pour déjeuner là sur l'herbe en écoutant les maïs se froisser entre eux. En amont le ruisseau s'enfonce dans des terrains détrempés où croît en abondance le baume, cet arbuste coriace à l'odeur d'encens et où l'on trouve çà et là des rossolis.

Lorsque je ne serai plus, dis-toi que par là je poursuivais les bécasses et que parfois cette solitude semblait lentement s'élargir et se refermer sous mon coup de fusil.

Le terrain qui se relève à l'ouest au delà du ruisseau est flanqué de légers bosquets. Une ferme, en face de la nôtre, la domine dans les vignes. C'est la propriété de Dabitou qui invoque, le verre à la main, le pacte cordial du voisinage ancien.

Sur la crête opposée serpente le chemin craquelé qui fait songer à la fable torride : *le Coche et la Mouche.* Il surplombe des ajoncs épineux tout bourdonnants d'abeilles dans l'après-midi qu'ils endorment.

Vers le sud, une claire échappée en éventail rafraîchit l'âme. Une tour en ruine et des montagnes lustrées semblent parler d'un pèlerin du Ciel.

Pense à ce pèlerin, prie pour lui, ô ma Bernadette ! quand tu entendras la douceur du bétail respirer dans la pauvreté de l'étable.

(MA FILLE BERNADETTE.)

Mercure de France.

N'ayant rien d'autre à moi, vers Vous j'élèverai
Cette motte de terre enlevée au guéret.

C'est mon cœur. Il n'est bon à rien ni à personne.
C'est pourquoi le mouillant de pleurs je Vous le donne.

F. Jammes

*PAUL CLAUDEL** *1868*

Le Sédentaire.

J'HABITE le plus haut étage et le coin de la demeure spacieuse et carrée. J'ai encastré mon lit dans l'ouverture de la fenêtre et, quand le soir vient, tel que l'épouse d'un dieu qui monte avec taciturnité sur la couche, tout de mon long et nu, je m'étends, le visage contre la nuit. A quelque moment, soulevant une paupière alourdie par la ressemblance de la mort, j'ai mélangé mon regard à une certaine couleur de rose. Mais à cette heure avec un gémissement émergeant de nouveau de ce

*CLAUDEL (Paul), né à La Fère-en-Tardenois (Aisne) en décembre 1868. Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand. Diplomate de carrière, Paul Claudel fut attaché au consulat de France à Boston, exerça les fonctions de consul en extrême Orient, à Han-Kéou, Fou-Tchéou et Tien-Tsin. Revenu en Europe (1905), il occupa le même poste à Prague, puis à Francfort et enfin à Hambourg, où il se trouvait au moment de la déclaration de guerre. Chargé, en 1915 et 1916, d'une mission commerciale à Rome, il fut nommé ensuite ministre de France à Rio de Janeiro, puis à Washington.

Longtemps connu d'un public très restreint, Paul Claudel est arrivé presque subitement à la notoriété. Par la hauteur de la pensée qui s'y déploie et sa magnificence lyrique, son œuvre est une des plus belles de ce temps. Cette œuvre est surtout dramatique. *Tête d'or, la Ville, le Repos du septième jour, la Jeune fille Violaine, l'Échange,* sont de majestueuses compositions, écrite dans une forme intermédiaire entre la prose et le vers et qui ne ressortissent guère aux principes traditionnels du théâtre. L'auteur a donné deux versions de plusieurs d'entre ces ouvrages. *L'Otage* (1911) et *l'Annonce faite à Marie* (1913) sont d'une contexture plus serrée et d'une forme plus sobre. Paul Claudel a été purement lyrique, toujours avec le procédé qui lui est propre, dans les *Cinq grandes Odes*, la *Cantate à trois voix*, etc... Dans l'*Art poétique*, il a donné un complément à la métaphysique de saint Thomas d'Aquin, en ce qui concerne la vie future. *Connaissance de l'Est*, inspirée par le séjour de l'auteur en Extrême-Orient, est un recueil de morceaux en prose où toutes les qualités de Claudel, dons de rythme et d'images, puissance philosophique et splendeur verbale, atteignent à un superbe épanouissement. On lui doit encore des poèmes : *Sainte Thérèse* (1916) ; *Sainte Cécile* (1918) ; *l'Ours et la Lune* (1919), farce; des drames : *le Pain dur, le Père humilié* (1920), etc. Ses pièces ont été jouées au théâtre de l'Œuvre et à celui du Vieux-Colombier.

Croyant exalté, Paul Claudel est, dans toute la force du terme, un écrivain catholique. C'est sa foi, étayée par des connaissances presque universelles, qui est l'unique inspiratrice de son œuvre.

sommeil pareil à celui du premier homme, je m'éveille dans la vision de l'or. Le tissu léger de la moustiquaire ondule sous l'ineffable haleine. Voici la lumière, dépouillée de chaleur, même, et me tordant lentement dans le froid délectable, si je sors mon bras nu, il m'est loisible de l'avancer jusqu'à l'épaule dans la consistance de la gloire, de l'enfoncer en fouillant de la main dans le jaillissement de l'éternité, pareil au frissonnement de la source. Je vois, avec une puissance irrésistible, de bas en haut déboucher l'estuaire de magnificence dans le ciel tel qu'un bassin concave et limpide, couleur de feuille de mûre. Seule, la face du soleil et ses feux insupportables me chasseront de mon lit, seule la force mortelle de ses dards. Je prévois qu'il me faudra passer la journée dans le jeûne et la séparation. Quelle eau sera assez pure pour me désaltérer ? de quel fruit, pour en assouvir mon cœur, détacherai-je avec un couteau d'or la chair?

Mais après que le soleil, suivi comme un berger par la mer et par le peuple des hommes mortels qui se lèvent en rangs successifs, a achevé de monter, il est midi, et tout ce qui occupe une dimension dans l'espace est enveloppé par l'âme du feu, plus blanche que la foudre. Le monde est effacé, et les sceaux de la fournaise rompus; toutes choses, au sein de ce nouveau déluge, se sont évanouies. J'ai fermé toutes les fenêtres. Prisonnier de la lumière, je tiens le journal de ma captivité. Et tantôt, la main sur le papier, j'écris, par une fonction en rien différente du ver à soie qui fait son fil de la feuille qu'il dévore ; tantôt j'erre par les chambres ténébreuses, de la salle à manger, par le salon, où un moment je suspends ma main sur le couvercle de l'orgue, à cette pièce nue, au centre de qui redoutablement se tient seule la table du travail. Et intérieur à ces lignes blanches qui marquent les fissures de ma prison hermétique, je mûris la pensée de l'holocauste ; ah ! s'il est enviable de se dissoudre dans l'étreinte flamboyante, enlevé dans le tourbillon du souffle véhément, combien plus beau le supplice d'un esprit dévoré par la lumière !

Et quand l'après-midi s'imprègne de cette brûlante douceur par qui le soir est précédé, semblable au sentiment de l'amour paternel, ayant purifié mon corps et mon esprit, je remonte à la chambre la plus haute. Et, me saisissant d'un livre inépuisable, j'y poursuis l'étude de l'Être, la distinction de la personne et de la substance, des qualités et des prédicaments. Entre les deux rangées de maisons, la vision d'un fleuve termine ma rue ; l'énorme coulée d'argent fume, et les grands navires aux

voiles blanches avec une grâce molle et superbe traversent la splendide coupure. Et je vois devant moi ce « Fleuve » même « de la Vie », dont jadis, enfant, j'empruntais l'image aux discours de la Morale. Mais je ne nourris plus la pensée aujourd'hui, nageur opiniâtre, d'atterrir parmi les roseaux, le ventre dans la vase de l'autre rive : sous la salutation des palmes, dans le silence interrompu par le cri du perroquet, que la cascade grêle derrière le feuillage charnu du magnolia claquant sur le gravier m'invite, que le rameau fabuleux descende sous le poids des myrobolants et des pommes-grenades, je ne considérerai plus, arrachant mon regard à la science angélique, quel jardin est offert à mon goûter et à ma récréation.

(Connaissance de l'Est.)
Mercure de France.

Ardeur.

La journée est plus dure que l'enfer. Au dehors, un soleil qui assomme et dévorant toute ombre, une splendeur aveuglante si fixe qu'elle paraît solide. Je perçois dans ce qui m'entoure moins d'immobilité que de stupeur, l'arrêt dans le coup. Car la Terre, durant ces quatre lunes, a parachevé sa génération ; il est temps que l'Époux la tue, et, dévoilant les feux dont il brûle, la condamne d'un inexorable baiser.

Pour moi, que dirai-je? Ah ! si ces flammes sont effroyables à ma faiblesse, si mon œil se détourne, si ma chair sue, si je plie sur la triple jointure de mes jambes, j'accuserai cette matière inerte, mais l'esprit viril sort de lui-même dans un transport héroïque ! Je le sens ! Mon âme hésite, mais rien que de suprême ne peut satisfaire à cette jalousie délicieuse et horrible. Que d'autres prient sous la terre, obstruent avec soin la fissure de leur demeure ; mais un cœur sublime, serré de la dure pointe de l'amour, embrasse le feu et la torture. Soleil, redouble tes flammes ; ce n'est point assez que de brûler, consume : ma douleur serait de ne point souffrir assez. Que rien d'impur ne soit soustrait à la fournaise et d'aveugle au supplice de la lumière !

(Connaissance de l'Est.)
Mercure de France.

La Porte étroite.

ELLE était au fond du verger, cueillant au pied d'un mur bas les premiers chrysanthèmes qui mêlaient leur parfum à celui des feuilles mortes de la hêtraie. L'air était saturé d'automne. Le soleil ne tiédissait plus qu'à peine les espaliers, mais le ciel était orientalement pur. Elle avait le visage encadré, caché presque au fond d'une grande coiffe zélandaise qu'Abel lui avait rapportée de voyage et qu'elle avait mise aussitôt. Elle ne se retourna pas d'abord à mon approche, mais un léger tressaillement qu'elle ne put réprimer m'avertit qu'elle avait reconnu mon pas; et déjà je me raidissais, m'encourageais contre ses reproches et la sévérité qu'allait faire peser sur moi son regard. Mais lorsque je fus assez près, comme craintivement, je ralentissais déjà mon allure; elle, sans d'abord tourner le front vers moi, mais le gardant baissé comme fait un enfant boudeur, tendit vers moi, presque en arrière, la main qu'elle avait pleine de fleurs, semblant m'inviter à venir. Et comme, au contraire, par jeu, à ce geste, je m'arrêtais, elle, se retournant enfin, fit vers moi quelques pas, relevant son visage, et

*GIDE (André), né à Paris en 1869. André Gide est une des personnalités les plus originales des lettres contemporaines. Il débuta par les *Cahiers* et les *Poésies d'André Walter* (1891-1892) qui révélèrent une exceptionnelle subtilité. Le talent d'André Gide a le rare privilège de se renouveler dans chacune de ses œuvres. Que l'auteur soit symboliste et lyrique, dans le *Voyage d'Urien* (1893), le *Traité du Narcisse* et e *Prométhée mal enchaîné* (1899), ironique dans *Paludes* (1895); qu'il exprime, dans *les Nourritures terrestres*, un amour exalté de la vie ou montre, dans *la Porte étroite* (1911), la pathétique noblesse du renoncement chrétien; qu'il touche vigoureusement à la critique dans les *Prétextes* (1905) et les *Nouveaux Prétextes* (1912), qu'il se livre dans *l'Immoraliste* (1903) à une psychologie audacieuse et acérée ou, dans *les Caves du Vatican* (1913), à la fantaisie la plus libre, André Gide apparaît chaque fois différent. Son style, pur non sans étrangeté, est d'une concision poétique. Citons encore le fameux *Enfant prodigue, la Symphonie pastorale, Souvenirs de la cour d'assises, Dostoïevsky* (1923); *Journal des faux monnayeurs* (1927); *Voyage au Congo* (1928), etc., des traductions de Rabindranath Tagore (1914); de William Blake (1923), etc.

André Gide a donné au théâtre: *Philoctète* (1890); *Saül* et *le Roi Candaule* (1898). Il est le fondateur de la *Nouvelle Revue Française*, un des organes les plus significatifs de la littérature moderne.

je le vis plein de sourire. Éclairé par son regard, tout me parut soudain de nouveau simple, aisé, de sorte que, sans effort et d'une voix non changée, je commençai :

— C'est ta lettre qui m'a fait revenir.

— Je m'en suis bien doutée, dit-elle, puis, émoussant par l'inflexion de sa voix l'aiguillon de sa réprimande :

— Et c'est bien là ce qui me fâche. Pourquoi as-tu mal pris ce que je disais? C'était pourtant bien simple... (Et déjà tristesse et difficulté ne m'apparaissaient plus en effet qu'imaginaires, n'existaient plus qu'en mon esprit.) Nous étions heureux ainsi, je te l'avais bien dit; pourquoi t'étonner que je refuse lorsque tu me proposes de changer?

En effet, je me sentais heureux auprès d'elle, si parfaitement heureux que ma pensée allait chercher à ne différer plus en rien de la sienne ; et déjà je ne souhaitais plus rien au delà de son sourire, et que de marcher avec elle, ainsi, dans un tiède chemin bordé de fleurs, en lui donnant la main.

— Si tu le préfères, lui dis-je gravement, résignant d'un coup tout autre espoir et m'abandonnant au parfait bonheur de l'instant, — si tu le préfères, nous ne nous fiancerons pas. Quand j'ai reçu ta lettre, j'ai bien compris du même coup que j'étais heureux en effet, et que j'allais cesser de l'être. Oh ! rends-moi ce bonheur que j'avais ; je ne puis pas m'en passer. Je t'aime assez pour t'attendre toute ma vie ; mais que tu doives cesser de m'aimer ou que tu doutes de mon amour, Alissa, cette pensée m'est insupportable.

— Hélas ! Jérôme, je n'en puis pas douter.

Et sa voix, en me disant cela, était à la fois calme et triste ; mais le sourire qui l'illuminait restait si sereinement beau que je prenais honte de mes craintes et de mes protestations ; il me semblait alors que d'elles seules vînt cet arrière-son de tristesse que je sentais au fond de sa voix. Sans aucune transition je commençai à parler de mes projets, de mes études et de cette nouvelle forme de vie de laquelle je me promettais tant de profit. L'École normale n'était pas alors ce qu'elle est devenue depuis peu ; une discipline assez rigoureuse ne pesait qu'aux esprits indolents ou rétifs ; elle favorisait l'effort d'une volonté studieuse. Il me plaisait que cette habitude quasi-monacale me préservât d'un monde qui, du reste, m'attirait peu et qu'il m'eût suffi qu'Alissa pût craindre pour m'apparaître haïssable aussitôt. Miss Ashburton gardait à Paris l'appartement qu'elle occupait d'abord avec ma mère. Ne connaissant guère qu'elle

à Paris, Abel et moi passerions quelques heures de chaque dimanche auprès d'elle ; chaque dimanche j'écrirais à Alissa et ne lui laisserais rien ignorer de ma vie...

Nous étions assis à présent sur le cadre des châssis ouverts qui laissaient déborder au hasard d'énormes tiges de concombres dont les derniers fruits étaient cueillis. Alissa m'écoutait, me questionnait ; jamais encore je n'avais senti sa tendresse plus attentive, ni son affection plus pressante. Crainte, souci, même le plus léger émoi s'évaporait dans son sourire, se résorbait dans cette intimité charmante, comme les brumes dans le parfait azur du ciel.

Puis, sur un banc de la hêtraie où Juliette et Abel étaient venus nous rejoindre, nous occupâmes la fin du jour à relire *le Triomphe du Temps*, de Swinburne, chacun de nous en lisant tour à tour une strophe. Le soir vint.

— Allons ! dit Alissa en m'embrassant, au moment de notre départ, plaisantant à demi, mais pourtant avec cet air de sœur aînée que peut-être ma conduite inconsidérée l'invitait à prendre et qu'elle prenait volontiers. — Promets-moi maintenant de n'être plus si romanesque désormais...

— Eh bien ! Es-tu fiancé? me demanda Abel dès que nous fûmes seuls de nouveau.

— Mon cher, il n'en est plus question, répondis-je, ajoutant aussitôt, d'un ton qui coupait court à toute nouvelle question : — Et cela vaut beaucoup mieux ainsi. Jamais je n'ai été plus heureux que ce soir.

(La Porte étroite.)

Mercure de France.

---

*HENRY BORDEAUX** *1870*

Les Amours de Beethoven.

BEETHOVEN qui, mieux que la beauté, avait ainsi le pouvoir de subjuguer par *la conscience de sa force*, n'aima que d'un amour idéal qui le dispensa de subir le joug d'aucune femme. Car il n'est guère de servitude réelle que de chair ; tant que le corps n'est pas engagé, nous commandons à nos amours, dont l'exaltation même n'altère point, mais souvent fortifie notre personnalité. Sans doute le génie triomphant exerce sur les femmes plus de prestige que le génie malheureux. Elles ont toujours préféré les vainqueurs et connaissent moins que nous, quoi qu'on en ait dit, la pitié amoureuse. Elles ne trouvent la gloire que toute faite, du moins le plus souvent, car il en est de divines qui se penchent sur la détresse ou pressentent la valeur, et celles-là vont plus loin dans l'amour qu'aucun homme n'ira jamais. Beethoven était pauvre, gêné, embarrassé de toutes manières, d'une famille cupide et peu

*BORDEAUX (Henry), né à Thonon-les-Bains (Haute-Savoie) en 1870. Après ses études de droit, il fit la chronique de l'Exposition (1889) au *Petit Journal*, et publia une étude sur Villiers de l'Isle-Adam et une série d'articles de critique qui, réunis plus tard en volume : *Ames modernes* (1894), attirèrent l'attention. Son premier roman, *Jeanne Michelin*, chronique du XVIII[e] siècle, parut en 1895. A la mort de son père (1896), avocat en Savoie, il alla occuper sa place et plaida pendant quatre ans, tout en faisant la critique des livres à la *Revue hebdomadaire*. Après le succès du roman *Pays natal* (1900), il se consacra tout à fait aux lettres. Outre les livres déjà cités, il a publié : *Sentiments et idées de ce temps* (1897) ; *les Écrivains et les mœurs*, en deux séries (1900-1902) ; *la Voie sans retour* (1901) ; *la Peur de vivre* (1902) ; *l'Amour en fuite*, recueil de trois nouvelles (1903) ; *le Lac noir* (1904) ; *la Petite Mademoiselle* (1905); *Deux Méditations sur la mort* (1905) ; *Pèlerinages littéraires*, notes rétrospectives d'un critique devenu romancier; *les Roquevillard*, qui parurent d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (1906); *Paysages romanesques*, *les Yeux qui s'ouvrent* (1908) ; *la Croisée des chemins* (1910); *la Neige sous les pas* (1911); *la Maison* (1912); *les Derniers Jours du fort de Vaux* (1916) ; *les Captifs délivrés* (1917) ; *le Chevalier de l'air : Guynemer* (1918) ; *Sur le Rhin* (1919); *Marie-Louise* ou *les Deux Sœurs* (1920); *les Feux du soir* (1921); *Dans la montagne des Druses* (1927); *le Barrage* (1928); plusieurs études sur des écrivains contemporains, etc. Il a été élu membre de l'Académie française en 1919.

reluisante, muré dans sa surdité. Mais enfin la puissance démesurée de son art renversait toutes les entraves, le désignait à la passion, lui qui prenait les âmes humaines pour les rouler dans un océan où elles ne sentaient plus la misère de vivre, mais seulement l'orgueil, la splendeur, la joie, ou cette tristesse pathétique faite de la tension de notre désir et du mirage qu'il entrevoit. Si donc il ne réalisa pas ses amours, c'est qu'il ne s'obstina pas à les réaliser. La plus grande part de nos passions nous revient, soit dans leur recherche, soit dans leur aboutissement, et la fatalité n'est que l'excuse des faibles. Il se garda tout entier, et sa vie intérieure se gonfla comme un torrent qu'on enchaîne, jusqu'à ce qu'elle se satisfît dans la sérénité que donnent la foi, la domination de soi-même et la perpétuelle conception artistique...

J'ai découvert un portrait de femme dans un coin. Ce n'est pas celui d'Éléonore de Breuning qui, pour lui, fut la grâce des rues et des jardins de Bonn à l'âge où le cœur s'éveille. Ce n'est pas celui de Giulietta Giucciardi, qui vint à lui quand, du sommet de sa jeunesse, frappé par le destin, muré en lui-même, il désespérait. C'est donc la troisième femme que l'on rencontre dans cette vie qui fut, dit-on, exempte de toute faiblesse de chair : Thérèse de Brunswick. Sur cette toile, qui fut peinte en 1806, elle a vingt-six ans. La tête est petite, les traits sont réguliers, nets, incontestablement beaux, et la chevelure rousse leur ajoute de la lumière. Mais les yeux aigus, directs, volontaires ont je ne sais quoi de cruel qui rappelle l'impassible Salomé de Luini.

Ces trois noms de femme sont les seuls ornements de sa biographie. La première fut la gentille *Lorchen*, Éléonore de Breuning. Il avait alors dix-sept ans et, par l'incapacité de son père, il était déjà chef de famille, chargé de deux frères à élever. Elle avait deux ans de moins que lui. Elle adorait la poésie comme lui la musique, et ils mirent en commun leurs premiers rêves. S'aimèrent-ils? On ne le sait pas. Elle épousa, quelques années plus tard, le Dr Wegeler, et Beethoven eut désormais deux amis qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la mort. Cette idylle ne fut donc, tout au plus, qu'un souvenir d'enfance délicat et paisible destiné à donner tout son prix au charme romantique de Bonn, du Rhin et des Sept-Montagnes.

A trente ans, il aima une *magique enfant* qui le retira de la solitude où il s'enfonçait. Frappé de son mal terrible. il s'était

éloigné des hommes et se cachait comme s'il avait honte d'être seul à n'entendre qu'en esprit les harmonies que son art répandait. Ce fut la seconde : Giulietta Giucciardi. Elle ramena le fugitif et lui rendit l'espérance. A cette jeune fille qui éclairait sa nuit est dédiée la sonate du *Clair de lune*. Ce bonheur fut de courte durée. Tant de préjugés sociaux les séparaient, et tant d'infortune. Le pur sentiment qui l'avait attirée vers lui avec une si réelle spontanéité s'évapora dans l'enfantine vanité de gouverner un génie. Elle fut coquette et personnelle, quand il ne fallait être que simple et dévouée. La simplicité et le dévouement tout secs, quelle jeune fille s'en accommode? Et Giulietta épousa le comte Gallenberg. Beethoven connut un désespoir digne du Jardin des Oliviers. Dieu ne l'abandonnait-il pas, qui lui ôtait son rayon de lumière? Mais les âmes fortes rebondissent de l'abîme, et dans son cœur ouvert il fit entrer seulement plus de compassion, plus de dignité, la connaissance profonde de la vie, qui ne s'acquiert que dans ces défaites changées en victoires. Quel étonnement n'eût-elle pas éprouvé la pauvre comtesse Gallenberg, en lisant cette lettre écrite par Beethoven peu après qu'elle l'eut laissé pantelant de son indifférence : « Ma jeunesse, oui, je le sens, ne fait que commencer. Chaque jour me rapproche du but que j'entrevois sans pouvoir le définir... Je veux saisir le destin à la gorge. Il ne réussira pas à me courber tout à fait. C'est si beau de vivre mille fois la vie ! »

Les bois coupés reverdissent plus beaux

chantait le vieux Ronsard. Ainsi, elles sont tentées de s'exagérer leurs ravages : il est, chez les vrais génies, des portions de l'âme qu'elles n'atteignent pas et qui ne sont pas à la merci d'un désespoir amoureux.

L'amour de Thérèse de Brunswick est plus mystérieux, car son dénouement demeure obscur. Elle se fiança à Beethoven en 1806 (l'âge du portrait) : il avait trente-six ans. Elle-même a raconté, non sans satisfaction, les circonstances de ces fiançailles. Elle reçut le musicien à Martonvasar, en Hongrie, où elle résidait avec son frère, le comte François. Là, ils échangèrent leurs aveux ; mais elle l'avait dès longtemps devancé, car elle l'aimait depuis que, petite fille, elle recevait de lui, à Vienne, des leçons de piano.

« Un soir de dimanche, dit-elle, après dîner, au clair de lune, Beethoven s'assit au piano. D'abord il promena sa main à

plat sur le clavier. François et moi nous connaissions cela. C'est ainsi qu'il préludait toujours. Puis il frappa quelques accords sur les notes basses ; et lentement, avec une solennité impressionnante, il joua un chant de Sébastien Bach : *Si tu veux me donner ton cœur, que ce soit d'abord en secret ; et notre pensée commune, que nul ne la puisse deviner.* Ma mère et le curé s'étaient endormis ; mon frère regardait devant lui, gravement ; et moi, que son chant et son regard pénétraient, je sentis la vie en sa plénitude... »

Thayer, le biographe de Beethoven, fait de Thérèse de Brunswick la destinataire de l'unique lettre d'amour datée du 6 juillet, sans autre indication de lieu ni d'année, qui figure dans la correspondance. Beethoven appelle son amie *mon immortelle bien-aimée*, et c'est l'accent de l'*Appassionnata ;* il lui dit : *Sois paisible*, comme il répand la sérénité dans la *Symphonie pastorale.* On suit les profondes traces de cet amour dans *Fidelio*, dans le cycle de chants, op. 98, dédiés à la *bien-aimée lointaine*, et dans cette symphonie en *si* bémol qu'on a appelée la symphonie d'allégresse.

Cependant ils ne s'épousèrent pas. Aima-t-elle réellement Beethoven ? On se prend à en douter en regardant son portrait. Cette belle figure fermée est plus vigoureuse que tendre. Dix ans après leurs fiançailles, il écrivait : « En pensant à elle, mon cœur bat aussi fort que le jour où je la vis pour la première fois. » Mais, dans ses notes de la même année, il nous donne le secret de son amour à l'occasion des émotions que lui verse la nature : « Mon cœur, dit-il, déborde à l'aspect de cet admirable paysage, *et pourtant elle n'est pas là, près de moi.* » Pour sentir la vie dans sa plénitude, il n'avait pas besoin, lui, qu'elle fût là. La nature lui suffisait : il projetait sur l'horizon l'ombre de sa grande âme qui recouvrait d'humanité les paysages. « Personne sur terre ne peut aimer la campagne autant que moi », écrira-t-il plus tard.

Ainsi l'amour ne fut pour lui qu'une occasion de sentir, et non pas une influence, cette empreinte que laisse en nous la domination d'un être étranger. Un visage de fraîcheur et de jeunesse, une main qui répand la douceur, c'étaient des contours précis pour ses désirs qui n'en supportaient point. Sa vraie vie passionnée ne fut qu'intérieure, et quelle richesse en orages, en éclairs, en ouragans, et puis en calme apaisé ! La solitude fut le laboratoire de ses pensées.

Il fut de ces génies contractés qui se réservent à l'art et ainsi

vivent en Dieu. Un Léonard de Vinci, un Michel-Ange se défendirent pareillement contre les *atteintes sociales* et contre l'amour. Il faut toutes nos manies sentimentales pour les enchaîner à des Monna Lisa ou à des Vittoria Colonna. En réalité, ils vécurent et moururent libres. Ils préférèrent souffrir dans leur chair plutôt que de perdre l'intégrité de leur pensée. N'a-t-on pas essayé de jeter Mlle de Roannez dans la vie de Pascal, alors que Pascal ne s'occupa d'elle que pour la jeter à Dieu? Parce qu'ils assignèrent à leurs efforts un but qui les dépassait, les hommes de cette trempe furent protégés par une force de résistance singulière contre les mille liens et les mille dépressions de la vie.

D'une œuvre de génie, on peut dire que l'amour l'inspira, et non pas une femme, et ce n'est pas la même chose. Car notre amour nous appartient, et toute femme, fût-elle la plus aimée, quand Dieu parle, est une étrangère.

Pour ces hommes-là, il n'est pas d'inspiratrice. Thérèse de Brunswick, dans cette maison, n'est, avec sa beauté, qu'un petit ornement sans importance.

PAYSAGES ROMANESQUES.)

Plon, éditeur.

— Où vas-tu ?

— A la maison

Ainsi répondent les petits garçons et les petites filles qu'on rencontre sur les chemins, sortant de l'école ou revenant des champs.

Ils ne disent pas : — Nous rentrons chez nous. — Et pas davantage : — Notre maison. Ils disent : *la maison*, comme s'il n'y en avait qu'une au monde....

Henry Bordeaux

(*La Maison*)

*PIERRE LOUYS** — *1870-1925*

Aphrodite.

LA foule grondait perpétuellement. La houle vivante ajoutait sa rumeur aux bouleversements réguliers des eaux.

Tout à coup, un cri s'éleva, répété par cent mille poitrines :

— Aphrodite ! !

— Aphrodite ! ! !

Un tonnerre de cris éclata. La joie, l'enthousiasme de tout un peuple chantait dans un indescriptible tumulte d'allégresse, au pied des murailles du Phare.

La cohue qui couvrait la jetée afflua violemment dans l'île, envahit les rochers, monta sur les maisons, sur les mâts de signaux, sur les tours fortifiées. L'île était pleine, plus que pleine, et la foule arrivait toujours plus compacte, dans une poussée de fleuve débordé, qui rejetait à la mer de longues rangées humaines, du haut de la falaise abrupte.

On ne voyait pas la fin de cette inondation d'hommes. Depuis le palais des Ptolémées jusqu'à la muraille du canal, les rives du Port-Royal, du Grand-Port et de l'Eunoste regorgeaient d'une masse serrée qui se nourrissait indéfiniment par les embouchures des rues. Au-dessus de cet océan, agité de remous immenses, écumeux de bras et de visages, flottait comme une barque en péril la litière aux voiles jaunes de la reine Bérénice. Et d'instant en instant s'augmentant de bouches nouvelles, le bruit devenait formidable.

*LOUYS (Pierre), né à Paris en 1870, mort en 1925. Épris de l'hellénisme païen et de l'amour libre, il en fit souvent des peintures osées, en un style fin, souple et chaud. Il débuta comme poète, en 1891, par *Astarté*, recueil de vers publiés d'abord dans *la Conque*, revue fondée par lui, puis il publia une traduction des *Poésies de Méléagre* (1893); des contes en prose : *Léda* (1893); *Chrysis* (1893); *Ariane* (1894); *la Maison sur le Nil* (1894); une traduction des *Scènes de la vie des courtisanes*, de Lucien; *les Chansons de Bilitis*, poèmes en prose (1894), et fonda sa réputation avec un roman de mœurs antiques : *Aphrodite* (1896). Il a publié depuis : *la Femme et le Pantin*, roman (1899); *Byblis changée en fontaine* (1898); *Une volupté nouvelle* (1899); *Mimes des courtisanes*, traduction de Lucien; *les Aventures du roi Pausole*, roman (1901); *Sanguines* (1903); *l'Archipel* (1906).

Ni Hélène sur les Portes Scées, ni Phryné dans les flots d'Eleusis, ni Thaïs faisant allumer l'incendie de Persépolis n'ont connu ce qu'est le triomphe.

***

Chrysis était apparue par la porte de l'Occident, sur la première terrasse du monument rouge.

Elle était nue comme la déesse, elle tenait des deux mains les coins de son voile écarlate que le vent enlevait sur le ciel du soir, et de la main droite le miroir où se reflétait le soleil couchant.

Avec lenteur, la tête penchée, par un mouvement d'une grâce et d'une majesté infinies, elle monta la rampe extérieure qui ceignait d'une spirale la haute tour vermeille. Son voile frissonnait comme une flamme. Le crépuscule embrasé rougissait le collier de perles comme une rivière de rubis. Elle montait, et, dans cette gloire, sa peau éclatante arborait toute la magnificence de la chair, le sang, le feu, le carmin bleuâtre, le rouge velouté, le rose vif, et, tournant avec les grandes murailles de pourpre, elle s'en allait vers le ciel.

(APHRODITE.)

Fasquelle, éditeur.

CHANSONS DE BILITIS

La Quenouille.

POUR tout le jour ma mère m'a enfermée au gynécée, avec mes sœurs que je n'aime pas et qui parlent entre elles à voix basse. Moi, dans un petit coin, je file ma quenouille.

Quenouille, puisque je suis seule avec toi, c'est à toi que je vais parler. Avec ta perruque de laine blanche tu es comme une vieille femme. Écoute-moi.

Si je le pouvais, je ne serais pas ici, assise dans l'ombre du mur et filant avec ennui : je serais couchée dans les violettes sur les pentes du Tauros.

Comme il est plus pauvre que moi, ma mère ne veut pas qu'il m'épouse. Et pourtant, je te le dis : ou je ne verrai pas le jour des noces, ou ce sera lui qui me fera passer le seuil.

La Flûte.

POUR le jour des Hyacinthies, il m'a donné une syrinx faite de roseaux bien taillés, unis avec la blanche cire qui est douce à mes lèvres comme du miel.

Il m'apprend à jouer, assise sur ses genoux ; mais je suis un peu tremblante. Il en joue après moi ; si doucement que je l'entends à peine.

Nous n'avons rien à nous dire, tant nous sommes près l'un de l'autre ; mais nos chansons veulent se répondre, et tour à tour nos bouches s'unissent sur la flûte.

Il est tard, voici le chant des grenouilles vertes qui commence avec la nuit. Ma mère ne croira jamais que je suis restée si longtemps à chercher ma ceinture perdue.

Roses dans la nuit.

DÈS que la nuit monte au ciel, le monde est à nous, et aux dieux. Nous allons des champs à la source, des bois obscurs aux clairières, où nous mènent nos pieds nus.

Les petites étoiles brillent assez pour les petites ombres que nous sommes. Quelquefois, sous les branches basses, nous trouvons des biches endormies.

Mais plus charmant la nuit que toute autre chose, il est un lieu connu de nous seuls et qui nous attire à travers la forêt : un buisson de roses mystérieuses.

Car rien n'est divin sur la terre à l'égal du parfum des roses dans la nuit. Comment se fait-il qu'au temps où j'étais seule je ne m'en sentais pas enivrée?

Le Serment.

« LORSQUE l'eau du fleuve remontera jusqu'aux sommets couverts de neiges ; lorsqu'on sèmera l'orge et le blé dans les sillons mouvants de la mer ;

« Lorsque les pins naîtront des lacs et les nénufars des rochers, lorsque le soleil deviendra noir, lorsque la lune tombera sur l'herbe ;

« Alors, mais alors seulement, je prendrai une autre femme, et je t'oublierai, Bilitis, âme de ma vie, cœur de mon cœur. »

Il me l'a dit, il me l'a dit! Que m'importe le reste du monde ; où es-tu, bonheur insensé qui te compares à mon bonheur!

Épitaphe.

SOUS les feuilles noires des lauriers, sous les fleurs amoureuses des roses, c'est ici que je suis couchée, moi qui sus tresser le vers au vers et faire fleurir le baiser.

J'ai grandi sur la terre des nymphes ; j'ai vécu dans l'île des amies ; je suis morte dans l'île de Kypris. C'est pourquoi mon nom est illustre et ma stèle frottée d'huile.

Ne me pleure pas, toi qui t'arrêtes : on m'a fait de belles funérailles : les pleureuses se sont arraché les joues ; on a couché dans ma tombe mes miroirs et mes colliers.

Et maintenant, sur les pâles prairies d'asphodèles, je me promène, ombre impalpable, et le souvenir de ma vie terrestre est la joie de ma vie souterraine.

(Chansons de Bilitis.)
Fasquelle, éditeur.

MARCELLE TINAYRE* 1872

Première Visite.

IL compta si bien, dans son impatience, qu'il arriva beaucoup trop tôt. Josanne dit, en ouvrant la porte :

— Vous !... Déjà !...

Ce mot fit à Noël une peine affreuse. Il voulut s'en aller. Elle le retint.

— Tant pis ! vous me verrez en robe de maison... Et tant mieux ! nous aurons plus de temps pour causer, puisque ce soir vous ne dînez pas chez Mariette...

Elle avait une sorte de peignoir, une longue blouse de laine blanche, dont l'encolure, coupée carrément, découvrait sa nuque et un peu de sa poitrine. Elle souriait à Noël :

— Venez !

A peine entré dans la longue pièce aux boiseries grises, au papier d'un vert si doux, Noël éprouva une sensation de fraîcheur, de pureté, de joie. Les choses l'accueillaient. La belle lumière emplissait ses yeux et son âme.

Il ne se lassait pas de dire :

— Mais c'est très joli, chez vous !... c'est délicieux !

Josanne voulut montrer, tout de suite, ce qu'elle possédait de plus rare : le petit moulage d'une *Pleureuse* de Bartholomé ; et, debout, la gorge modelée sobrement sous la laine blanche, le cou nu, les cheveux relevés, elle avançait le bras d'un geste d'offrande et tenait la statuette comme une fleur. Puis, Noël

*TINAYRE (Mme Marcelle, née CHASTEAU), née à Tulle (Corrèze) en 1872. Elle fut élevée à Bordeaux, acheva son éducation à Paris et, en 1889, épousa le graveur Julius Tinayre. C'est en 1897 seulement que la *Nouvelle Revue* publia son premier roman, *Avant l'Amour*, qui fut remarqué des lettrés et des délicats. Ce roman, écrit bien antérieurement (1891) à sa publication, fut suivi de : *la Rançon* (1898), de *Hellé* (1899), et de *l'Oiseau d'orage* (1900). *La Maison du péché* (1899), qui fit surtout sa réputation, se distinguait par une véritable richesse d'expression et un rare sentiment des nuances. Depuis, l'auteur a donné : *la Vie amoureuse de François Barbazanges* (1905), délicate peinture d'une âme d'adolescent; *la Rebelle*, où se pose avec intensité le problème de la vie moderne pour la femme ; *la Consolatrice, l'Ombre de l'amour, la Douceur de vivre, la Veillée des armes* (1915) ; *Perséphone* (1921) ; *le Bouclier d'Alexandre* (1922) ; *la Légende de Duccio et d'Orsette* (1923); *la Vie amoureuse de Mme de Pompadour* (1924), etc.

dut admirer les photographies qui ornaient les murs — sans cadres, « parce que les cadres, c'est cher ! » — et la vieille commode trouvée à Chartres, chez un menuisier, et la grosse théière de cuivre, et les chardons violets dans le vase vert et, dans le vase jaune, les « monnaies du pape », dont les piécettes nacrées, translucides, tombaient au plus léger frôlement comme de petites lunes mortes...

Noël feignait de s'intéresser aux meubles, aux bibelots, à tout ce que Josanne aimait. A vrai dire, il ne voyait qu'elle, Josanne. Sa pensée ravie l'enveloppait, la caressait tendrement, lui disait : « Parlez ! souriez !... Parlez encore... Je vous regarde, et je ne vous reconnais pas... Est-ce bien *vous ?* Est-ce votre âme vraie qui se révèle ?... » Il avait cru la trouver dans un logis sombre, dans une atmosphère de deuil, vêtue de noir, un peu timide encore devant lui... Et il la sentait confiante, joyeuse de recevoir son ami dans sa maison et ne cachant plus sa joie.

— Personne n'a jamais vu tout cela, personne n'est jamais venu ici, excepté Mlle Bon ; mais le monde visible n'existe pas pour Mlle Bon...

— Alors, je suis le premier qui...

— Oui, le premier... Et comme vous êtes très artiste et très difficile, je suis bien fière que vous approuviez mon goût. J'aime tant les choses qui se mêlent à ma vie !... Ce petit vase jaune, je le touche avec tendresse... Et ce rideau, que je vois le matin, comme il me plaît !...

Elle étala, au bout de son bras levé, l'indienne fleurie d'œillets chimériques, où défilaient des éléphants. Les œillets et les éléphants étaient verts et bleus, de tous les verts, de tous les bleus, et la forme svelte de la jeune femme apparaissait comme une ombre sur la trame blanche, pénétrée de jour. Et Noël, ému d'un plaisir enfantin, songea :

« Personne n'est venu chez elle depuis qu'elle habite Paris. Elle n'a dit ce mot, elle n'a fait ce geste pour personne... »

— Oh ! fit Josanne avec humeur, vous ne regardez pas...

— Je regarde, j'admire et je pense...

— Quoi ?

— Que les antiféministes seraient bien ébahis de vous voir et de vous entendre...

— Pourquoi ?

— Vous êtes tellement femme !... Oui, révoltée, oui, rebelle ; ni la lutte pour la vie, ni l'indépendance, ni l'activité intellectuelle n'ont détruit en vous les instincts de la femme, même

l'instinct ménager et l'instinct de plaire... ; vous aimez la parure, vous ornez votre maison, une fleur vous enchante, un bibelot vous réjouit...

— Et cela vous étonne?

— Oui et non...

— Comment ! l'auteur de *la Travailleuse !...*

— Précisément... L'auteur de *la Travailleuse* applaudit, et Noël Delysle s'étonne... Le premier était acquis d'avance à la femme nouvelle...

— Et le second?...

— A la femme éternelle...

— C'est la même femme.

— Je le vois bien depuis que je vous connais... Mon féminisme était, je l'avoue, un peu théorique ; et je ne croyais pas, vraiment, qu'on pût trouver, dans la même femme, tant d'intelligence, d'énergie, de courage, unis à tant de grâce et de douceur... Vous avez achevé de me convertir...

— J'en suis charmée...

— Aussi je m'appliquerai à convertir les autres... J'ai pris le parti de la femme, par un sentiment de justice et par haine du pharisaïsme masculin... Je serai plus éloquent, désormais, parce que je serai plus sincère, et que je penserai à vous... Une action commune nous rapprochera... Notre amitié deviendra toujours plus haute et plus belle... Car c'est une belle chose, notre amitié, n'est-ce pas ?

Josanne répondit gravement :

— Très belle...

(LA REBELLE.)
Calmann-Lévy, éditeur.

Le Premier Feu.

Parce qu'il pleut et que le vent d'octobre chasse dans l'air les feuilles trempées, Elle a allumé dans la cheminée le feu de la saison. En extase, Kiki-la-Doucette et Toby-Chien, couchés côte à côte au coin du marbre tiède, s'éblouissent à contempler la flamme et lui dédient des prières intérieures.

KIKI-LA-DOUCETTE, *pareil à un coussin, sans pattes apparentes.*

Feu ! te voici revenu, plus beau que mon souvenir, plus cuisant et plus proche que le soleil ! Feu ! que tu es splendide ! Par pudeur je cache ma joie de te revoir, je ferme à demi mes yeux où ta lumière amincit la prunelle, et rien ne paraît sur ma figure où est peinte l'image d'une pensée fauve et brune... Mon ronron discret se perd dans ton crépitement. Ne pétille pas trop, ne crache pas d'étincelles sur ma fourrure, sois clément, Feu varié, que je puisse t'adorer sans crainte...

TOBY-CHIEN,
à moitié cuit, les yeux injectés, la langue pendante.

Feu ! feu divin ! te revoici ! Je suis bien jeune encore, mais je me souviens de ma terreur respectueuse, la première fois que

*COLETTE, connue en littérature sous le nom de Colette Willy ou de Colette, née à Saint-Sauveur (Yonne) en 1873.

Épouse en premières noces du romancier Willy (Henry Gauthier-Villars), Colette fut sa collaboratrice anonyme dans la fameuse série des *Claudines* et d'autres romans tels que *l'Ingénue libertine, les Égarements de Minne,* etc. Elle a publié seule : *les Vrilles de la vigne,* qui témoignent d'un sentiment original et intense de la nature ; *Sept Dialogues de bêtes,* où les mêmes qualités se retrouvent avec encore plus de saveur ; *la Vagabonde* et *l'Envers du music-hall,* où sont peints de façon saisissante les milieux de théâtre. (L'auteur s'était fait applaudir à la scène comme mime.) *L'Entrave* montre avec acuité les inquiétudes, les faiblesses et les tourments d'une âme féminine. Citons encore *la Paix chez les Bêtes* (1915) ; *Mitsou, la Chambre éclairée* (1921) ; *le Blé en herbe* (1923). Le talent de Colette est à la fois ingénu et pervers. Son style est rempli d'imprévu ; il abonde en « trouvailles » et reste toujours juste. Elle a dans sa notation psychologique, comme dans la peinture des paysages, un rare bonheur d'expression.

sa main, à Elle, t'éveilla dans cette même cheminée. La vue d'un dieu aussi mystérieux que toi a de quoi frapper un chien-enfant, à peine sorti de l'écurie maternelle. O Feu! je n'ai pas perdu toute appréhension. Hiii ! tu as craché sur ma peau une chose piquante et rouge... J'ai peur... Non, c'est fini.

Que tu es beau! ton centre plus rose darde des lambeaux d'or, des jets vifs d'air bleu, une fumée qui monte tordue et dessine d'étranges apparences de bêtes... Oh! que j'ai chaud! sois plus doux, Feu souverain; vois comme ma truffe séchée se fendille et craque... Mes oreilles ne flambent-elles point ? Je t'adjure d'une patte suppliante, je gémis d'une volupté insupportable... je n'en puis plus!... *(Il se retourne.)* Ah! rien n'est jamais bon tout à fait. Sous la porte, la bise pince mes cuisses nues. Tant pis! que mon derrière gèle, pourvu que je t'adore en face!

KIKI-LA-DOUCETTE.

Je sais — puisque je suis Chat — tout ce qui vient derrière toi, Feu. Je prévois l'hiver que j'accueille d'une âme inquiète, mais non sans plaisir. En son honneur, ma robe déjà croît et s'embellit. Mes rayures brunes deviennent noires, ma palatine blanche s'enfle en jabot éclatant, et le poil de mon ventre passe en beauté tout ce qui s'est vu jamais. Que dire de ma queue, évasée en massue, alternativement annelée de fauve, noir, fauve, noir, fauve, noir ? Hors de mes oreilles, s'érigent deux aigrettes inestimables, sensibles, et qu'Elle nomme mes boucles d'oreilles... Quelle chatte me résisterait ? Ah! les nuits de janvier, les sérénades sous la lune glacée, l'attente digne au faîte d'un toit, la rencontre du rival sur l'étroite passerelle d'un mur... mais je me sens plus fort que tous ! J'agiterai ma queue, je renverserai mes oreilles sur ma nuque, je haletterai tragiquement par les narines, comme pour vomir, puis ma voix s'élèvera, modulée infiniment, puissante jusqu'à réveiller les Deux-Pattes endormis. Je vociférerai, je larmoierai, j'arpenterai le jardin, gonflé, les coudes en dehors, et simulant la folie pour épouvanter les matous !

TOBY-CHIEN.

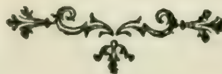
Je ne l'ignore pas, Feu — puisque je suis Chien — les vicissitudes et les joies que tu présages. Déjà il pleut dans le jardin. Je crois qu'il pleut aussi sur la route et dans le bois. L'eau qui tombe n'a plus la tiédeur des orages de l'été, alors que

ma truffe, grise de poussière, se délectait à l'odeur humide qui venait de l'ouest. Le ciel est inquiet, et le vent grandit assez pour soulever droits les pavillons de mes oreilles. Un chant pointu, pareil au mien quand j'implore, passe sous la porte. Tu luiras tous les jours, Feu ; mais de quelles souffrances faudra-t-il que j'achète le droit de t'adorer ? Car Elle continuera d'errer, la tête couverte d'un capuchon cornu qui la change et m'effraie; Elle chaussera des pieds de bois et écrasera les petites flaques, les mottes bourbeuses, la mousse en pleurs. Je la suivrai, puisque j'ai promis de la suivre toute la vie (et qu'aussi bien je ne pourrais faire autrement), je la suivrai désolé, piteux, verni d'eau, le ventre en croûtes de sable, jusqu'à ce que l'excès même de ma misère me fasse oublier tout, et que je batte les taillis, occupé de chaque pli de l'herbe, âpre à éveiller les odeurs noyées... Elle deviendra communicative à me voir m'activer et nous parlerons : « Ha ! Toby-Chien, dira-t-Elle, ah ! ah ! l'oiseau, là ! Sur la branche, cruchon ! Il est parti à présent. » Elle s'apitoiera, pour m'amener à une émotion proche des larmes : « O mon tout petit noir, mon cylindre sympathique, mon amour batracien, comme tu as froid, comme tu es mouillé, comme tu es triste, comme tu souffres, ôôô ! » Avant que je puisse discerner si sa pitié est sincère, mes yeux se fondront en eaux et ma gorge serrée n'émettra plus que des gémissements, frères des siens...

Mais quelle ivresse quand ses capricieux pieds de bois retourneront vers la maison, pressés de retrouver Lui qui gratte le papier, trop lents à mon gré ! Je l'environnerai de bonds et de cris, vibrant de voir diminuer le coteau et raccourcir la pente, de sentir l'admirable odeur d'écurie et de bois brûlé qui rapproche de nous le gîte. A travers la vitre embuée, tu luiras enfin, Feu, et j'aurai franchi le seuil à peine qu'un foudroyant sommeil me terrassera devant toi, toi qui mueras en poudre fine les croûtes de mon ventre, en fumante vapeur l'eau des chemins, toi, Feu, toi, Soleil !

(SEPT DIALOGUES DE BÊTES.)

Mercure de France, éditeur.



TABLE

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 12-29.



EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LAROUSSE

13-21, rue Montparnasse, Paris (6e) — R. C. Seine 84426

Le catalogue général de la Librairie Larousse et les prospectus des principales publications sont envoyés gratis et franco sur demande.

Les prix indiqués dans le présent extrait de catalogue (octobre 1929) sont sans engagement pour l'avenir.

Dictionnaires Larousse

encyclopédiques et illustrés



Les *Dictionnaires Larousse* sont aujourd'hui universellement connus. Partout on s'accorde à les considérer comme les meilleurs des dictionnaires et, peut-on dire, comme les types mêmes du genre. A l'heure actuelle où les conditions de la vie nous obligent plus que jamais à avoir sur toutes choses des idées précises et des renseignements exacts, ce sont des ouvrages qui ont leur place marquée dans tous les foyers. Il existe des éditions de tous prix, dont l'ensemble constitue une série unique au monde : *dictionnaires encyclopédiques généraux* en un ou plusieurs volumes, *dictionnaires spéciaux* répondant à tous les besoins de l'existence, et une nouvelle collection de *dictionnaires en deux langues*, de petit format, mais plus pratiques et plus complets que les ouvrages de mêmes dimensions publiés jusqu'ici.

Dictionnaires Encyclopédiques Généraux

Larousse du XXe siècle, *en six volumes* grand in-4° (32×25) [en cours de publication sous la direction de Paul AUGÉ]. Ce nouveau dictionnaire, qui paraît par fascicules hebdomadaires, sera la grande encyclopédie de notre temps. Il dépasse de loin tout ce qui a jamais été fait dans ce genre d'ouvrages par la largeur du plan, la nouveauté de la documentation et la prodigieuse quantité de renseignements précis et substantiels qu'on y trouve sur les faits, les idées et les hommes jusqu'à la date d'aujourd'hui. **Immense succès : 70.000 souscripteurs en moins de deux ans.** — *Deux volumes déjà parus :*

Tome Ier (A-Carl), magnifique volume de plus de 1000 pages, 36540 articles, 7751 gravures et 68 planches en une ou plusieurs couleurs.

Tome II (Carm-D), plus de 1000 pages, 35080 articles, 8432 gravures et 74 planches en une ou plusieurs couleurs.

Le *Tome III*, en cours de publication, sera terminé fin 1930.

(*Demander le prospectus spécimen, avec conditions de souscription.*)

COLLECTION IN-4° LAROUSSE (*Suite*)

Les États-Unis, par Ch. Cestre. 593 gravures, 16 planches en une ou plusieurs couleurs, etc. Broché, 100 fr. ; relié demi-chagrin. 145 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (en France, Algérie, Tunisie, Maroc, Belgique et Luxembourg); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 115 fr. ; relié, 160 fr.

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. Jousset. 772 gravures, 19 planches hors texte, 21 cartes. Broché, 95 fr. ; relié . . . . . 140 francs

L'Italie illustrée, par P. Jousset. 748 gravures photographiques, 12 planches, 24 cartes et plans. Broché, 95 fr. ; relié. . . . . . . 140 francs

Le Japon illustré, par F. Challaye. 976 gravures, 12 planches en noir ou en couleurs, 26 cartes et plans. Broché, 95 fr. ; relié. 140 francs

La Suisse illustrée, par A. Dauzat. 635 gravures photographiques, 21 cartes en noir et en couleurs, 14 planches en noir et en couleurs. Broché, 95 fr. ; relié. . . . . 140 francs

Ces quatre derniers ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux dans ce cas : broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.

Histoire

Histoire générale des Peuples, de l'antiquité à nos jours, *en trois volumes*, publiée sous la direction de Maxime Petit. 2027 gravures photographiques, 107 planches en noir et en couleurs. Br., 310 fr. ; rel. 445 francs

Cet ouvrage peut être payé en 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 335 fr. ; relié 470 fr.

Histoire de France illustrée (des origines à la fin de la guerre de 1870-71), *en deux volumes*, par Maxime Petit. 2028 gravures, 43 planches en couleurs, 9 cartes en couleurs, 96 cartes en noir. Broché, 195 fr. ; relié. . . . . 285 francs

Cet ouvrage peut être payé en 12 ou 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 215 fr. ; relié, 305 fr.

Histoire de France contemporaine (1871-1913), par Maxime Petit. 1 164 gravures, 22 cartes, etc. Broché, 120 fr. ; relié . . 170 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 130 fr. ; relié, 180 fr.

La France héroïque et ses Alliés (1914-1919), la plus intéressante histoire de la Grande Guerre, *en deux volumes*, par G. Geffroy, Léopold-Lacour, L. Lumet. 1 283 gravures, 51 planches et 28 cartes hors texte en noir et en couleurs. Broché, 160 fr. ; relié . . . . 250 francs

Cet ouvrage peut être payé par versements mensuels (voir note en tête de la Collection) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 175 fr. ; relié, 265 fr.

(Ces trois derniers ouvrages forment, en cinq volumes, une histoire de France complète, la plus vivante et la plus intéressante qui existe.)

Histoire de l'Armée française, *des origines à nos jours*, par le Colonel Revol. 500 gravures, 36 planches en héliogravure, 4 planches en trichromie, une carte en couleurs. Broché, 110 fr. ; relié . . 155 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché 120 fr. ; relié, 165 fr.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE (Suite)

Sciences de la nature

L'Air et sa conquête, par A. BERGET. 700 gravures, 276 cartes ou dessins, 26 planches, dont 20 héliogravures. Broché, 95 fr. ; relié, 140 francs

Le Ciel, *astronomie pour tous*, par A. BERGET. 710 gravures photographiques, 275 cartes ou dessins, 2 cartes en couleurs, 8 hors-texte en couleurs, 16 hors-texte monochromes. Broché, 95 fr. ; relié. . . 140 francs

La Terre, Géologie pittoresque, par Aug. ROBIN. 760 gravures photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes en couleurs. Broché, 95 fr.; relié . . . . 140 francs

La Mer, par CLERC-RAMPAL. 636 gravures photographiques, 16 hors-texte, 4 planches en couleurs, 6 cartes en couleurs, 316 cartes en noir ou dessins. Broché, 95 fr.; relié. . . . . 140 francs

Ces quatre ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre); le prix est ainsi fixé, pour chacun d'eux, dans ce cas : broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.

Histoire naturelle illustrée, en *deux volumes :*

I. *Les Plantes*, par J. COSTANTIN, membre de l'Institut, et F. FAIDEAU. 796 grav. photogr., 338 dessins, 26 planches. Br., 95 fr. ; rel. . 140 francs

II. *Les Animaux*, par L. JOUBIN, membre de l'Institut, et Aug. ROBIN. 910 grav. photogr., 1 110 dessins, 29 planches. Br., 100 fr.; rel. 145 francs

Ces deux ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux, dans ce cas : Les Plantes, *broché, 110 fr. ; relié, 155 fr. —* Les Animaux, *broché, 115 fr. ; relié, 160 fr.*

Littérature

Histoire de la Littérature française illustrée, *en deux volumes*, publiée sous la direction de Joseph BÉDIER, de l'Académie française, professeur au Collège de France, et Paul HAZARD, professeur au Collège de France. 857 gravures photograph. et 54 hors-texte dont 8 en couleurs. Broché, 175 fr.; relié . . . . 265 francs

Cet ouvrage peut être payé en douze versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) : le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 195 fr. ; relié, 285 fr.

Arts

I. **Le Musée d'Art (des Origines au XIXe siècle).** 900 grav., 50 planches. Broché, 90 fr.; relié . . . . 135 francs

II. **Le Musée d'Art (XIXe siècle).** 1 000 gravures photographiques, 58 planches hors texte. Broché, 90 fr. ; relié demi-chagrin . . . 140 francs

Le Musée d'art *forme, en deux volumes seulement, la plus belle histoire de l'art dans tous les temps et dans tous les pays.*

Ces deux volumes peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux, dans ce cas : Tome I, *broché, 105 fr. ; relié, 150 fr.* Tome II, *broché, 105 fr. ; relié, 155 fr.*

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE (Suite)

XIXe siècle

Chateaubriand : Œuvres choisies illustrées .... 3 vol.
Benjamin Constant : Adolphe et œuvres choisies .... 1 vol.
Stendhal : La Chartreuse de Parme .... 2 vol.
— Le Rouge et le Noir .... 2 vol.
— Chroniques italiennes .... 1 vol.
Ch. Nodier : Contes choisis .... 2 vol.
Mérimée : Œuvres choisies .... 3 vol.
P.-L. Courier : Œuvres choisies .... 2 vol.
Balzac : Le Père Goriot .... 1 vol.
— Eugénie Grandet .... 1 vol.
— La Cousine Bette .... 2 vol.
— Le Cousin Pons .... 1 vol.
— Le Lys dans la vallée .... 1 vol.
— Le Médecin de campagne .... 1 vol.
— La Peau de chagrin .... 1 vol.
— La Rabouilleuse .... 1 vol.
Gérard de Nerval : Œuvres choisies illustrées .... 1 vol.
Lamartine : Œuvres choisies illustrées .... 7 vol.
Alfred de Musset : Œuvres complètes illustrées ..... 8 vol.
Alfred de Vigny : Œuvres illustrées .... 7 vol.
Théophile Gautier : Chefs-d'œuvre .... 5 vol.
Baudelaire : Les Fleurs du Mal et Œuvres choisies .. 2 vol.
Sainte-Beuve : Profils et jugements littéraires .... 3 vol.
Murger : Scènes de la vie de bohème .... 1 vol.

Anthologies

Anthologie des écriv. français des XVe et XVIe s. .. 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIIe siècle .... 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIIIe siècle .... 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XIXe siècle ..... 4 vol.
Anthologie des écrivains français contemporains .... 2 vol.
Les Chefs-d'œuvre de la langue française .... 2 vol.

Littératures étrangères

Shakespeare : Œuvres choisies illustrées .... 5 vol.
Gogol : L'Inspecteur .... 1 vol.

Les ouvrages de cette collection se vendent aussi en reliure Bradel genre XVIIIe siècle ou en reliure demi-peau, tête et fers dorés (les ouvrages en deux ou trois volumes sont généralement reliés en un seul). Pour toute commande d'au moins 100 fr. le paiement peut être fait par versements mensuels (demander les conditions).

Hors série : **Victor Hugo : Œuvres choisies illustrées.** *Deux volumes* d'environ 550 pages chacun, illustrés de 60 gravures dont 48 hors texte (*Poésie*, 1 vol.; *Prose*, 1 vol.). Chaque vol., couv. rempliée. 25 francs
Se vendent également en reliure Bradel ou en reliure demi-peau.

Littérature

Études, histoire littéraire, etc.



Littérature française illustrée. (Voir plus haut: *Coll. in-4° Larousse.*)

Histoire de la littérature et de la pensée françaises, *des origines à nos jours*, par Daniel MORNET, professeur à la Sorbonne. Un volume illustré de 6 hors-texte (24 portraits), couvert. rempliée. 10 fr. 50

Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines, par D. MORNET. Un vol. 4 hors-texte. Couv. rempl. 12 francs

La Littérature française aux XIXe et XXe siècles, par Ch. LE GOFFIC. Tableau d'ensemble, accompagné de *pages-types. Deux volumes* illustrés de 76 gravures, sous couverture rempliée. Chaque vol. 10 fr. 50

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par Henri STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune. Un volume in-12 de 960 pages. Relié toile . . . . 35 francs

Vocabulaire par l'Image de la langue française, par A. PINLOCHE. Attrayante et originale méthode pour arriver à bien posséder le vocabulaire français. Un vol. in-8°, 6000 figures avec légendes . . 35 francs

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. Cart. . . 14 francs

Comment on prononce le français, par Ph. MARTINON. Traité complet de prononciation. Un vol. in-12. Broché, 9 fr. 50; relié. 14 francs

Comment on parle en français, par Ph. MARTINON. Une grammaire pratique, basée sur le bon usage et complétant ainsi la grammaire classique. Un volume in-12. Broché, 13 fr.; relié toile . . . . . . 16 fr. 50

Beaux-Arts



Les Arts décoratifs modernes — France. Importante documentation iconographique et brefs commentaires. Chaque genre est représenté par un certain nombre d'œuvres reproduites par la photographie. Beau vol. (20×27), 800 grav., 2 pl. en coul. Br., 75 fr.; rel... 100 francs

L'Art vivant. Chaque année forme un superbe volume de près de 1000 pages (32×25), très richement illustré. Relié toile*: tome I* (1925), 100 fr.; *tome II* (1926), 120 fr.; *tome III* (1927), 120 fr.; *tome IV* (1928), 130 fr. (V. plus loin : *Périodiques Larousse.*)

Anthologie d'Art français *(Peinture, XIXe et XXe siècles)*, en *trois volumes*, par Ch. SAUNIER. 368 reproductions photographiques, avec une étude sur le mouvement artistique. Chaque volume, relié. . . . 22 fr. 50

Le Musée d'Art. (Voir plus haut : *Collection in-4° Larousse.*)

Rapport général sur l'Exposition des Arts décoratifs en *18 volumes*. Déjà parus : Tomes II, *Architecture;* X, *Théâtre*. Prix de faveur temp. chaq. vol. (23×28); illustré de 96 héliogravures, 80 fr. Tomes IV, *Mobilier;* V, *Accessoires du mobilier;* VI, *Tissu et Papier;* VII, *Jouets, etc.;* IX, *Parure;* XI, *Rue et Jardin*. Chaque volume . . . . 90 francs

Histoire et Géographie



Histoire générale des Peuples (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Histoire de France illustrée (v. plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

Histoire de France contemporaine (v. pl. haut : *Coll. in-4° Larousse*).

La France héroïque et ses Alliés (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Histoire de l'Armée française (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Toute la France, par E. SAILLENS. Vue d'ensemble très complète : géographie, histoire, vie sociale, intellectuelle, etc. Un vol. (13,5 × 20), 50 gravures, 1 carte en couleurs. Broché, 22 fr. ; relié toile. . . 30 francs

L'Histoire de la France expliquée au Musée de Cluny, par Edmond HARAUCOURT, ex-conservateur du Musée de Cluny. Guide par salles et par séries, avec commentaires. Un vol. in-8°. Nombreuses reproductions photogr. Br., 12 fr. 50.; rel., 20 fr. *Edition en langue anglaise :* **Mediæval Manners illustrated at the Cluny Museum.** Relié. . . . 22 fr. 50

Georges Clemenceau, sa vie, son œuvre, par Gustave GEFFROY et L. LUMET. Un vol. in-4° (22 × 28), nomb. grav. Br., 25 fr.; rel. 40 francs

La Marine française pendant la Grande Guerre, par G. CLERC-RAMPAL. Un volume in-8°, 90 gravures et 1 carte. . . . . 10 fr. 50

La Grande Mêlée des Peuples, récits de la Grande Guerre, par M. HOLLEBECQUE. Un vol. in-8°, 4 hors-texte. Br., 3 fr. 75 ; rel. 8 francs

Histoire des États-Unis d'Amérique, par DAVID-SAVILLE MUZZEY, traduction de A. DE LAPRADELLE. Une histoire claire et documentée, des origines à l'élection du président Harding. Un volume in-8° de 744 pages, illustré de nombreuses gravures et cartes. Broché, 30 fr.; relié. 38 francs

Histoire de la Pologne, des origines à 1922, par Henri GRAPPIN. Une histoire complète de la Pologne; rôle de la question polonaise dans la diplomatie européenne. Un vol. in-8°, 2 cartes Relié. . . . . 15 francs

Histoire de la Russie, par L. LEGER, membre de l'Institut. Un vol. in-8°, 12 grav., 2 cartes. Broché, 2 fr. ; relié toile souple. . . . 3 francs

Nouvel Atlas Larousse (voir plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

La France, Géographie illustrée (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Paris et ses Environs (voir plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

Les Cent vues de Paris, 130 reproductions photographiques choisies et commentées par Robert BONFILS. (*En réimpression.*) — *Édition en langue anglaise :* **The Hundred Sights of Paris.** Relié. . 35 francs

Les Mille et une vues de la Suisse, par S.-A. SCHNEEG. Les meilleurs écrivains suisses de ce temps, aidés d'artistes photographes, ont collaboré à ce magnifique ouvrage, entièrement illustré en héliogravure. Un volume gr. in-4° (32 × 25). Br., 275 fr. ; reliure amateur. 350 francs

Cet ouvrage peut être payé en 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 300 fr. ; relié, 375 fr.

Sciences



La Science française. Ouvrage publié avec la collaboration de BERGSON, DURKHEIM, LAPIE, APPELL, BAILLAUD, BOUTY, DE MARGERIE, MASPERO, etc. Introduction de L. POINCARÉ, directeur de l'Enseignement supérieur. Exposé de la part essentielle que la France a apportée au progrès scientifique. *Deux volumes*. Chaque vol. broché, 18 fr. 50; relié. 27 fr. 50

Qu'est-ce que la Science ? par LE DANTEC. D'intéressants aperçus sur la science, dus à un savant qui fut un des esprits les plus originaux de notre temps. Un volume in-8°, illustré de 88 gravures. Br.. 5 francs

L'Œuvre de Félix Le Dantec, par J. MOREAU. La méthode scientifique; les lois biologiques; les horizons philosophiques. Un vol. 5 francs

Initiation aux théories d'Einstein, par G. MOCH. La relativité expliquée sans formules. Un volume in-8°, 10 gravures. Br... 5 francs

Pour bien comprendre la T. S. F., par E. DE GEOFFROY. Une explication simple et scientifique des phénomènes de radiophonie, déductions qu'on en tire pour la construction et la conduite des postes récepteurs. Un volume (13,5×20), nombreuses gravures. Broché. . 12 francs

Histoire naturelle illustrée (v. plus haut: *Collection in-4° Larousse*).

La Terre, la Mer, le Ciel, l'Air (v. plus haut: *Coll. in-4° Larousse*).

Manuel pratique d'astronomie, par L. RUDAUX. Initiation à l'astronomie en termes très simples et sans formules mathématiques; comment on peut observer les astres à l'aide d'instruments peu coûteux. Un volume in-8° illustré de 160 gravures. Broché . . . . 12 francs

L'Évolution de l'astronomie moderne, par P. BUSCO. Un vol. (13,5×20), 63 gravures dont 16 hors texte. Br., 5 fr. 50; relié. 8 francs

L'Évolution de la physique au XIXe siècle, par M. COSMOVICI. Un volume (13,5×20), 8 portraits hors texte. Br., 5 fr. 50; rel. 8 francs

L'Évolution de la chimie au XIXe siècle, par M. OSWALD. Un volume (13,5×20), 16 portraits hors texte. Br., 5 fr. 50; relié. 8 francs

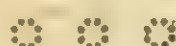
Herbier classique, par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles analysées et décrites. Un vol. in-8°, illustré de 162 grav. Broché, 6 fr.; relié. . . . . 12 francs

Champignons mortels et dangereux, par F. GUÉGUEN. Moyens de reconnaître les champignons vénéneux. Un volume in-8°, 7 planches en couleurs. . . . . 6 francs

La Terre, tableaux de géologie, par Aug. ROBIN. Deux tableaux synoptiques (63×80), en coul., avec illustrat. (I. *Les Formations sédimentaires.* — II. *Géologie de la région parisienne*). Chaq. tabl. 4 fr. 50

Méthode Montessori : Pédagogie scientifique. Traduction de M.-R. CROMWELL, avec préface de P. LAPIE, Dirr de l'Enseign. primaire. *Deux volumes* gr. in-8°, illustrés de nombreux hors-texte : — I. *La Maison des Enfants.* Broché, 25 fr. — II. *Education élémentaire.* Broché. 45 francs

Hygiène et Médecine pratique



Larousse médical illustré (v. plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le Dr Galtier-Boissière. (*Nouvelle édition entièrement refondue et augmentée.*) Ouvrage moins développé que le *Larousse médical,* contenant les notions essentielles en fait d'hygiène et de soins à donner aux malades. Un vol. de 650 pages (20×27), illust. de 991 gr. et 2 pl. en coul. Br., 40 fr ; rel. toile. 50 francs

Les trois âges de la femme, par le Dr Hélina Gaboriau. Étude scientifique et pratique de l'évolution physiologique de la femme; soins à prendre aux différents âges : enfance, maternité, vieillesse. Br. 10 francs

L'Estomac, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. Legrand. Un volume (13,5×20), illustré de 14 gravures. Broché...... 6 francs

L'Œil, hygiène, maladies, traitement, par le Dr Valude. Un volume (13,5×20), illustré de 54 gravures. Broché............... 6 francs

L'Oreille, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. Legrand. Un volume (13,5×20), illustré de 74 gravures. Broché....... 6 francs

Le Nez et la gorge, hygiène, maladies, traitement, par le Dr Nepveu. Un volume (13,5×20), illustré de 48 gravures. Broché...... 6 francs

La Bouche et les dents, hygiène, maladies, traitement, par le Dr Rosenthal. Un volume (13,5×20), 28 gravures. Broché. . 6 francs

La Peau et la chevelure, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. Legrand. Un volume (13,5×20), 65 gravures. Br. . . 6 francs

Arthritisme et artério-sclérose, par le Dr Laumonier. Ce que doivent savoir les arthritiques. Un volume (13,5×20). Broché. . 6 francs

Hernies et Varices, causes, évolution, traitement, etc., par L. et J. Rainal. Un volume (13,5×20), illustré de 55 gravures. Br.. 4 fr. 50

Chirurgie d'urgence, par le Dr Billon. Les soins immédiats à donner en cas d'accidents. Un vol. (13,5×20), 46 grav. Br., 6 fr.; rel. 7 francs

Précis d'alimentation rationnelle, par le Dr Pascault. Un vol. (13,5×20). Broché, 6 fr.; relié toile souple.............. 7 francs

La Cuisine hygiénique, par Mme Cl. Faure. 1 v. (13,5×20). 6 francs

Pour élever les nourrissons, par le Dr Galtier-Boissière. Un volume (13,5×20), illustré de 71 gravures. Broché........ 6 francs

Pour vivre cent ans, toute l'hygiène en 22 commandements, par le Dr Pascault et G. Moreau. Livret illustré (13×19)........ 3 fr. 50

Pharmacie domestique, préparation et emploi des médicaments, par Paul Hubault, pharmacien diplômé de l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris. Un volume (13,5×20), illustré de 80 grav. Br. 6 francs

Livres d'intérêt pratique



Larousse commercial (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Larousse ménager (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Mémento Larousse. Petite encyclopédie de la vie pratique ; toutes les connaissances d'utilité journalière classées méthodiquement : grammaire, histoire, géographie, arithmétique, sciences, droit usuel, hygiène, savoir-vivre, recettes, etc. (*Vingt ouvrages en un seul*). Beau volume de 730 pages (13,5 × 20), 900 gravures, etc. Cartonné, 28 fr. 50 ; relié . . . . . 32 fr. 50

Dictionnaire usuel de droit, par Max LEGRAND, avocat. Tout ce qu'il peut être utile de savoir en matière de droit. (*En réimpression*).

La bonne Cuisine de Mme Saint-Ange. 500 menus et 800 recettes choisies, peu coûteuses et d'exécution facile. Un volume (12 × 18), 450 pages, 36 gravures. Cartonnage artistique . . . . 13 fr. 50

Le Livre de Cuisine de Mme Saint-Ange. Un livre de cuisine très complet et remarquablement conçu : plus de 1300 recettes, cuisine de famille, entremets, pâtisserie, etc., grande cuisine ; les indications pratiques les plus précises ; les tours de main des professionnels mis à la portée des maîtresses de maison (*Prospectus sur demande*). Un fort volume (13,5 × 20), 1376 pages, 103 figures. Broché, 38 fr. ; relié. . . . . 48 francs

Le Livre de la Jeune fille, par M. DOLIDON, M. MUNIÉ, etc. Mémento des connaissances pratiques nécessaires à la femme. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.*) Cartonnage art. . 15 francs

Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier, par E. CHEVRIER. Traité pratique de dessin industriel. Un volume (13,5 × 20), illustré. Broché. 5 fr. 50

Peinture usuelle à la maison. Brochure in-8°, 11 grav. . 2 fr. 50

Harmonicolor. Disque d'harmonie des couleurs, permettant même aux non initiés de réaliser des combinaisons agréables. Sous poch. . 7 fr. 50

Menuisier à la maison, au jardin, à la basse-cour, 40 gr. . . 2 fr. 50

Le Guide mondain, par la Ctesse DE MAGALLON. Art moderne du savoir-vivre. Un volume in-8°. Broché . . . . 6 francs

La Chasse moderne, encyclopédie du chasseur. Beau volume in-8° de 682 pages (15 × 21), illustré de 488 grav. Br., 30 fr. ; rel. toile. 40 francs

Pour devenir bon chasseur, par P. GASTINNE-RENETTE et G. VOULQUIN. Conseils pratiques. Un volume in-8° illustré. . . . . 7 francs

La Pêche moderne, encyclopédie du pêcheur. Beau volume in-8° de 600 pages (15 × 21), ill. de 680 grav. Br., 25 fr. ; relié toile. . 35 francs

Le Chien de garde, de défense et de police, par Joseph COUPLET. Un volume in-8° illustré de nombreuses grav. Broché . . 11 fr. 50

La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique, par G. SOREPH, expert. Un volume in-8°. Broché, 12 fr. 50 ; relié toile . 18 fr. 50

Lettres commerciales en quatre langues (Français-Anglais-Allemand-Espagnol), par M. POTEL. Cartonné . . . . 15 fr. 50

Agriculture



Larousse agricole illustré (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Mémento agricole. Petite encyclopédie de la vie rurale (11 ouvrages en un seul), résumant en cinq cents pages toutes les connaissances utiles en matière d'agriculture, d'élevage et de jardinage; nombreux tableaux formant un vivant enseignement par l'image. Beau volume de 512 pages (format 13,5 × 20), 108 tableaux. Cartonné, 26 fr. ; relié toile . 32 francs

Les Ennemis des plantes cultivées *(Maladies — Insectes)*, par G. TRUFFAUT. Moyens de déterminer, d'après l'observation des ravages causés, les ennemis et parasites des plantes ; remèdes à apporter. Beau volume in-8°, nombreuses gravures et 53 hors-texte. Broché. . . 50 francs

L'Arbre dans nos campagnes, par C. COUILLAULT et H. LEGRAND. Rôle de l'arbre, exploitation, reconstitution des bois, nomenclature des principales espèces, etc. Un volume in-8°, 30 gravures. Broché. 8 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE RURALE

Progrès en agriculture (conseils pratiques), par R. DUMONT. Un volume (13,5 × 20), illustré de 92 gravures. Broché. . . . . 6 fr. 50

La Ferme moderne, traité des constructions rurales, par M. ABADIE. Un volume (13,5 × 20), 390 gravures et plans. . . . . 12 fr. 50

Rotations et Assolements, par F. PARISOT. Un volume (15 × 21). Broché, 9 fr. ; relié. . . . . 13 fr. 50

La Culture profonde et les améliorations foncières, par R. DUMONT. Un volume (15 × 21), 33 gravures. Broché, 5 fr. 50; relié. . . . 9 francs

Les Céréales *(Culture raisonnée)*, par R. DUMONT. Un volume (13,5 × 20), 116 gravures, 1 planche hors texte. Broché. . . . . . 12 fr. 50

Les Plantes sarclées *(Racines et tubercules)*, par R. DUMONT. Un volume (13,5 × 20), 86 gravures, 2 planches hors texte. Br.. 12 fr. 50

Les Sols humides, par R. DUMONT. Un volume (15 × 21), illustré de 52 gravures. Broché, 8 fr. ; relié toile. . . . . 12 fr. 50

La Laiterie moderne, par WAUTERS et HAENTJENS. Un volume (13,5 × 20), illustré de 75 gravures. Broché. . . . . 8 fr. 50

La Médecine vétérinaire à la ferme, par le Dr MOUSSU. Un volume (13,5 × 20), illustré de 85 gravures. Broché. . . . . 12 fr. 50

Toute la Basse-Cour, par VOITELLIER. 1 v. (13,5 × 20), 59 g. 8 francs

Élevage en grand de la volaille, par PALMER. Un volume (13,5 × 20), 15 gravures. Broché. . . . . 5 fr. 50

L'Arboriculture fruitière en images, par VERCIER. Un volume (13,5 × 20), 128 planches avec texte explicatif en regard. Br. . . 12 fr. 50

Le Pommier à cidre et les meilleurs fruits de pressoir, par E. FAU. Un vol. (15 × 21), 30 grav. et 32 pl. Br., 7 fr. 50 ; rel. 12 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE RURALE

(Suite)

Le Jardin moderne, par P. Bertrand. 1 v. (13,5 × 20), 103 g. 7 fr. 50

La Fumure raisonnée, par R. Dumont. Trois vol. (15 × 21) : *Légumes et cultures maraîchères*, 40 gr. Br., 9 fr. — *Arbres fruitiers et vigne.* 11 gr. Br., 9 fr. — *Fleurs et plantes ornementales*, 21 grav. Broché. 7 fr. 50

Apiculture moderne, par Clément. 1 v. (13,5 × 20), 154 g. 8 francs

Pisciculture pratique, par Humbert. Un volume, 125 gravures. Broché, 9 fr. ; relié . . . . 13 fr. 50

L'Élevage pratique du gibier, par Blanchon. Un vol. (15 × 21), illustré de 176 gravures. Broché, 12 fr. 50 ; relié . . . . 16 fr. 50

Destruction des insectes et autres animaux nuisibles, par Clément. Un volume (13,5 × 20), illustré de 400 grav. Broché. 7 fr. 50

L'Eau pure, par Lecointre-Patin. 1 v. (13,5 × 20), 119 g. 11 fr. 50

Le Secrétaire rural, par Jullien et Lépée. (13,5 × 20). . 7 fr. 50

BROCHURES LAROUSSE

Traitant de sujets moins généraux que la *Bibliothèque rurale*, les *Brochures Larousse* étudient une à une les spécialités agricoles, qu'il s'agisse de culture, d'élevage, de construction, etc. Succinctes et économiques, elles concernent plus spécialement les petits élevages et petites cultures de rapport. Chaque brochure (12 × 18,5) . . . . 2 fr. 50

69 brochures illustrées :

1° **Élevages** : Lapin. — Poule. — Poulet et poularde. — Oie. — Dindon. — Pigeon. — Canard. — Abeille. — Escargot. — Cheval de labour. — Bœuf. — Porc. — Vache et Veau. — Mouton. — Chèvre. — Parasites et maladies du bétail. — Pharmacie vétérinaire. — Écrevisse. — Ver à soie. — Chien.

2° **Cultures** : Pomme de terre. — Haricot. — Chou. — Artichaut. — Asperge. — Betterave. — Salades et condiments. — Champignon. — Fraise. — Prunes et pruneaux. — Blé. — Luzerne. — Prés et pâtures. — Bois et boisement. — Plantes médicinales. — Plantes nuisibles. — Semences. — Ravageurs et parasites. — Plantes oléagineuses. — Chanvre et lin. — Racines cultivées. — Avoine et orge.

3° **Constructions** : Ruche et rucher. — Bâtiments ruraux. — Maison. — Matériaux de construction. — Maçonneries et hourdis. — Béton et ciment. — Pisé et clayonnages. — Charpentes et couvertures. — Logement des animaux. — Annexes rurales. — Reconstructions. — L'Arpentage à la portée du cultivateur. — Nivellement.

4° **Industries** : Miel et cire. — Œuf. — Lait. — Beurre. — Fromage. — Conserves. — Boissons hygiéniques. — Vin. — Cidre et Poiré. — Engrais. — Richesses perdues. — Menus.

5° **Économie rurale** : Syndicats et coopératives. — Comptabilité agricole.

Lectures récréatives
Contes et Romans pour tous

Une nouvelle collection pour la famille et la jeunesse : en de jolis volumes reliés d'un prix très modique, des œuvres de bon aloi, vraiment intéressantes et littéraires. (*Deux séries.*) Chaque volume relié. . . . 6 francs

Série beige et or, neuf volumes parus : 1. *La Colombe*, par A. Dumas. — 2. *Le Naufragé de l'espace*, par G. Le Rouge. — 3. *Maître Adam le Calabrais*, par A. Dumas. — 4. *L'Abbesse de Castro*, par Stendhal. — 5. *La Belle-Jenny*, par Th. Gautier. — 6. *L'Agent secret*, par J. Conrad. — 7. *L'Astre d'épouvante*, par G. Le Rouge. — 8. *Dinah Miami*, par P. Mac Orlan. — 9. *Les joyeuses Aventures d'Aristide Pujol*, par W. J. Locke. — 10. *Les Guetteurs*, par A. E. W. Mason. — 11. *Un coup de fortune*, par Ruyard Kipling.

Série rouge et or (pour la jeunesse), neuf volumes parus : 1. *La Montagne du Silence*, par H. Bernay. — 2. *Derradji, fils du Désert*, par R. Maublanc. — 3. *La Pastille mystérieuse*, par H. Bernay. — 4. *Le Scolopendre*, par H. Bernay. — 5. *Un Drame sous la Régence*, par V. Bonhoure. — 6. *On a volé un Transatlantique*, par H. Bernay. — 7. *La Bête dans les neiges*, par Fr. Parn. — 8. *Le Secret de la Sunbeam Valley*, par Bernay. — 9. *Pedrito, le petit émigrant*, par J.-D. Roustan. — 10. *L'Homme qui dormit cent ans*, par H. Bernay. — 11. *Yvonne au pays de Derradji*, par R. Maublanc.

Des nouveautés paraissent régulièrement dans chaque série.

Livres pour la jeunesse

Albums en couleurs pour la jeunesse. Contes célèbres, vieilles chansons, etc., rajeunis par le crayon d'artistes de talent : *Le Chat botté, Cendrillon, etc.; — Peau-d'Ane, La Belle au Bois dormant. — Le Cheval enchanté. — Les plus belles Chansons de France. — Aventures du Baron de Crac. — Le Renard nigaud et la Poule avisée. — Aventures de frère Lapin. — Nouvelles Chansons. — Alphabet en images. — Remi en vacances.* Chaque album (19,5 × 27,5) est illustré de compositions en couleurs. Cart. art. 9 fr. 50

L'Encyclopédie de la jeunesse (Qui? Pourquoi? Comment?). Tout le savoir humain mis à la portée des jeunes intelligences. Six vol. de 720 pag. (16 × 25). Ch. vol. rel., 42 fr.; les six pris ensemble . . . 240 francs

Contes et gestes héroïques. Les grandes œuvres de la littérature universelle mises à la portée de la jeunesse. 13 vol. (15 × 20), illustrés en noir et en couleurs. Chaque volume. Br., 12 fr.; cart., 18 fr. : *Récits des temps bibliques* (2 séries). — *Le Retour d'Ulysse* (d'après l'*Odyssée*). — *Roland, le vaillant paladin. — Flore et Blanchefleur, Berthe au grand pied. — Ogier le Danois. — Huon de Bordeaux. — Les Infants de Lara. — Le Cid Campeador. — Guillaume le Conquérant*, par V. Bonhoure. — *Jeanne, la bonne Lorraine. — Rabelais pour la jeunesse*, en trois volumes.

Initiation aux mots croisés, par R. Dontot et R. Touren. Préface par Tristan Bernard. Conseils aux débutants, 25 probl. Cart.. 7 francs

Publications périodiques



Larousse mensuel illustré. Le *Larousse de l'actualité :* enregistre chaque mois dans l'ordre *alphabétique*, sous une forme documentaire, toutes les manifestations de la vie contemporaine; tient au courant de tout, forme la *mise à jour* indéfinie de toutes les encyclopédies. Le numéro, illustré (format 32 × 25), (paraît le 1er samedi du mois). 4 francs
Abonnement, un an (France et Colonies) . . . . 44 francs

La Collection du *Larousse mensuel* forme un volume tous les trois ans. Déjà parus : *Tomes I à VII.* (*Demander le prospectus détaillé.*)

Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques. Le meilleur marché et le plus intéressant des périodiques littéraires. Inédits, questions d'actualité, études critiques, enquêtes et interviews, chronique scientifique, artistique, dramatique, musicale, etc. Le numéro, format d'un quotidien à 6 colonnes (paraît tous les samedis). . . . . 0 fr. 75
Abonnement, un an (France et Colonies) . . . . 37 francs

L'Art vivant. Revue de tous les Arts à notre époque sans distinction d'écoles : peinture, sculpture, architecture, arts décoratifs et appliqués, arts de la femme, etc. (32 × 25), illustrée en héliogravure (paraît le 1er et le 15 du mois). Le numéro (édition ordinaire) . . . . 5 francs
Abonnement un an (France et Colonies). . . . . 106 francs
Six mois, 55 fr. (En vente : tomes I, II, III, IV. — Voir « Beaux-Arts ».)

Journal des Voyages. Le plus beau magazine de la vie active à notre époque : voyages, explorations, merveilles et curiosités de la nature, découvertes scientifiques, grandes réalisations industrielles, sports, romans d'aventures signés des maîtres du genre, etc., etc. Le numéro (21 × 30), illustré en héliogravure (1er et 3e jeudi de chaque mois). . . . . 2 francs
Abonnement un an (France et Colonies), 45 fr.; *Six mois*. . . . . 23 fr. 50

L'Age heureux. Pour la jeunesse de 10 à 15 ans, garçons et filles. Romans, nouvelles, saynètes, poésies, articles sur les sports, les arts, les sciences, les travaux manuels. Concours et jeux d'esprit, etc. Le numéro, 32 pages (format 18 × 25), abondamment illustré en noir et en couleurs (paraît le 1er et le 3e jeudi de chaque mois), 1 fr. 20. *Abonnement* (France et Colonies), *un an*, 30 fr.; *six mois* . . . . 16 francs

Les Livres roses pour la jeunesse. Pour les enfants de six à treize ans : contes, légendes, récits de la vie moderne, adaptations littéraires, vulgarisation scientifique, etc., illust. en couleurs. Deux vol. par mois (1er et 3e samedi), le vol. 0 fr. 50 ; *un an* (France et Colonies) . . 13 francs

Annuaire général. Le grand annuaire international de statistiques et d'informations politiques, économiques et sociales, classant les renseignements les plus récents et les plus précis sur les grandes productions mondiales, les organismes internationaux et la situation de chacun des 78 États du monde actuel. *Édition 1928.* Un vol. in-8°. . . . . . 80 francs

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imp. Larousse, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 356-10-29.